

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE
LANGAGE AFFECTIF
ET LES
JUGEMENTS DE VALEUR

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges VAUCHER

Licencié ès-Lettres

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1924

LE
LANGAGE AFFECTIF

ET LES

Jugements de Valeur

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE
LANGAGE AFFECTIF

ET LES

Jugements de Valeur

THÈSE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges VAUCHER

Licencié ès-Lettres

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1925



INTRODUCTION

Un nombre considérable d'articles et de volumes ont été consacrés, au cours des vingt dernières années, à l'étude de la notion de valeur aussi bien dans l'ordre moral ou esthétique que dans le domaine économique.

On n'en trouvera, dans la présente étude, ni la bibliographie, ni l'analyse systématique. Ce travail a été fait, ou va être publié par de plus compétents que nous (1) et nous avons essayé, pour notre part, d'attaquer le problème sous un angle particulier et avec une méthode qui, à notre connaissance, n'a pas été employée, en ne citant les travaux antérieurs touchant à notre sujet que quand ils nous ont fourni des matériaux immédiatement utilisables pour la construction que nous avons l'ambition d'élever, ou lorsque leur discussion nous donnait l'occasion d'exposer avec plus de clarté les conclusions auxquelles nous étions arrivés nous-même.

Il nous a paru que les nombreux ouvrages philosophiques consacrés jusqu'ici à la question des valeurs avaient, somme toute, un caractère plus descriptif qu'explicatif, qu'ils avaient mis en évidence l'importance du rôle joué, dans la vie des individus et des sociétés, par

(1) Voir en particulier, les intéressantes « Leçons de Sociologie sur l'évolution des Valeurs », de M. Bouglé, professeur à l'Université de Paris, sous la direction duquel un élève de l'Ecole Normale prépare une thèse de doctorat sur la notion de valeur, dont la partie bibliographique sera particulièrement soignée.

les jugements d'évaluation, mais n'avaient pas étudié d'assez près la nature particulière de ces actes psychologiques. Si Ribot et Durkheim ont donné des aperçus remarquables sur les conditions d'élaboration et sur certains aspects caractéristiques des valeurs, leurs intuitions fort originales, mais partielles, ont montré au chercheur la voie à suivre pour résoudre le problème, plutôt que fourni la solution désirée. En ce qui concerne la notion de valeur économique, M. Simiand a publié des études extrêmement suggestives, mais l'isolement dans lequel il s'est trouvé par le fait que la théorie générale du jugement de valeur n'avait guère fait de progrès en philosophie, a eu de fâcheuses conséquences. Bon nombre de philosophes, moralistes ou esthéticiens, négligeant de rester en contact avec la science économique, se sont livrés ces dernières années à une débauche de spéculations aventureuses sur la nature et la hiérarchie des valeurs, tandis que les économistes ne saisissaient pas toute l'importance et la portée des travaux méthodologiques de M. Simiand, dont les théories économiques ne trouvaient pas encore à s'insérer dans un système philosophique général (1). Dans le domaine linguistique, il n'en a pas été tout à fait de même : en France en particulier, le prestige d'un chef d'école tel que M. Meillet a empêché toute régression de se produire, et malgré la carence d'une théorie philosophique de la valeur, la plupart des linguistes ont étudié avec une méthode et une exactitude remarquables les faits de langage exprimant des évaluations.

Il nous semble que la raison essentielle pour laquelle la

(1) Pour ne citer qu'un exemple, la partie économique du livre récent de M. Jacques Rueff, préfacé par M. C. Colson et intitulé « Des Sciences Physiques aux Sciences Morales » (Paris, Alcan), marque, sur les travaux de M. Simiand, une régression d'autant plus frappante que l'auteur croit de bonne foi ouvrir des voies nouvelles à l'économie politique.

philosophie a réalisé, depuis Durkheim, si peu de progrès dans la connaissance des jugements de valeur, réside dans le fait qu'on a cherché à déterminer leur portée et leur rôle par une analyse abstraite des concepts qui les représentent dans le monde logique, plutôt que par une étude concrète des conditions psychologiques et sociologiques de leur genèse et de leurs transformations. On a, d'autre part, trop souvent employé au hasard les termes de « valeurs », « jugements de valeur », « jugements affectifs », et l'incertitude de cette terminologie a encore été augmentée par l'ambigüité du sens du mot « jugement », qui représente à la fois l'acte psychologique par lequel nous affirmons que telle ou telle relation existe entre le sujet et l'attribut, et l'expression verbale de cette implication logique.

Or si une troisième signification du mot jugement, — celle de capacité de juger, de pouvoir rationnel, — ne peut amener de confusion grâce à l'originalité de sa connotation, de graves méprises se sont produites faute de discerner les deux premières acceptions de ce terme. Les jugements de valeurs étant, en effet, étudiés par des philosophes et formulés dans leur langue, dont le vocabulaire et la syntaxe sont très « intellectuels » et qui a presque le caractère d'un système linguistique technique, les expressions verbales que l'on s'est contenté d'analyser pour étudier le phénomène de l'évaluation ont été, le plus souvent, de très mauvais substituts de la réalité psychologique que l'on s'imaginait atteindre. On n'a pas pris garde, par exemple, au fait que l'élément affectif si important dans les jugements de valeurs, possède des moyens d'expressions linguistiques particuliers, que la langue écrite les néglige souvent, et que, par conséquent, une même formule graphique peut correspondre à des états de conscience très différents.

Soit la proposition : « Dieu est bon ! », prononcée par un fidèle, par un athée et par un philosophe, dans les circonstances suivantes. Le fidèle est un humble croyant qui discerne partout l'action bienfaisante de la Providence divine. Il vient de passer par une terrible épreuve, mais n'a pas douté un instant que son Dieu ne vînt à son secours. Le jugement de valeur, par lequel il exprime sa reconnaissance et sa foi, est tout imprégné d'émotion mystique ; la simplicité et l'apparente sécheresse de la formule intellectuelle est compensée par l'intensité affective d'autres moyens d'expressions : intonation, physionomie, gestes.

Les mêmes mots peuvent revêtir une signification diamétralement opposée dans la bouche d'un incrédule, en face d'une catastrophe que les assistants interprètent comme un brutal démenti à l'optimisme religieux et à la croyance en la Providence. La phrase « Dieu est bon ! » est alors jetée par dérision, elle signifie réellement : « Voici la preuve qu'une divinité bienfaisante ne régit pas le monde ! » Et il importe de noter que le sens particulier de cette phrase, sens qui, dans un récit écrit, ne serait indiqué que par le contexte, est exprimé nettement dans l'élocution : le ton indigné, amèrement ironique, avec lequel elle serait prononcée, ne pourrait laisser aucun doute sur la pensée réelle de l'incrédule.

Et chez le philosophe qui prononcerait le même jugement sur la bonté divine, un état de conscience encore tout différent pourrait fort bien correspondre à la formule verbale. Pour lui, la proposition « Dieu est bon ! » peut être la prémisse d'un raisonnement concluant à l'anéantissement des méchants aussi bien qu'à l'éternelle béatitude des justes ; elle exprime un simple fait : dans tel système métaphysique, la bonté est un attribut de la divinité, et l'on peut en tirer telle et telle conséquence par voie de

déduction logique. Le jugement rappelle que la valeur de « bonté » est communément, ou dans une théologie donnée, attribuée à Dieu, mais il ne traduit en aucune façon, une évaluation, une appréciation actuelle du sujet de la proposition par le philosophe considéré. Expression d'une opération purement intellectuelle, — de la constatation que la notion de Dieu implique la notion de bonté, — cette proposition peut, à la rigueur, être encore qualifiée de « jugement de valeur », mais elle doit être nettement distinguée de ce que nous nous permettrons parfois d'appeler les « jugements évaluateurs », dans lesquels s'exprime réellement l'acte psychologique de l'évaluation.

Ces quelques remarques montrent combien il importe que, dans l'étude des jugements de valeurs, on fasse un effort spécial pour saisir la réalité psychologique que le langage parlé ne traduit qu'imparfaitement, et que le langage écrit trahit encore bien plus gravement.

Le plan de notre travail sera dont le suivant :

Nous commencerons par un examen de l'expression linguistique de l'élément affectif des états de conscience, puis du rôle que peut jouer cet élément dans les associations d'états de conscience. Cette analyse de phénomènes qui sont à la base des jugements de valeurs et constituent, pour ainsi dire, l'humus sur lequel ils se développent, nous mettra en mesure de mieux comprendre le processus de leur genèse et de leur développement. Elle nous permettra d'aborder ensuite le problème de la portée des jugements d'évaluation et de la hiérarchisation des valeurs avec une connaissance précise et concrète des phénomènes psychologiques dont il s'agit de discuter la théorie philosophique.

L'examen successif des différentes catégories de jugements de valeurs nous donnera l'occasion de vérifier l'exactitude de nos vues générales et de discerner certains

aspects caractéristiques de faits de pensée compris dans les groupes considérés ou qui en dérivent directement. Dans une brève conclusion, nous essayerons enfin de résumer les résultats acquis et de préciser la position philosophique à laquelle nous paraît conduire l'étude des actes psychologiques d'évaluation.

CHAPITRE PREMIER

LA VALEUR AFFECTIVE DES MOTS

A. Langage subjectif et langage objectif.

Les philosophes qui ont été conduits par leurs études à s'occuper du langage ont toujours été enclins à le considérer uniquement comme un moyen que s'est créé la pensée conceptuelle pour se transmettre d'individu à individu, comme une méthode d'expression des idées née de la vie en société. Des psychologues et des logiciens modernes ont bien relevé l'importance du langage dans la formation de la pensée elle-même : il a fallu que l'idée se concrétise dans le mot pour qu'elle acquière la stabilité, la fixité sans laquelle sont impossibles des opérations intellectuelles précises. M. Janet a insisté sur le rôle du mot dans la genèse des facultés psychologiques, M. Bergson et M. Le Roy ont comparé l'idée fixée dans le mot à un « jeton » aisément manipulable et qui, par là, est un instrument merveilleusement approprié au travail intellectuel. M. Goblot, dans son tout récent traité de logique, a précisé encore à plusieurs reprises, les rapports du mot et de l'idée.

Tous ces travaux ont évidemment mis en relief une fonction essentielle du langage, mais le fait même que l'on était amené à l'étude du langage par celle de l'intelligence, qu'on examinait le « mot » ou la « phrase » à cause du

rôle qu'ils jouent dans les opérations intellectuelles, a eu pour résultat que l'on n'a prêté qu'une attention distraite à une autre de leurs fonctions : l'expression des sentiments. La valeur intellectuelle des mots a fait un peu oublier leur valeur affective.

Je n'insiste pas sur les conséquences qui en sont résultées au point de vue philosophique. Si l'on avait mieux discerné et senti la valeur affective des mots, peut-être aurait-on hésité à qualifier la pensée qui donne naissance au langage de « monnayage de l'intuition en concepts à titre fixe ». On aurait vu que, s'il y a des mots ainsi réduits à n'être plus que l'expression pure et sèche d'un concept, beaucoup sont, au contraire, tout chargés d'éléments affectifs. Ils ne sont pas de simples « décou-pures » de la pensée : ils ont une intensité et une couleur qui varient sans cesse, ils ont comme une « épaisseur » psychologique. S'ils sont parfois des jetons durs et qui restent identiques au cours de manipulations intellectuelles toutes mécaniques, souvent, au contraire, ils varient dans leur signification et leur portée affective, selon des lois très complexes, réagissant les uns sur les autres, capables d'exprimer de multiples nuances. Réalités souples et vivantes, il faut alors, pour les manier, l'« esprit de finesse » bien plutôt que l'« esprit géométrique ». Cela seul ne donne-t-il pas à penser que la distinction profonde que l'on a voulu établir dans l'âme humaine entre l'intelligence et l'intuition, entre le rationnel et l'instinctif, est trop poussée ? Le fait que le mot, symbole de l'idée, est aussi l'expression du sentiment, prouve l'unité profonde de la personnalité.

Et si, comme l'a montré M. Bergson, la science ne se sert du mot qu'en tant que symbole intellectuel, si elle cherche à en délimiter étroitement la signification, à en fixer les contours avec le plus de netteté possible, une

tendance inverse met, au contraire, l'accent sur sa valeur affective. Au contact de la vie, le mot s'anime, se colore : des termes abstraits et desséchés peuvent brusquement se ranimer, acquérir une puissance de suggestion inattendue : de les prononcer, on soulèvera des passions. Le philosophe ne peut s'occuper que de la portée conceptuelle du mot dans un traité de logique, il doit analyser avant tout son côté émotif, s'il étudie les jugements de valeur. Pour l'artiste, c'est même cette valeur affective qui est l'essentiel.

Dans son « Essai de Sémantique » (1), M. Bréal notait déjà, que, si l'on compare le langage à un drame où les mots figurent comme acteurs et où l'agencement grammatical reproduit les mouvements des personnages, il faut remarquer que l'impresario intervient fréquemment dans l'action pour y exprimer son sentiment personnel. Examinant ce côté subjectif du langage, il montrait que quantité d'adverbes, de membres de phrases, sont des réflexions ou des appréciations du narrateur. Si nous disons : « Un déraillement a eu lieu hier sur la ligne de Paris au Havre, qui a interrompu la circulation pendant trois heures, mais qui n'a causé *heureusement* aucun accident de personnes », l'adverbe « heureusement » ne s'applique pas à l'accident, mais exprime le sentiment du narrateur. Des formes grammaticales, telles que les modes du verbe ont, elles aussi, pour but de marquer les « dispositions de l'âme », les *διαθέσεις ψυχῆς* dont parlaient déjà les grammairiens grecs.

Cependant, si M. Bréal a insisté sur l'importance de cet élément subjectif qui, au début du langage, aurait régné seul et serait encore seul exprimé chez les animaux, il n'en a pas entrepris l'étude systématique et détaillée.

(1) Hachette 1897, P. 254 s. q. q.

M. Bally l'a fait dans son « Précis de Stylistique » (1) et surtout dans son beau « Traité de Stylistique Française » (2) qui ouvre de très riches aperçus sur les faits de langage affectifs et analyse un grand nombre d'exemples concrets. C'est de son livre, dont les thèses essentielles nous paraissent solidement établies, que nous sommes parti dans notre travail. Il est un certain nombre de points secondaires sur lesquels nous ne croyons pas pouvoir suivre M. Bally : nous n'y toucherons que quand leur discussion nous donnera l'occasion de préciser notre pensée sur des points vraiment importants.

B. L'élément intellectuel et l'élément affectif dans le langage.

Le langage est un système de moyens d'expression, un ensemble de symboles vocaux qui manifestent ce qui se passe en nous (3). Simultané aux états de conscience qu'il extériorise, il se modifie selon leur nature et leur intensité. Essentiellement intellectuel et analytique quand il énonce de pures opérations de l'esprit, il devient affectif et synthétique quand il traduit des émotions ou des sentiments. Expression de la vie intellectuelle, expression de la vie affective, tels sont les deux pôles entre lesquels oscille sans cesse le langage.

Un exemple fera saisir aisément ce que nous voulons dire. Nous sommes dans une salle de Cour d'assises. Un témoin a raconté la cruauté avec laquelle le criminel a martyrisé sa victime. Un avocat, blasé sur ces sortes d'affaires et que le récit terrifiant a laissé complètement froid, observera peut-être : « l'inculpé tombe sous le coup des articles tels et tels du Code pénal ». C'est là une simple remarque, un réflexion issue d'une opération logi-

(1) Genève, Eggimann, 1905.

(2) Paris, Klincksieck, 1909.

(3) c. f. Bally : Introduction au « Traité de Stylistique ».

que, qui relève que l'acte accompli remplit les conditions énoncées par la loi. En notant cette correspondance, l'avocat « classe » le fait, tout comme un naturaliste classe un animal d'après ses caractères particuliers. Nous avons exprimée, dans cette phrase, une opération froide, objective, et qui représente la conclusion d'un syllogisme hypothétique.

Mais il se trouvera peut-être dans la salle une personne impressionnable dont l'émotion vivement excitée s'extériorisera dans une exclamation passionnée : « Le misérable ! ». Cette parole, accompagnée d'ailleurs de phénomènes physiologiques déterminés (contraction des muscles des mains, mouvements de la face et en particulier des yeux, modifications viscérales et de la respiration, etc...) exprimera un sentiment très complexe où l'indignation domine. L'élément affectif est évidemment ici l'essentiel : le contenu intellectuel (la représentation même du meurtrier et de son acte) est fort peu de chose, tout l'accent est mis sur la réaction sentimentale du sujet. Il y a bien ici une sorte de « jugement » rendu, mais ce jugement n'est pas déterminé par des associations d'idées, par un raisonnement concluant à l'inclusion de l'inculpé dans la « classe » des misérables, il est un phénomène psychologique unique et synthétique.

L'élément intellectuel, d'ailleurs, peut encore se restreindre. L'émotion se manifestera alors par l'exclamation minimum : le simple cri (« Oh ! » par exemple). Nous ne prétendons pas qu'alors l'élément affectif subsiste seul dans la conscience du sujet ; il reste un certain substrat intellectuel, une représentation plus ou moins nette de la scène du crime dans le cas précité. Mais cet élément représentatif n'est pas exprimé.

Dans son Traité (paragraphe 8 et 9), M. Bally dit que le langage a un caractère intellectuel quand nous affirmons

des idées, quand nous jugeons simplement, objectivement, *sans mêler notre moi aux phénomènes sur lesquels se porte notre attention*. Il devient affectif lorsque les choses, « au lieu de se refléter, de se réfléchir en nous, s'y « réfractent » et y « subissent une déformation dont la nature de notre moi est la cause ». Or notre personnalité réside avant tout, dit-il, dans la partie affective de notre être, nos tendances, nos émotions, nos sentiments.

Cette manière de voir, juste dans les grandes lignes, est évidemment un peu simpliste. Elle méconnaît l'activité de l'esprit dans les opérations intellectuelles, son pouvoir de choix et de construction. Il y a un « moi » intellectuel, comme il y a un « moi » sentimental : deux savants ne réagissent pas identiquement en face d'une affirmation purement scientifique. Leur type d'intelligence, leurs études et leurs idées antérieures les feront peut-être diverger, même si aucun sentiment n'entre en jeu. Leur réaction s'exprimera simplement, alors, dans un langage tout intellectuel, objectif, analytique. Il exprimera des associations d'idées, non une réaction sentimentale.

M. Van Ginneken, comme M. Bally, voit dans l'acte intellectuel de la perception une prise de contact avec un monde absolument extérieur, tandis que le sentiment serait la perception de notre état interne, de notre « moi ». « Toutes les impressions perçues *représentent* quelque chose, dit-il, répondent à une réalité placée vis-à-vis de moi. Mais les sentiments de la joie ou de la douleur, ne représentent *rien*, ne constituent pas la connaissance d'un non-moi réel.

« *Je perçois* » ne peut signifier que *je perçois quelque chose*.

Je ressens de la joie ou de la douleur signifie *je me sens moi-même en joie ou en douleur*, ou ne signifie rien.

(1) « Principes de Linguistique Psychologique », 1907, p. 123 s. q. q.

Les impressions perçues constituent mon κόσμος νοητός, l'image objective que j'ai du monde.

La joie ou la douleur, bref les sentiments, constituent mon moi, comme je le ressens immédiatement dans tous les moments de ma vie consciente ».

Mais de quel droit considère-t-on que notre κόσμος νοητός ne fait pas partie de notre moi ? Sans doute l'intelligence n'occupe pas, dans la vie psychologique, la place essentielle, elle n'a pas la toute-puissance que les intellectualistes, de Socrate à M. Lapie (1), lui ont prêtée. Mais nos formes de pensée, l'angle sous lequel nous percevons les faits, sont des caractéristiques de notre « moi », aussi bien que nos tendances physiologiques ou affectives. M. Poincaré a montré l'originalité et l'importance de ces « types d'intelligence ». On pourrait d'autre part estimer que nos sentiments sont souvent assez peu caractéristiques de notre « moi » profond. Les sociologues ont mis en lumière combien, dans ce domaine, l'influence de la société est « façonnante » : la facilité avec laquelle les sentiments des individus sont modifiés et « polarisés » dans les mouvements collectifs en est la preuve. Dans le domaine des sentiments comme dans celui des idées, l'individu moyen n'est que la résultante de l'action des courants sociaux sur ses tendances natives. Pour adopter le langage de la chimie, c'est un mélange plus ou moins heureux d'éléments d'origines diverses, et non un corps nouveau, une combinaison réelle, où des propriétés originales naissent d'une structure nouvelle des molécules. Il faut que le niveau de la personnalité soit déjà élevé, qu'elle soit capable d'une certaine « tension psychologique », pour que s'opère une véritable synthèse affective, qui hiérarchise les sentiments comme l'intelligence classe et coordonne les concepts.

(1) Dans sa « Logique de la Volonté », Paris, Alcan.

Il est d'ailleurs faux que seuls nos sentiments manifestent notre moi. Dans le processus de spiritualisation et de socialisation que subissent nos sentiments (1), nos idées et la représentation que nous nous faisons du monde jouent un grand rôle. Même les psychologues qui, comme Ribot, ont combattu vigoureusement l'intellectualisme de Herbart, ont reconnu que le postulat du « primat affectif » n'impliquait pas la négation d'une réaction de l'intelligence. Si donc, en général, les termes de subjectif et d'affectif expriment des réalités analogues, ils ne se recouvrent pas tout à fait.

Ainsi toute appréciation, esthétique ou morale, exprime une réaction de notre moi sentimental, peu importe que cette réaction nous soit particulière ou nous soit commune avec tous les membres d'un groupe social. Un sociologue, examinant le phénomène du dehors, peut tabler, le cas échéant, sur sa généralité pour y voir un « fait social », lui attribuer par là une stabilité particulière. Mais au point de vue interne et psychologique, le seul auquel nous puissions nous placer ici, on ne peut qualifier d'objectif, avec la réserve que nous avons faite tout à l'heure, que ce qui est posé par l'esprit dans son travail d'utilisation des perceptions et de coordination scientifique, de subjectif ce qui est l'expression d'un sentiment. Dans le premier cas, la sensation brute éveille des associations d'idées plus ou moins nombreuses, dont l'une, privilégiée, arrive seule à la pleine clarté de la conscience et y détermine un jugement. Ce processus d'intellectualisation du donné comporte un choix, donc un appauvrissement, mais aussi il apporte une simplification et une netteté précieuses. Dans le second cas, la sensation détermine de multiples réac-

(1) Voir sur ce sujet les belles études de M. Paulhan, en particulier son livre sur les « Transformations Sociales des Sentiments », Paris Flammarion.

tions, qui peuvent être très intenses, mais dont aucune ne prend une place prépondérante. Il en résulte un état de conscience particulier dont la richesse n'a d'égale que sa confusion, une réaction d'ensemble de tout l'être affectif.

Si, en voyant la mer, je prononce tranquillement les mots : « La mer est grise aujourd'hui », j'exprime par cette phrase, où manque tout élément d'affectif, un simple jugement de fait. La couleur de la mer ne m'a pas tout particulièrement frappé, elle a simplement pris dans ma conscience une place plus grande que, par exemple, le fait qu'elle est soulevée par des vagues ou sillonnée par des bateaux. Ces deux derniers phénomènes ont été, eux aussi, présentés à l'esprit et peuvent l'instant d'après être au premier plan, mais il y a eu analyse de la sensation et un seul des éléments a d'abord été pris en considération.

Si, au contraire, je m'écrie : « Que la mer est belle aujourd'hui », je n'extériorise pas seulement un jugement provoqué dans mon esprit par une association d'idées particulière, mais l'impression générale produite sur ma sensibilité, ma réaction d'ensemble. L'état de conscience est mixte : l'élément intellectuel et l'élément affectif y sont mêlés.

Le langage a donc une signification affective toutes les fois qu'il exprime une appréciation des choses, une évaluation, et non une simple préhension intellectuelle. Mais ici, il importe de faire une distinction qui a son importance. Quand nous parlons de la valeur affective du langage, nous entendons par là son pouvoir *d'exprimer* les affections du sujet parlant, nous étudions un système de signes par lequel s'extériorisent ses sentiments. La valeur du système réside dans sa capacité de traduire des états affectifs comme la valeur du langage intellectuel dans sa capacité d'exprimer des idées. M. Bally tantôt adopte cette manière de voir (c.f. paragraphe 7), tantôt se place au

point de vue de l'auditeur et considère que la valeur affective des mots est leur capacité « d'éveiller » des sentiments, de provoquer tel ou tel état affectif chez ceux qui écoutent, même sans la volonté (ou contre la volonté) du sujet parlant. C'est ainsi qu'il met sur le même plan que les considérations précédentes les phénomènes d'évocation, l'effet que produisent la prononciation des étrangers, l'emploi des termes d'argot, des expressions techniques, etc... Il faudrait pourtant distinguer nettement les deux séries de phénomènes. Au point de vue linguistique, seule la première est normale : la seconde est nettement pathologique ; la valeur affective n'y est pas un « signe », elle est un accident, elle résulte d'une mauvaise compréhension, d'une fausse interprétation. Le symbole n'a pas été compris exactement, les sentiments évoqués ne correspondent pas aux sentiments qui devaient être inspirés par le langage. Il y a là un phénomène tout à fait semblable à celui de l'erreur, de la fausse compréhension intellectuelle. L'homme en colère qui bredouille peut exciter un fou rire dans son entourage : si l'on étudie ses paroles, appellera-t-on « valeur affective » leur capacité d'exprimer, d'extérioriser son émotion (en insistant ainsi sur les modifications causées par la colère sur le système expressif qu'est le langage), ou bien cette valeur dépendra-t-elle de l'impression produite sur les assistants ?

Evidemment, seul le premier point de vue est admissible, le second ne permet pas d'observations précises : tout dépend des circonstances. Des enfants tressailleront de peur, de grandes personnes riront, s'indigneront, auront pitié selon l'occurrence. Représentons-nous un pédant tenant en société une véritable conférence farcie de mots savants. Des sentiments très divers naîtront dans l'esprit des assistants : de l'ennui chez les enfants, de l'indifférence chez les flegmatiques. Des « femmes savantes » seront

transportées d'admiration, tandis que des confrères, fâchés de n'avoir pas un pareil succès, crèveront de jalousie. Sa conduite n'excitera chez les hommes d'esprit que de l'agacement ou un fou rire contenu. Tous ces sentiments, provoqués par le même discours, ne sont pas *exprimés* par lui. On doit donc appeler valeur affective des mots leur capacité de traduire des états affectifs et non celle de les produire.

Ce point de méthode précisé, essayons de déterminer les procédés que le langage emploie pour communiquer ainsi aux autres les mouvements de notre sensibilité.

CHAPITRE II

LES PROCEDES D'EXPRESSION

Le langage est un système de phonèmes, c'est-à-dire un ensemble de sensations auditives déterminées par les modifications que les organes de la parole impriment au courant d'air chassé des poumons (1).

Suivant que la glotte est ouverte ou fermée, que le voile du palais est ouvert ou abaissé, suivant la disposition et les mouvements des organes buccaux, le phonème est sourd ou sonore, voyelle ou consonne. Les voyelles sont essentiellement des « tenues », la bouche ne servant que de caisse de résonance au son laryngien, les consonnes sont essentiellement des mouvements de fermeture et d'ouverture. De plus, selon que l'effort musculaire accompli dans l'articulation est plus ou moins énergique, la syllabe a un accent d'intensité différent. Un orateur parlant dans une cérémonie nationale fait vibrer le « r » de république, insiste sur la première syllabe de « démocratie ». L'explosion de l'occlusive « p » est bien plus forte quand, par onomatopée, nous disons : « Pan ! le coup est parti », que lorsque nous parlons de « notre père ».

A côté de cet accent d'intensité, il existe souvent un accent de « hauteur » (le ton) qui provient du passage

(1) C. f. Niedermann. « Phonétique Historique du Latin », Paris, Klincksieck.

à une note musicale plus aiguë : ce n'est plus l'amplitude des vibrations sonores qui entre en ligne de compte, mais leur nombre dans l'unité de temps donnée.

Quant à l'accent de durée, il dépend du temps pendant lequel une articulation est tenue : on sait que la versification grecque et latine reposait sur le rythme quantitatif résultant de la succession des brèves et des longues.

Puisque tant de facteurs concourent à la production des phonèmes, le langage est un instrument très souple pour l'expression des états de conscience du sujet. A des phénomènes psychologiques très différents correspondent, en général, des phénomènes linguistiques sans ressemblance les uns avec les autres, tandis que les nuances d'un même phénomène psychologique se traduiront souvent par des variations d'un ou plusieurs des facteurs du langage, les autres restant identiques. Le sens est ainsi fonction de multiples éléments dont on fait varier tantôt les uns, tantôt les autres. C'est évident dans tous les cas où l'écriture reflète ce mécanisme : que l'on songe à la déclinaison du substantif en grec ou en latin, aux modifications grâce auxquelles, en hébreu, le thème verbal revêt une valeur intensive, causative, etc..., à la conjugaison française. Mais le mécanisme est le même, bien que moins apparent, lorsque c'est l'accentuation seule du mot qui est affectée.

En outre, la parole est émise par un individu dont on voit d'ordinaire les mouvements. Les gestes, les jeux de physionomie, peuvent ainsi transmettre à eux seuls des idées et des sentiments. Le maître d'école, en montrant la porte d'un geste impératif à un élève malhonnête, lui fait comprendre qu'il doit sortir de la salle. Ce « langage » ne nous intéresse pas ici pour la raison même qu'il est muet : la représentation de l'acte à accomplir et la volonté qu'il s'accomplisse ne se sont point extériorisés linguistiquement. Mais que le geste soit accompagné d'une seule

parole qui l'explique ou le souligne, et le phénomène relève de notre étude.

On voit dès lors que la portée intellectuelle ou affective d'une expression verbale pourra être rendue sensible par les variations d'éléments très divers. Quand la valeur particulière du phonème ou groupe de phonèmes sera indiquée par l'accent dont il est affecté, nous dirons que le procédé employé est « phonique » (c'est-à-dire ne porte que sur la qualité du son). Lorsque la poussée sentimentale modifiera la structure du mot ou provoquera le choix d'un mot particulier dans une série synonymique, nous qualifierons le procédé de « morphologique » (c'est-à-dire portant sur la forme du mot). Il sera enfin syntactique lorsque se manifestera une influence caractérisée du sentiment sur la structure de la phrase elle-même.

§ 1) *Procédés phoniques.*

Nous avons vu que les phonèmes pouvaient être affectés de trois accents principaux : tous les trois sont susceptibles d'exprimer les sentiments du sujet.

Ainsi l'accent d'intensité, qui, en français, repose d'ordinaire sur la finale, est susceptible de donner à lui seul une valeur affective à un fait de langage en se transportant sur l'initiale (ou sur la seconde syllabe si le mot commence par une voyelle).

M. Bally en donne l'excellent exemple suivant (1) : « Dans la phrase : « On a trouvé dans les ruines d'un édifice romain une statue *colossale* de Vespasien », l'adjectif aura l'accent normal de finale, s'il est employé dans un sens purement technique, comme ce sera le cas, par exemple, dans un compte rendu de fouilles archéologiques; c'est qu'il évoque une idée précise de dimensions et désigne

(1) Paragr. 177.

un type consacré de statue ; sa valeur est limitative, elle invite à la recherche de catégories parallèles ou contraires. Mais qu'on parle d'une maison qui a des proportions *colossales*, il est presque impossible de prononcer l'adjectif sans faire sauter l'accent sur la première syllabe ; c'est qu'ici « colossal » est un adjectif de pure intensité et que cette intensité présente une teinte affective ».

Nous n'insistons pas sur ce procédé si fréquemment employé pour exprimer l'emphase ; que l'on songe à la signification expressive de l'intonation dans les mots suivants, lorsque l'accent d'intensité est transporté sur l'initiale, ou sur la seconde syllabe quand le mot commence par une voyelle : « Voleur, brigand, assassin ».

L'accent de hauteur est susceptible, lui aussi, d'avoir une valeur sémantique affective. Chacun sait qu'une personne en colère parle sur un ton plus élevé qu'à l'ordinaire ; il y a simultanément une variation d'intensité et de hauteur : le ton « criard », la « voix de tête », sont bien connus.

Mais le plus souvent, les variations de ces deux accents se combinent avec celles de l'accent temporel ou de durée. M. Bally a montré que le simple déplacement de l'adjectif peut lui donner une valeur nouvelle. Quand nous parlons de « la Grèce antique », nous ne sentons dans le qualificatif qu'une détermination objective, tandis qu'il est chargé d'éléments affectifs dans « l'antique Grèce ». Mais il me semble que le véritable « exposant » est ici l'intonation avec laquelle le mot est prononcé et non la place qu'il occupe. La syllabe « ti » est affectée d'un accent de hauteur et de durée très sensible et la couleur expressive du mot subsistera même si l'on permute l'adjectif et le substantif, à condition que l'intonation demeure identique. Dans la fameuse entrée en matière d'Athalie, l'expression d'Abner :

...« Je viens, selon l'usage *antique* et solennel,
« Célébrer avec vous... »

est lourde de majesté.

Quand nous voulons témoigner à quelqu'un de la bienveillance, nous adoptons un ton chantant accompagné d'un allongement de la syllabe finale sur laquelle nous faisons porter un accent de hauteur : « Mademoiselle », « Monsieur », « mon *pauvre* petit ». Dans les mots monosyllabiques, on sent très bien une modulation ascendante : « bon, -gut ». Il s'y ajoute encore un accent d'intensité quand nous nous adressons avec chaleur à des auditeurs : « Camarades ! ». Le contraste est frappant entre cette intonation, où les trois accents portent sur la finale, et l'exclamation de dégoût ou de colère qui fait sauter l'accent d'intensité sur la première syllabe (ou la seconde si le mot commence par une voyelle ou un h) : « *péndard*, *canaille*, assassin ». Ici l'élément expiratoire est l'essentiel, il est accompagné souvent d'un accent de hauteur, mais pas de durée. Le mécontentement s'exprime par un ton « sec », « cassant » ; l'accent d'intensité, qui porte sur l'initiale même si le mot commence par une voyelle, est surtout sensible dans la prononciation des explosives. Son effet est comme « coupé » par la brièveté des syllabes et il paraît être le résultat d'un rétrécissement de la glotte plutôt que d'une diminution de la quantité du volume d'air exprimé : « *bon ! allez ! partez d'ici !* » Dans l'admiration, il semble au contraire que se produise un relâchement de la glotte, qui fait que l'accent d'intensité portant sur la première ou la seconde syllabe est produit par l'expulsion de presque tout l'air qui se trouve dans les poumons : « Admirable ! merveilleux ! » Il est évidemment accompagné d'accents de hauteur et de durée.

Nous n'avons fait qu'indiquer les modifications phoniques par lesquelles les sentiments peuvent s'exprimer dans

le langage. La valeur « sémantique » de ces procédés est évidente : qu'on songe à la différence de sens de beaucoup de phrases selon qu'on les prononce avec ou sans pause, en les affectant d'accents d'intensité, de hauteur ou de durée. « C'est bien cela ! » signifie : « J'approuve cette action », si l'on fait porter un accent sur « bien » et qu'on le sépare de « cela » par une pause. Sinon il équivaut à peu près à « c'est exactement cela ». « Je crois bien que je l'aime » peut être une énergique affirmation ou une question qu'on se pose à soi-même en hésitant. Dans le premier cas, les trois mots « je crois bien » forment un tout accentué sur le première syllabe, dans le second cas l'intonation porte sur « bien », dont, malgré la logique, la valeur est ici dubitative.

Nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps à cette expression phonique des sentiments. Les quelques remarques que nous avons faites suffisent pour montrer que toutes les fois que la poussée affective modifie le jeu des organes vocaux, elle tend à donner une valeur particulière à un des phénomènes plutôt qu'à répartir ses effets sur l'ensemble du mot.

Une syllabe déterminée est affectée d'un ou de plusieurs accents, elle devient pour ainsi dire « l'exposant affectif » du mot. La décharge sentimentale se produit ainsi sur un point, par un renforcement et souvent un déplacement de l'accentuation. Comme nous le verrons, la raison psychologique de ce phénomène est très simple : tandis que l'idée est susceptible d'être analysée sans changer de nature, l'état émotionnel et affectif forme un tout vivant et qui ne peut s'extérioriser qu'« en bloc ». Etant tout qualité, il ne peut sans s'altérer être exprimé par des procédés discursifs.

§ 2) *Procédés morphologiques.*

Les sentiments peuvent s'exprimer verbalement par une

simple altération de la hauteur, de l'intensité ou de la durée des sons, mais leur action ne s'arrête pas là : nous sommes étonnés quand nous entendons une personne sous l'empire d'une violente émotion, ne laisser percer ses sentiments que dans l'intonation qu'elle donne aux mots. Nous sentons là une réaction d'une volonté forte contre des tendances naturelles qui veulent que d'ordinaire, dans des cas semblables, ou bien nous modifions la forme des mots en leur adjoignant des terminaisons diverses, ou bien nous ayons recours à certains termes doués d'une valeur affective plus grande ou simplement différente de celle des termes synonymes. Comme, dans les deux cas, la signification affective est liée à la « forme » du mot, nous qualifions le procédé de morphologique.

Considérons par exemple des mots tels que « vantard, babillard, pleurard ». Il est évident que tous éveillent en nous un sentiment plutôt pénible, mais nous ne sommes pas bien sûrs que ce soit le suffixe -ard, qui leur donne cette valeur péjorative ; elle n'existe pas dans « vieillard, montagnard, etc... » Par contre, elle est évidente quand un pacifiste traite un écrivain de « patriotard », quand un socialiste attaque un « blocard ». De même pour « républicard, revanchard », etc... Quelle que soit l'explication que donnent les linguistes de l'origine de ce suffixe, le phénomène est très net : un mot peut acquérir une valeur affective particulière si l'on modifie son aspect en l'affublant d'une terminaison spéciale. On trouverait aisément de nombreux exemples de ce procédé. Il est identique à celui qu'a adopté la chimie, par exemple, qui exprime par des suffixes les qualités de certains corps : terminaison -ate pour les sels (permanganate de potassium), -ure pour les oxydes (sulfure de fer), -ique pour les acides (acide sulfurique).

Lorsque, comme c'est le cas dans les doublets (fragile-

frêle, etc...), on ne modifie pas le mot, mais on le prend simplement à des moments divers de son évolution, il y a déjà « choix » plutôt que transformation. Nous passons ainsi au procédé qui représente les diverses valeurs affectives d'un même concept par des mots différents. C'est en déterminant « l'identification » des termes d'une série synonymique, qu'on met en lumière l'unité de l'élément conceptuel qu'ils renferment.

Avant de nous attacher à cette signification affective des mots, précisons ce qu'est leur signification intellectuelle, ce qu'on appelle en général le « sens du mot ».

Il serait inexact, en effet, de croire que le mot est l'expression verbale d'une représentation de l'esprit, que le monde des mots est une réplique fidèle du monde des idées. Dans ce cas, chaque fait de pensée aurait son correspondant « symétrique » dans le langage, et, réciproquement, chaque mot aurait son correspondant intellectuel précis.

En réalité, ce parallélisme psycho-linguistique n'existe pas. Loin d'être l'expression d'un concept déterminé, le mot est le plus souvent le représentant verbal de tout un groupe d'états de conscience. C'est le signe commun de choses très diverses et le définir consiste précisément à déterminer les faits de pensée les plus importants dont il est susceptible d'être l'expression verbale. Isolé, il manquerait donc souvent de toute précision, mais il en est autrement quand est connu le reste de la phrase ou le contexte. Les faits de pensée groupés se limitent les uns les autres, ils se recouvrent en partie et seul apparaît le « bon » sens du mot, c'est-à-dire celui qui doit être senti au moment donné. Par exemple, le mot « pied » correspond à des faits de pensée tout différents dans les expressions : « un joli pied », « les pieds d'une chaise », « le pied d'une montagne », « un mur de dix pieds de haut ».

La locution « aller à pied », symétrique d' « aller en voiture », éveille l'idée de « marcher » sans évoquer l'image précise d'une partie du corps humain. Les exemples de mots qui peuvent avoir ainsi de multiples significations sont si nombreux qu'il est superflu d'insister. Mais il faut noter soigneusement que ces valeurs sémantiques ne sont pas psychologiquement simultanées. L'une d'entre elles est, pour ainsi dire, « mise en avant », placée au premier plan par le contexte. Les autres sont ou bien complètement absentes, ou bien entourent la signification vivante d'une sorte de halo. A demi conscientes, elles existent à l'état de tendances légères, de voies ouvertes dans lesquelles peut s'aiguiller la conscience. Nous croyons donc que M. Bally simplifie un peu trop les choses quand, au paragr. 78 de son traité, il estime que le mot, lorsqu'il forme une unité lexicologique, correspond à une unité de pensée qu'il recouvre exactement. Le mot « table », qu'il donne comme exemple, correspond à des unités de pensées différentes selon qu'on parle de logarithmes avec un étudiant en mathématiques, qu'on achète un mobilier, ou qu'on vante la cuisine d'un hôtel.

Ceci nous montre que le problème de la « délimitation » des faits d'expression est plus complexe que M. Bally ne le dit. De même qu'un mot peut avoir une valeur affective différente sans que sa forme soit modifiée (et cette valeur particulière peut ressortir de l'intonation ou du contexte : « Vous voilà propre » est ironique, adressé à quelqu'un qui est tombé dans la boue), de même il peut correspondre à divers concepts. Mais il importe de remarquer que, sauf dans des cas exceptionnels, seul le sens qui convient à l'usage du moment se présente à l'esprit. Beaucoup de mots sont semblables à ces cubes de bois dont les six faces sont recouvertes de fragments de six paysages différents. Quand l'enfant dispose son jeu de manière à reconstituer

un des paysages, une seule de ces six faces l'intéresse ; les cinq autres, tout aussi réelles et « valables » ne sont pas « valantes » en cet instant. Supposez que l'enfant soit devenu très habile dans son jeu, que le coloris des diverses images diffère beaucoup : la face « valante » sera presque seule perçue, parce qu'elle est la seule intéressante. Ce choix d'une face déterminée parmi plusieurs est semblable au choix d'un sens particulier d'un mot parmi les différents sens possibles. Mais dans le langage, l'opération se fait avec une aisance et une rapidité bien plus grandes. Les cubes étant placés dans l'espace, l'enfant ne voit pas toutes leurs faces, il est obligé de sans cesse les retourner pour avoir présentes à l'esprit toutes leurs possibilités. La phrase serait plutôt semblable à un jeu qui se constituerait tout seul, les cubes étant attirés magnétiquement par leur face convenable et venant se disposer de manière à constituer le paysage. Ce qu'il y a de particulier dans le langage, c'est que certains mots n'ont qu'une seule valeur, comme des cubes dont une seule face serait coloriée tandis que d'autres en possèdent un grand nombre.

Ce que nous venons de dire ne signifie pas, d'ailleurs, que nous soyons d'accord avec M. Bally, qui affirme, aux paragr. 41, 42 et 43 de son traité, que certains mots expriment *à la fois* deux concepts. Le mot « montagnard », dit-il par exemple, réunit psychologiquement deux idées, est un vrai composé (montagne + ard = qui est de la montagne). Mais alors on devrait admettre que, au point de vue stylistique (c'est-à-dire de l'impression que le mot produit psychologiquement), « concierge » = « serviteur qui garde la maison », « chien = animal ayant quatre pattes, une queue, etc... c'est-à-dire que, psychologiquement, toute la définition serait présente dans la pensée quand est prononcé le mot. Mais c'est là confondre la valeur « sémantique » du mot avec sa valeur stylistique. En

réalité, seul apparaît à l'esprit un schème vague dont ne s'éclaire que la région par laquelle s'opère l'association d'idées que provoque le contexte. Pour celui qui analyse sémantiquement le mot, « montagnard » comprend bien les deux concepts de « montagne » et « habitant », mais ces deux éléments n'apparaissent pas du tout distinctement au point de vue stylistique. Il y a d'autre part beaucoup de mots, comme « opération », cité par Bréal et M. Meillet, dont le sens, qui est multiple, ne se précise qu'en fonction du contexte. Là, non seulement le mot n'évoque pas une unité de pensée précise, mais il ne fait pas même surgir un vague schème : il place l'esprit devant une série de possibilités. M. Bally devrait alors admettre que le mot possède autant d'unités de pensée qu'il est capable d'exprimer d'idées différentes suivant l'emploi qu'on en fait. C'est vrai au point de vue sémantique, c'est faux au point de vue stylistique : psychologiquement, seule une des valeurs est « valante ». L'examen des différents sens du mot montre que tous comprennent l'idée d' « action », d' « opération » au sens étymologique ; toutefois, dans les cas particuliers où le mot est employé, ce sens général n'existe pas psychologiquement, mais bien le sens précis qui seul convient. M. Bally note, il est vrai (paragr. 50 à 52), à propos des « homonymes sémantiques », qu'il y a un abîme entre les divers sens d'un mot comme génie, voix, etc... (la voix humaine — la voix passive ; le génie de Hugo — un officier du génie). Mais seul un des sens de ces mots est évoqué dans une phrase donnée, à moins que ce ne soit le vague schème général.

Si nous sommes arrêtés assez longtemps à ce pouvoir des mots de correspondre à plusieurs concepts différents, c'est que la détermination du contenu intellectuel est le préliminaire indispensable à celle du contenu affectif. Il suffit, en effet, de dégager le sens logique et précis d'un fait

de langage, l'idée simple à laquelle il correspond, pour que l'élément affectif apparaisse clairement. L'esprit sent nettement que l'équivalent logique trouvé est moins riche, moins étoffé. En « précipitant » l'élément intellectuel, on obtient, comme résidu, l'élément affectif. Or ce procédé eût été impossible si, stylistiquement, l'expression verbale pouvait renfermer deux ou plusieurs idées simples.

M. Bally a exposé très exactement cette méthode de définition du fait de langage, suivie de l'« identification » qui l'assimile à une notion simple et met en évidence, par contraste, sa portée sentimentale. Il a analysé avec beaucoup de finesse les diverses raisons qui font que les mots ont des tonalités affectives particulières. Je ne puis m'y arrêter et me bornerai à donner quelques exemples très simples de ce phénomène. « Prendre ses jambes à son cou », qui équivaut logiquement « à s'enfuir rapidement », doit sa couleur à son origine familière, « coursier » et « destrier » à leur caractère littéraire. La cause de la valeur affective d'un mot peut être toute matérielle et fortuite et résider dans une analogie phonétique ou morphologique du mot avec d'autres expressions sans que le rapprochement opéré corresponde à une parenté historique ou repose sur une liaison logique. Ainsi « hébété » participe à la valeur affective de « bête » et d'« abêtir » alors qu'il dérive d'une racine toute différente (« hebetare », de « hebes » = émoussé). Le phénomène est exactement inverse de celui que l'on remarque dans la transformation matérielle du mot sous l'influence d'associations d'idées, fondées sur un rapport de ressemblance ou d'opposition (gravem $\vee$ grevem sous l'influence de levem). Souvent, il y a simplement spécialisation : des valeurs affectives sont réparties sans qu'on sache bien pourquoi entre des mots de signification semblable. Pourquoi « terrifier » a-t-il une intensité plus grande qu'« effrayer » ? Les

diverses nuances affectives que l'on peut attacher à l'expression d'une même idée, s'expriment ainsi par le choix d'un terme déterminé dans une série synonymique. Quand le lord-maire de Cork, arrêté comme rebelle et incarcéré à Londres, refusait de prendre aucune nourriture dans sa prison, les Anglais parlaient « d'entêtement », les Irlandais de « volonté de fer » et de « ténacité ». Les journalistes qui ne voulaient pas se compromettre, préféreraient l'expression tout aussi intensive, mais moralement neutre, d'« opiniâtreté ». La loi de répartition exposée par Bréal agit ainsi dans l'évolution de la valeur affective des mots comme dans celle de leur valeur intellectuelle.

Il faut d'ailleurs procéder avec beaucoup de soin à l'analyse de cette valeur affective. Il est des mots qui peuvent tantôt avoir un sens purement intellectuel, tantôt être chargés d'émotivité. Dans l'expression (citée par M. Bally) « l'art dramatique », l'adjectif n'ajoute au nom qu'une détermination objective ; il a une valeur affective et subjective très grande quand on parle d'une « aventure dramatique ». Et ce n'est pas là un phénomène exceptionnel : comparez les expressions « la Grèce antique », « être affublé d'une antique redingote » et une « antique légende ». La même qualification y est sèchement objective, ironique ou poétique. Nous avons vu que, dans les cas semblables, l'intonation différencie en réalité, dans le langage parlé, des expressions qui paraissent identiques dans leur notation graphique.

Comme on le voit, rien n'est plus délicat que l'étude de la manière dont le sentiment modifie la structure des mots pour leur donner une valeur particulière ou opère un choix dans une série synonymique. Dans un bel article paru en 1905 dans l'*Année sociologique*, sous le titre : « Comment les mots changent de sens », M. Meillet a montré que l'évolution du langage est due à l'action de

trois facteurs principaux. La forme même des mots, les associations phoniques qu'ils éveillent dans la phrase peuvent provoquer une modification des faits de pensée qui leur correspondent. L'évolution sémantique peut ensuite provenir d'une transformation des choses signifiées ou du passage d'un mot d'un groupe social dans un autre. M. Meillet s'est naturellement attaché avant tout aux modifications de la valeur sémantique intellectuelle des mots, mais les facteurs qu'il a indiqués agissent aussi sur leur valeur affective. « Hébété » est un bon exemple de l'action du facteur phonétique, « royaliste » est une injure dans un pays nouvellement acquis à la république (la signification intellectuelle est restée identique, mais l'événement extérieur survenu en a modifié la tonalité affective), le mot de « bourgeois » s'est chargé de mépris en passant dans les milieux d'artistes et d'ouvriers.

La valeur affective des mots est ainsi en voie d'incessante transformation. Dans les paragraphes qu'il consacre à l'étude du langage figuré (p. 183 et suivantes), M. Bally montre la rapidité avec laquelle s'use souvent le relief des mots, comment les images, par exemple, après avoir été concrètes et saisies par l'imagination, prennent souvent une valeur symbolique et se transforment en images affectives, saisies par le sentiment, ou bien deviennent « des images mortes », des expressions abstraites que nous percevons par une simple opération intellectuelle. Mais, spontanément, le langage se crée à chaque instant de nouveaux moyens d'expression ou rajeunit habilement des formes de pensée qui paraissaient usées.

C'est grâce à cette souplesse de la langue, à la capacité qu'elle possède de s'adapter sans cesse à de nouvelles situations, que les états de conscience du sujet trouvent en elle un interprète relativement fidèle.

Ce que nous disons ici s'applique, évidemment, avant

tout, au langage parlé : dans nos tentatives en vue de saisir les faits de pensée à coefficients émotionnels, c'est à des analyses d'expressions linguistiques concrètes que nous devons avoir recours, non à l'étude de formules figées et desséchées. Nous devons faire effort pour atteindre, à travers le langage écrit, les formes parlées plus souples et plus riches. Sans doute, ces dernières sont-elles singulièrement difficiles à classer et à analyser. L'abondance, la variété et, souvent, l'instabilité de leur connotation, rendent la manipulation logique de ces expressions d'autant plus délicate que la réalité qu'elles traduisent est plus riche, plus complexe, plus touffue. Mais la résistance même qu'elles opposeront aux tendances de notre intelligence, la difficulté que nous rencontrerons à les faire entrer dans les cadres d'opérations logiques, nous seront une garantie de leur fidélité sémantique. Puisque le langage parlé n'altère pas trop gravement les faits de conscience qu'il « fixe », nous pourrons, sans risque de commettre de grossières erreurs, étudier ces derniers concrétisés dans l'expression linguistique qu'ils se sont donnée.

Mais auparavant, nous devons encore examiner comment le sentiment, marqué par l'intonation et la forme des mots, détermine en outre d'importantes modifications dans la structure de la phrase. C'est là l'étude des procédés syntactiques du langage affectif.

§ 3) *Procédés syntactiques.*

Le langage ayant pour but d'exprimer nos idées et nos sentiments, il est naturel que son allure générale soit différente selon qu'il remplit l'une ou l'autre de ces fonctions.

Pour dégager l'élément affectif d'un fait de langage, nous avons dû d'abord déterminer, par délimitation et identification, son contenu intellectuel. Puis, par con-

traste, nous avons pu saisir la valeur particulière que lui donnait l'émotion ou le sentiment du sujet. Nous devons procéder de même dans l'étude de la structure de la phrase.

Si l'on considère l'expression linguistique de la pensée purement intellectuelle, de l'esprit uniquement en quête de montrer la face objective des choses, on voit qu'elle est caractérisée par son apparence logique et régulière. M. Bally a étudié ce « mode d'expression intellectuelle » (paragr. 130 s. q. q.) et a montré que la langue scientifique avait pour idéal de s'en rapprocher le plus possible. C'est lui que la grammaire considère comme normal. C'est l'ordre selon lequel s'enchaînent, dans la phrase, les mots correspondant à de pures idées, qui est conçu comme « logique et naturel ». Analytique et discursive, la phrase s'y déroule régulièrement, en général dans l'ordre de « sujet, verbe, prédicat ».

Sous l'action des mouvements de la sensibilité disparaissent cette régularité et cette cohésion logique des membres de phrases qui, au point de vue intellectuel, semblent nécessaires à la compréhension. L'organisme grammatical est disloqué et les éléments, autrefois solidement coordonnés ou subordonnés, se présentent isolément. Il semble que chacun d'eux tende à exprimer à lui seul le sentiment d'une manière synthétique et globale. A mesure que la poussée affective grandit et que les éléments intellectuels diminuent d'importance, l'expression se simplifie, se ramasse sur elle-même. La tendance à l'exclamation et à l'ellipse produit ainsi dans la phrase le même effet de « concentration affective » que l'intonation dans le mot.

M. Bally a analysé de nombreux exemples de ce phénomène. Au paragr. 245 de son traité, il montre par exemple que dans la phrase : « Je n'ai, quant à moi, pas

le temps de penser à cette affaire », la construction est toute intellectuelle et impersonnelle. Quelqu'un, remarque-t-il, qui aurait un intérêt quelconque à dire qu'il n'a pas le temps de faire une chose, ou qui le dirait sous l'action de n'importe quel sentiment, recourrait à un autre type expressif. Supposons que cette pensée soit exprimée sous l'empire d'une violente colère et poussons jusqu'à la limite du possible les changements de construction qui peuvent en résulter ; la phrase prendra peut-être cette forme : « Du temps ? Moi ? Est-ce que j'en ai seulement, pour y penser, à cette affaire ? » Remarquons que, dans la série d'exclamations qui remplacent ainsi la phrase organisée, chacune exprime une réaction émotive. L'expression « du temps » ?, est dite sur un ton interrogatif et étonné qui indique à lui seul que la réponse est négative.

Je n'insiste pas sur ce point, que M. Bally a étudié avec beaucoup de finesse psychologique. Notons encore cependant que M. Sechehaye, dans son ouvrage intitulé « Programme et méthode de la linguistique théorique (1908) », aboutit à des conclusions semblables. Après avoir montré combien l'expression des émotions vives simplifie la syntaxe et remplace la subordination par une juxtaposition de simples phrases attributives, M. Sechehaye conclut (p. 91) : « On voit donc que le langage effectif, dans la mesure où il obéit aux impulsions du sentiment, plutôt qu'à celle de l'intelligence, a une tendance à rétrograder vers les formes inférieures de la vie psychique. » Il ressemble d'une manière frappante au langage des enfants ou des peuples sauvages, où le signe, en partie naturel, puisqu'il est expressif par lui-même, en partie conventionnel, puisqu'il a une forme relativement fixe, tend à n'être qu'un pur réflexe. » Prenez le cri de « aïe », par exemple. C'est un mot fixe dans sa forme, et, par conséquent conventionnel. Il exprime une pensée : « Je souffre » ; mais il

peut facilement devenir l'expression habituelle de la souffrance à un certain degré d'intensité, ni trop faible, ni trop fort. Il sera proféré sans que l'intelligence et la volonté interviennent et, simple réflexe émotif, il ne différera plus en rien du cri de la nature ».

L'émotion tend ainsi à s'exprimer par un pur mécanisme psycho-physiologique, elle rompt l'organisme grammatical qui est l'instrument nécessaire à l'extériorisation des idées. C'est globalement qu'elle cherche à se manifester, ou par des « secousses » successives, sous des formes diverses qui toutes cherchent à la transmettre dans son intégralité. Si l'idée se laisse analyser, découper plus ou moins aisément, l'émotion, même génétiquement composée, forme un tout indissoluble. C'est le domaine de la qualité, que seule une intuition directe permet de saisir. Dans son « Précis de stylistique » (p. 143, 144), après avoir insisté sur ce caractère essentiel du langage subjectif : sa tendance très marquée à la forme exclamative, M. Bally disait déjà : « L'exclamation naît du besoin de rendre une impression dans sa totalité, de l'extérioriser en une seule poussée, et de marquer cette synthèse par une intonation unifiante, qui la présente sous une seule face. Sans doute, quand un événement, un spectacle, un récit, nous fait dire : « Quelle horreur ! » le sentiment général que nous exprimons se relie dans notre esprit à cette situation définie ; nous unissons la cause de l'impression à l'impression elle-même ; mais comme cette dernière domine dans la conscience, c'est elle seule que nous exprimons par la parole, et tous les éléments logiques qui en justifieraient l'existence restent dans l'ombre. »

Et M. Bally montre que, selon toute probabilité, une forme de langage exclamative a dû succéder à la mimique, à la langue des gestes, que l'onomatopée, par exemple,

a dû exprimer en bloc les impressions des hommes avant que des mots ne les analysassent logiquement. Aujourd'hui encore, c'est pour que l'un des différents éléments de la pensée s'impose plus particulièrement à l'esprit que le sentiment modifie la construction de la phrase et renverse l'ordre logique des termes. Dans la phrase : « Comme elle l'aime, son enfant », tout le poids de l'exclamation porte sur *aime*, et la modulation très basse avec laquelle est prononcé le groupe « son enfant » montre qu'il n'a qu'une valeur explicative et logique (p. 149). Une étude de détail de faits linguistiques analogues montre que les mots mis en évidence par le mouvement affectif tendent à ne plus remplir de fonctions grammaticales précises. Ils extériorisent synthétiquement une réaction sentimentale et le grammairien intellectualiste les dénature quand il s'efforce de déterminer exactement leur rôle logique dans la phrase. Dans l'expression : « Justement, il était sur le pas de sa porte », le premier mot n'a pas une valeur strictement adverbiale : c'est une expression détachée du contexte et dont l'autonomie est marquée par l'intonation affective.

Cette vertu « isolante » du langage exclamatif fait que souvent les mots qui rendent l'expression dominante sont seuls prononcés. C'est le phénomène complémentaire de l'ellipse, qui apparaît ainsi comme un effet direct de la poussée affective. Ainsi que le montre M. Bally (paragr. 267 de son traité), l'ellipse est souvent plus qu'une « simple absence d'un ou plusieurs mots nécessaires au sens » et constitue un véritable symbole expressif. « Il peut arriver, dit-il, que la pensée au moment où le sujet l'exprime soit encore en formation... ou que, pour désigner une qualité ou un défaut, on ne trouve pas d'épithète assez frappante, assez énergique, si bien que la voix reste en suspens au moment où l'adjectif attendu devrait être

prononcé. On dit par exemple : « Il fait un froid... ». « C'est d'une beauté... » etc. Mais le langage finit par s'emparer de cette locution incomplète et lui attribue une valeur symbolique d'intensité. » Remarquons qu'au point de vue logique, cette expression est incompréhensible. Il est faux de dire que des adjectifs tels que : « extraordinaire, étonnante », soient sous-entendus. Cela signifierait en effet, que ces adjectifs sont perçus bien que le sujet ne les prononce pas et que les deux expressions : « C'est d'une beauté... » et « C'est d'une beauté extraordinaire » ont une valeur affective identique. En réalité, l'absence de l'adjectif est « significative » : elle indique que l'esprit n'a pas trouvé de formule adéquate au sentiment à extérioriser, elle exprime « plastiquement », d'une manière beaucoup plus directe que par un adjectif, l'arrêt de la pensée, son hésitation. Il y a là un procédé dont le mécanisme aussi simple que celui de l'onomatopée. Dans les ellipses résultant d'un mouvement émotif, M. Bally montre (paragr. 269) qu'une « vibration affective, en se répandant sur tout un groupe de mots et en déterminant une intonation plus ou moins exclamative, peut faire oublier le sens des mots isolés ; alors on ne voit se refléter dans la phrase que les sommets de l'expression totale ; étant donnée la phrase : « Comment se fait-il que vous soyez ici ? » la surprise, la joie, la peur, en un mot une émotion quelconque peut réduire cet énoncé essentiellement logique à une forme elliptique et exclamative telle que : « Comment ! Vous ! Ici ? »

Nous croyons que ce que nous avons dit suffit à établir que le sentiment use, pour s'exprimer, de procédés syntactiques particuliers, combinés d'ailleurs avec les procédés morphologiques et phoniques déjà étudiés. Essayons de déterminer les conclusions que peut tirer de ces faits la psychologie des sentiments.

CHAPITRE III

LE ROLE DES SENTIMENTS DANS LES ASSOCIATIONS D'ETATS DE CONSCIENCE

§ 1) *L'unité qualitative des sentiments.*

L'étude rapide que nous venons de faire de l'expression linguistique des opérations intellectuelles et des réactions sentimentales nous a montré que si les premières tendent à s'expliciter dans des phrases bien enchaînées, dont les membres sont logiquement coordonnés et subordonnés, les secondes bouleversent les formes grammaticales régulières pour donner une valeur sémantique inattendue à tel ou tel élément de langage, dont aucun motif rationnel ne faisait prévoir le choix.

A l'extrême, quand le sentiment est si fort, qu'il occupe tout le champ de la conscience et que le faible élément représentatif qui l'accompagne ne se traduit plus linguistiquement, nous avons le cri ou l'exclamation, simple décharge affective. Peu importe que l'un soit un pur reflexe, et l'autre une réaction automatique que seule la vie sociale a rendue possible : dans les deux cas, l'émotion apparaît comme un phénomène psychologique tout qualitatif, dont la forte unité est irréductible à des éléments plus simples. On ne saurait trouver un système de correspondances qui la traduise linguistiquement : il faudrait, pour cela, qu'elle fût susceptible d'être analysée, puis saisie à nouveau dans son essence par l'effort synthétique de l'esprit qui embrasse l'ensemble

de la phrase. Quand nous ne percevons pas bien la valeur d'un concept, nous relisons sa définition, c'est-à-dire la limitation, par des concepts dont la compréhension nous est connue, du concept plus vaste dans lequel il est lui-même englobé. Il suffit, pour ainsi dire, qu'on nous indique « la place » qu'il occupe dans le monde des idées pour que nous l'y voyons. On ne saurait procéder de même pour les sentiments : quand Spinoza nous dit que : « la joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection », « la haine, la tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure », il définit plus ou moins heureusement des concepts, mais ne nous communique pas les émotions de la joie ou de la haine.

Ce que nous disons ici du caractère synthétique du sentiment et de l'impossibilité de « l'étaler » dans une formule discursive sans l'altérer profondément, ne contredit en rien la thèse soutenue par Ribot, par exemple, selon laquelle « l'émotion serait dans l'ordre affectif l'équivalent de la perception dans l'ordre intellectuel ». Nous parlons ici des états affectifs *constitués* et nous sommes tout disposés à admettre qu'ils sont des états de conscience complexes *quant à leur origine*, qu'ils résultent essentiellement de modifications organiques comme le pensait Ribot, ou de mouvements et d'arrêts de mouvements extérieurs comme le croit M. Janet. Autre est la question de la genèse d'un phénomène, autre est celle de ses caractères distinctifs une fois qu'il est donné. Nous disons que l'émotion est « inanalysable » parce que la synthèse des éléments divers qui la constituent s'est effectuée par leur « fusion » et que les parties ont ainsi perdu toute individualité. La tristesse ou l'amour sont des phénomènes psychologiques « ineffables » : on peut essayer d'en exprimer la qualité particulière par des métaphores, on ne saurait les suggérer eux-mêmes par des définitions.

Il en est de même pour les « émotions composées » résultant de l'évolution, de l'arrêt de développement ou de la composition d'émotions simples (1). Le fait même que l'on admet que le sentiment évolué résulte d'une transformation progressive du sentiment primitif exclut leur coexistence. C'est ainsi une véritable métamorphose qui s'est produite, comme le reconnaît Ribot, lorsque l'émotion est inhibée par des images et des états intellectuels antagonistes. Dans les émotions composées, celles que l'auteur de la « Psychologie des Sentiments » compare à des combinaisons chimiques, dont les éléments constituants se sont fondus en une unité irréductible, confirment notre thèse. Mais que penser de celles qu'il rapproche plutôt des « mélanges de la chimie » ? « Dans les émotions qui dérivent de ce procédé de l'esprit, dit-il (p. 274), les éléments constituants se retrouvent dans le composé ; ils s'accolent sans se pénétrer et une analyse psychologique suffisamment conduite peut les déterminer et les énumérer. » Ribot donne quelques exemples de cette composition par « mélange » et cite en particulier la jalousie. Il y distingue : primo, la représentation d'un bien possédé et désiré, élément de plaisir qui agit dans le sens de l'excitation et de l'attraction ; secundo, l'idée de la dépossession ou de la privation, élément de chagrin qui agit dans le sens de la dépression ; tertio, l'idée de la cause réelle ou imaginaire de cette dépossession ou privation qui éveille, à un degré variable, la tendance destructive (colère, haine). Cette émotion serait donc un composé ternaire.

Si cette analyse était exacte, il existerait tout un groupe d'états affectifs impliquant la coexistence de plusieurs émotions dans la conscience. On ne comprendrait plus, dès lors, la raison pour laquelle le sentiment tend à s'exprimer synthétiquement et recourt, pour cela, à des

(1) C. f. Ribot, *Psychologie des Sentiments*. Paris, Alcan, p. 267.

procédés linguistiques particuliers. Nous avons l'impression qu'en réalité la distinction qu'a voulu établir Ribot au sein des émotions composées, ne doit pas être maintenue et que tous les états psychologiques envisagés possèdent, en réalité, le caractère d'unité qu'on voudrait réserver au seul groupe des émotions obtenues par « combinaison ». Ce qui a fait croire à une multiplicité d'états affectifs simultanés, c'est l'« oscillation » entre plusieurs émotions qui se produit souvent lorsqu'aucune d'elles, non plus que l'émotion composée qui est leur synthèse, n'est assez forte pour envahir et occuper tout le champ de la conscience. Il en résulte un état d'équilibre instable où l'émotion composée prédomine un instant, puis se résout et laisse apparaître l'une des composantes. Un homme jaloux n'éprouve pas en même temps un sentiment de plaisir en songeant au bien désiré, de la tristesse à l'idée d'en être dépossédé et de la haine à l'égard de son rival. Tous ces sentiments se succèdent rapidement dans son esprit, surtout s'il est excité, et loin de s'« associer » sans se pénétrer », ils se combinent véritablement quand ils donnent naissance à l'émotion de la jalousie. Celle-ci est perçue par la conscience comme un état nouveau et non comme un mélange d'éléments divers. Il nous semble aussi que Ribot a accordé trop d'importance aux éléments représentatifs dans la composition de cet état affectif. Il arrive qu'on soit désagréable et même cruel envers quelqu'un sans se rendre compte de la raison de cette attitude. Une remarque d'un tiers ou l'étonnement qu'on éprouve soi-même d'avoir agi comme on l'a fait, peut brusquement provoquer un examen de conscience. On s'aperçoit alors qu'un sentiment de jalousie s'était insinué en vous sans que vous vous en aperceviez. La jalousie est donc un sentiment qualitativement aussi simple et analysable que la mélancolie ou l'émotion du sublime dans

laquelle, dit Ribot, « les éléments coexistants sont en état de dépendance réciproque, entrent comme masse dans la conscience qui les prend pour une unité irréductible. »

A propos de l'amour étrange de Musset pour George Sand, des scènes violentes où l'adoration exaltée se transformait soudain en malédiction et en insulte, Ribot constate lui-même qu'il y a « passage » d'un sentiment à l'autre et il explique le phénomène par un « épuisement rapide mais partiel » qui permettrait aux tendances contradictoires de régner successivement.

Ce que nous avons dit du sentiment de jalousie, on pourrait le répéter pour le sentiment religieux, par exemple, que Ribot considère comme un mélange à proportions variables des deux gammes de sentiments qui vont de la terreur au respect, et de l'admiration à l'extase. Le fait que l'émotion religieuse peut osciller sans cesse entre ces deux pôles d'états pénibles, dépressifs, et agréables, expansifs, ne l'empêche pas de constituer à chaque instant un état de conscience bien caractérisé et qualitativement un.

Il reste donc acquis, malgré les quelques lignes de Ribot que nous venons de citer, que plusieurs sentiments ne peuvent coexister dans la conscience. Nous n'insistons pas sur la raison de ce phénomène : nous croyons la trouver dans le caractère « concret » des sentiments, dans la liaison intime de l'affectif et du physiologique. Une émotion n'est rien sans les modifications organiques concomitantes, elle n'a point l'indépendance des états intellectuels. Sans doute, il y a parallélisme psycho-physiologique et non subordination : une émotion peut aussi bien être déclanchée par une cause spirituelle, comme l'annonce d'une mauvaise nouvelle ou l'audition d'un beau concert, que par une cause matérielle telle que l'arrêt, ou le jeu particulièrement aisé ou difficile d'une fonction

physiologique. Les cordes d'une harpe ne peuvent-elles pas vibrer par sympathie sous le choc des vibrations sonores, comme sous la pression des doigts ? Mais le simple fait que, pour avoir une valeur affective, un phénomène psychologique est ainsi obligé d'exercer sur le corps une influence modificatrice, explique l'impossibilité où nous sommes de manier les émotions comme nous manions les concepts. Il nous faut un grand effort (et il n'est pas toujours couronné de succès) pour passer d'une émotion à une autre. Au contraire, nous glissons avec une aisance parfaite le long de la série des concepts, nous remontons d'un abstrait à un abstrait supérieur, puis redescendons aux données immédiates de la conscience. La rapidité avec laquelle nous nous mouvons dans le domaine des idées, nous permet d'en embrasser un grand nombre dans un seul effort de pensée : nous pouvons ainsi discerner les rapports qu'elles soutiennent et établir de vastes enchaînements. Les états affectifs ne sont pas susceptibles de servir à des coordinations de ce genre, et c'est pourquoi il n'y a pas de logique des sentiments. Comme le dernier ouvrage de Ribot soutient précisément la thèse contraire, nous sommes obligés de l'examiner rapidement.

§ 2) *Existe-t-il une logique des sentiments ?*

La vie affective peut, dit Ribot, susciter et enchaîner des séries plus ou moins longues de représentations et c'est ce que la psychologie des facultés désignait sous la désignation vague « d'influence de la sensibilité sur l'intelligence ». Mais cette influence se produit sous deux formes (1), « l'une, inférieure, est la simple association d'idées à base affective, évoquée et maintenue par une tendance, une émotion ou une passion », « l'autre, supérieure, suppose l'association », mais la dépasse. La dispo-

(1) C. f. Ribot, *Log. des Sentiments*, p. 22.

sition affective ne laisse plus la liaison des états de conscience se produire librement et comme au hasard ; elle pratique un choix, elle vise un but, conscient ou inconscient, néglige ou supprime tout ce qui l'en détourne : *c'est le raisonnement affectif ou émotionnel.*

Ce mode de raisonnement, dit Ribot, est analogue au mode intellectuel en ce qu'il est comme lui l'opération médiate qui a pour terme une conclusion, « l'élimination du moyen terme dans un système qui a trois termes », selon la définition de Boole (2).

Mais il en diffère profondément par la nature des matériaux qu'il emploie et des rapports qu'il établit entre eux.

En effet, le raisonnement intellectuel opère sur des concepts et des jugements à peu près purs de tout élément émotionnel, tandis que dans les concepts ou jugements affectifs, « la représentation est un élément secondaire dont le seul rôle est de servir de *substratum* à l'état de conscience, de le fixer, de donner à la fluidité du sentiment

(2) Nous n'ignorons pas que la définition de Boole est discutable. Mais nous ne voyons pas quelle caractéristique meilleure du raisonnement pourrait être donnée. Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait loin de notre sujet, nous nous contenterons de faire les deux constatations suivantes :

1^o Ribot adoptant, pour sa part, la définition de Boole, et s'y référant à maintes reprises dans son ouvrage, il n'est pas sans intérêt de montrer que, même en admettant l'exactitude de cette conception du raisonnement, la thèse soutenue par l'éminent psychologue dans sa « Logique des Sentiments » est fort contestable.

2^o Si la définition de Boole est attaquable sur le plan d'une « logique des concepts », elle paraît singulièrement affirmée sur le plan d'une logique qui met l'accent sur le mouvement même de la pensée, définissant le concept en fonction de l'acte d'implication, la classe en partant de la proposition fonctionnelle, allant du plus complexe au plus simple comme la géométrie qui définit le point à partir de la ligne, la ligne à partir de la surface, la surface à partir du volume

La forme du syllogisme hypothétique, qui prend alors une importance particulière, rentre fort bien dans la définition de Boole.

une forme concrète ». Aux idées générales ou abstraites de la logique rationnelle, correspondent dans la logique émotionnelle des états de conscience particuliers » désignés sous le nom de concepts-valeurs ou jugements de valeur, ou simplement valeurs ». (p. 33).

« Nous n'insistons pas sur le manque de précision de ce dernier membre de phrase. Nous y reviendrons au chapitre IV de notre travail, quand nous chercherons à déterminer ce qu'il faut entendre par jugement de valeur. Notons seulement que Ribot admet ici que les éléments constitutifs de la logique des sentiments, les « termes », sont des *états psychologiques*, « assurément subjectifs, puisqu'ils sont l'expression directe de notre individualité et qu'il n'y a pas d'évaluation sans un sujet qui évalue. » Ils possèdent cependant une certaine objectivité » en ce qu'ils supposent des êtres, des actes, des choses auxquelles ils s'appliquent » et qui existent en dehors de nous. (p. 40).

Quel est donc le trait caractéristique des rapports que la logique des sentiments établira entre ces concepts-valeurs ? C'est qu'ils sont déterminés par le principe de finalité. Le raisonnement rationnel tend vers une conclusion, le raisonnement émotionnel vers un but. Pour faire accepter la « valeur-fin », il « traverse une série plus ou moins longue de valeurs équivalant aux moyens termes du raisonnement rationnel : ce sont les *valeurs-moyens*. La différence des deux processus réside dans le fait que, dans le raisonnement rationnel, les rapports s'établissent entre les moyens termes par ressemblance, analogie, passage de la partie au tout et du tout à la partie, inclusion, exclusion, etc., et que *la série conditionne la conclusion* ; tandis que dans la logique affective les rapports entre les valeurs-moyens s'établissent d'après une tendance unique, suivant un principe de finalité par marche ascendante ou accumulation, par progression ou regression, contraste,

etc., et que la *conclusion conditionne la série* ». (p. 53).

Déterminée par la nature subjective du raisonneur, la logique des sentiments est indifférente à la contradiction. Elle est adaptée « aux croyances, aux désirs, et aux aversions » et se préoccupe peu de la vérité objective.

Telle est, en bref, la thèse que Ribot a développée dans sa « Logique des Sentiments ». Une étude des cinq types principaux de raisonnements affectifs suit la partie générale, ainsi qu'une étude sur l'imagination créatrice affective. Nous nous en servons lorsque nous y trouverons la pensée de l'auteur nettement exprimée.

On saisit immédiatement l'énorme différence qui existe entre la logique rationnelle et la logique des sentiments dont Ribot essaye de trouver les lois. Dans la première, les prémisses, comme la conclusion, sont des propositions, c'est-à-dire comprennent un sujet et un attribut entre lesquels un rapport d'implication est posé. Un élément appelé moyen terme peut ainsi se trouver à la fois dans la majeure et dans la mineure, et, grâce à la relation qu'il soutient avec le grand et le petit terme, être l'agent de liaison par l'intermédiaire duquel s'établit le rapport explicité dans la conclusion. Dans le raisonnement affectif, au contraire, sujet et attribut paraissent fondus en un état psychologique confus : Ribot ne parle-t-il pas indifféremment de concepts ou de jugements de valeur sous prétexte que le concept n'est ici qu'un résultat de jugement, une condensation, un abrégatif (p. 31) (c.f. p. 36... « le concept ou jugement de valeur »...). Essayons de nous représenter comment peut fonctionner le mécanisme logique avec de si singuliers termes.

Le raisonnement, selon la définition de Boole, adoptée par Ribot, est l'élimination du moyen terme dans un système qui a trois termes. Les termes, comme nous venons de le voir, sont représentés dans la logique émo-

tionnelle par des états presque essentiellement affectifs, nommés concepts valeurs (p. 33). Si nous comprenons bien, le « raisonnement affectif » consistera donc à passer d'un sentiment donné A (accompagné il est vrai d'un faible élément représentatif) à un autre sentiment C, par l'intermédiaire d'un troisième sentiment B, qui sert, pour ainsi dire, à établir le contact entre les deux premiers, puis est éliminé. Tel est, en effet, le rôle du moyen terme dans la logique rationnelle (les *Français* sont des Européens, or les Parisiens sont des Français, donc les Parisiens sont des Européens).

Mais, chose étrange, Ribot ajoute que la logique des sentiments a ceci de caractéristique que la conclusion y conditionne la série des concepts-valeurs qui jouent le rôle de moyens termes. C'est l'état affectif final C qui suscite et donne sa valeur à l'état B sans lequel il ne pourrait pas se combiner avec A dans la conscience du sujet. Car n'oublions pas que si le raisonnement écarte un terme, il transfère sur les deux autres la relation d'implication que le premier soutenait avec chacun d'eux respectivement. C'est là une opération très complexe, au cours de laquelle l'esprit doit saisir les diverses modalités des deux propositions explicitées dans les prémisses, discerner l'élément constant que représente le moyen terme et l'éliminer en conservant le grand et le petit terme. Un tel processus suppose donc dans le sujet la capacité d'embrasser en un seul mouvement de pensée tout un faisceau de faits psychologiques ; il suppose en outre un discernement très net des éléments de différence et de ressemblance que contiennent les prémisses.

Cette opération est-elle possible lorsque sujet et attribut sont fondus en un tout synthétique dans chacune des propositions ? Evidemment non. Les états affectifs ne sont point analysables comme les états intellectuels : l'élément com-

mun à deux d'entre eux pourra être senti, il pourra produire un rapprochement, une « association à base affective », mais l'opération n'aura rien de commun avec le raisonnement. Tandis que l'élément commun de la majeure et de la mineure d'un syllogisme (le moyen terme) est éliminé dans la conclusion, l'élément commun qui fait partie des états affectifs initiaux A et B subsiste et reste même au premier plan dans l'état C. Comme le reconnaît Ribot (pages 2, 3), c'est lui qui constitue la « trame » de tout le processus, qui détermine le choix et l'enchaînement du « revêtement » intellectuel. De plus, ce même caractère synthétique des sentiments empêche, avons-nous vu, la coexistence de deux états émotionnels dans la conscience du sujet. Si le raisonnement, comme l'admet Ribot, consiste dans l'élimination d'un terme dans un système qui en comporte trois, on ne peut parler de raisonnement affectif, car dans le processus d'enchaînement de trois états affectifs, il y a élimination de deux termes et l'élément commun qui subsiste dans la conclusion, est précisément ce qui aurait dû disparaître.

Il est donc tout à fait inexact de parler d'un raisonnement affectif. Les associations affectives que Ribot a étudiées avec beaucoup de finesse et de netteté dans sa « Psychologie des Sentiments » et sur lesquelles il fait d'intéressantes remarques dans sa « Logique des Sentiments » quand il oublie la thèse qu'il soutient, suffisent à expliquer l'ordre que l'on peut discerner dans l'évolution des états de conscience. Il n'y aurait une logique sentimentale que si, en une seule opération, deux états affectifs correspondant au grand et au petit terme du syllogisme pouvaient se combiner *grâce à la présence* d'un troisième état affectif qui, lui, n'entrerait pas dans la combinaison. La nature psychologique et les conditions physiologiques des émotions rendent impossible cette « confrontation ».

Dans le syllogisme classique, l'esprit saisit, presque au même instant les deux implications que posent les prémisses ; quand il abandonne la majeure pour prendre conscience de la mineure, il sait qu'il lui est à tout moment possible de refaire le chemin inverse et de vérifier ainsi l'exactitude de son aperception. Le principe d'identité ne fait que formuler la certitude qu'a acquise l'esprit que les données ne varient pas au cours de l'opération, qui a ainsi une valeur aussi grande que si elle était rigoureusement synchronique. La valeur de la conclusion dépend de celle des prémisses : il faut donc les posséder toutes deux au moment où le raisonnement se construit.

Des états psychologiques successifs comme les états affectifs peuvent évoluer, s'influencer, se colorer, s'appeler ou se refouler, se combiner, mais pas s'impliquer l'un l'autre à un moment déterminé. Et l'on ne peut appeler « raisonnement » le processus par lequel des sentiments se remplacent ou se transmutent les uns dans les autres, car une opération « logique » est par essence extra-temporelle. A moins, toutefois, qu'on imagine « une logique diachronique », dont il serait aisé de discerner l'action dans l'histoire politique, littéraire et scientifique, dans l'évolution du langage comme dans celle de l'univers entier. On parle bien parfois de la « logique des faits », pour exprimer l'idée que les événements ne se succèdent pas au hasard, mais obéissent à des lois constantes. Le langage scientifique doit-il adopter cette terminologie ? Assurément non. Désigner par le même mot le mode de liaison des idées dans l'esprit humain et l'ordre d'apparition des phénomènes dans le temps ne peut que provoquer de fâcheuses confusions. C'est oublier qu'il existe une différence de nature entre la nécessité logique et la nécessité causale.

Que Ribot ne se soit pas aperçu de l'hétérogénéité fon-

cière de ces deux ordres de faits, c'est ce que prouvent les analyses de raisonnements affectifs que renferme la seconde partie de son ouvrage. Ainsi, il donne comme un exemple de raisonnement passionnel le processus par lequel la disposition innée à la timidité mène à la misanthropie, au pessimisme ou au mysticisme, après avoir provoqué une série de jugements de valeurs. Le point de départ, « qui équivaut à la prémisse majeure ou à la proposition générale de la logique rationnelle » (p. 69), serait une « hyperesthésie » affective. « Sur ce fondement, dit Ribot, le raisonnement s'édifie. Cette disposition primaire, cette matière affective est transformée par une accumulation de jugements de valeur, par une appréciation subjective des hommes et des événements. C'est la transformation de la timidité brute et spontanée en une timidité réfléchie et systématique qui aboutit enfin à une conception particulière et subjective du monde. Ainsi d'une prémisse — l'état affectif du timide, — d'une série de moyens termes — les jugements de valeurs, — sort une conclusion qui systématise et résume le travail de l'esprit. »

Singulier raisonnement que nous ne nous arrêterons pas à analyser en détail. Il ne possède évidemment aucun des traits distinctifs de l'opération définie par Boole. Il n'est qu'une notation plus ou moins heureuse de la manière dont évolue un état affectif. Il serait même plus exact, nous semble-t-il, de voir dans le pessimisme ou le mysticisme des états tout aussi primitifs que la timidité. Ces trois « attitudes psychologiques » ne résultent-elles pas de la combinaison, avec des tendances diverses, d'un sentiment d'insuffisance psychique, de faiblesse de l'individu ? Quoiqu'il en soit, l'existence de timides pleins de bienveillance et d'optimisme, de mystiques hardis et pleins d'entrain, prouve que la « loi » que Ribot a essayé d'éta-

blir est souvent enfreinte. Quand, dans son beau livre sur « Les transformations Sociales des Sentiments », M. Paulhan décrit la manière dont les tendances et les états affectifs se modifient, s'organisent, se spiritualisent et se socialisent, — par le simple effet de leur coexistence dans la personnalité et des transformations que détermine leur adaptation à la vie sociale, — il discerne « des tendances générales », des lois au sens où Montesquieu entendait ce terme, mais pas des raisonnements. Ribot semble d'ailleurs sentir lui-même la résistance qu'opposent les faits à entrer dans les cadres construits dans la partie théorique de son livre. Quand il étudie les « raisonnements » inconscients, imaginatifs ou de justification, il se garde bien de préciser les conditions fixées par Boole. Pour le premier, par exemple, il reconnaît que le problème est inextricable et déclare qu'il étudiera les phénomènes de conversion et de transformation affectives « *comme si* l'activité qui les produit était réductible en réalité à des jugements et à des raisonnements, à titre de simple hypothèse » (p. 81-82). Quant aux raisonnements imaginatifs et de justification, qui interviendraient l'un dans la création des cosmogonies religieuses, des mythes, dans l'art divinatoire, l'autre dans les argumentations par lesquelles les croyants défendent leur foi, dans les plaidoyers et les « consolations », ils ne sont que des opérations intellectuelles où se manifeste une action profonde des sentiments sur les idées.

Et voici qui est significatif : Ribot reconnaît, en parlant de la « scolastique » de l'amour chevaleresque, que la marche du raisonnement passionnel y est celle de la logique rationnelle : il n'y a pas une fin posée d'avance qu'on justifie, mais un principe posé comme incontestable dont on déduit toutes les conséquences. Toutefois, comme la source de toutes les déductions est de nature sentimentale,

la rationalité n'est que la forme ; c'est un moule qui solidifie et façonne une matière affective. (P. 75). De même, le raisonnement de justification serait « affectif dans son fond, mais en prenant les allures et le masque de la logique rationnelle ». (P. 101). Or, la question de fond n'importe pas ici. Seule la *forme* est à considérer, car la logique a pour caractère d'être toute « formelle ». En s'apercevant que les jugements fondés sur les réactions émotionnelles tendent à s'enchaîner, eux aussi, selon les règles de la logique rationnelle, Ribot aurait dû renoncer à l'hypothèse d'une logique affective autonome. Si les états émotionnels répugnent en général à entrer dans les cadres du raisonnement, c'est que leur nature synthétique exerce sur eux une influence « isolante ». Jamais ils « n'interfèrent » dans la conscience : ils se remplacent ou se combinent, forment des complexes plus ou moins stables, mais dont l'unité qualitative est frappante. Ils ne sauraient, comme nous l'avons vu, constituer les éléments premiers d'opérations logiques.

Que les états affectifs soient susceptibles d'être associés et de s'organiser *dans le temps*, selon des lois d'équilibre et d'harmonie originales, c'est ce que personne ne conteste. Dans le dernier chapitre de la « Logique des Sentiments » consacré à l'imagination créatrice affective, Ribot a analysé avec beaucoup de perspicacité ce phénomène, mais il a heureusement reconnu que les créations artistiques, dans lesquelles il apparaît avec le plus de netteté, étaient dues au travail de l'imagination. La logique des sentiments qui, semble-t-il, devrait ici être souveraine et régir impérieusement les purs états affectifs, « s'amoindrit, se dénature et devient un simple fil conducteur qui la rapproche de la pure association » (P. 126). Il est étrange que cette constatation n'ait pas amené Ribot à renoncer à sa thèse. C'est ici, et non dans le raisonnement inconscient

où « toute interprétation, c'est-à-dire la traduction dans le langage clair, se fait à l'aventure » (p. 79), que le mécanisme du raisonnement affectif aurait dû être le plus facilement discernable.

Nous arrivons donc à la conclusion que les sentiments, loin d'obéir à une logique particulière, peuvent entrer dans les formes et adopter les modes de liaison de la logique rationnelle quand ils sont plus ou moins intellectualisés, c'est-à-dire accompagnés d'éléments représentatifs. Sinon, ils ne donnent lieu qu'à de simples associations à base affective. Dans l'un et l'autre cas, le processus sentimental a sa répercussion dans le domaine des idées. Tantôt il en trouble l'ordre et la cohérence, en provoquant des infractions aux lois essentielles de la logique, tantôt il y apparaît comme un élément de liaison indispensable. Nous ne nous arrêtons pas au premier cas : l'étude des sophismes et des paralogismes est connue. Par contre, la détermination du rôle du sentiment dans l'élaboration des concepts et des coordinations intellectuelles nous permettra seule de comprendre la nature et le fonctionnement de l'opération où l'élément affectif et l'élément représentatif sont le plus intimement unis, nous voulons parler du « jugement de valeur ».

§ 3. — *Du rôle de l'élément subjectif dans la liaison et l'élaboration des concepts.*

« Notre pensée, dit M. Bally (1), (et c'est une des causes de son incurable impuissance), surajoute spontanément aux moindres perceptions une « idée de valeur », c'est-à-dire qu'un obscur instinct de conservation rapporte tout à notre « moi », à notre vie, à notre bien-être. Le premier résultat de cette infirmité est que nos perceptions s'accompagnent de sentiments de plaisir et de déplaisir. »

(1) *Traité de Stylistique*, § 166.

« Les choses nous affectent agréablement ou désagréablement ; elles se divisent en choses dont nous jouissons et en choses dont nous souffrons. Quand l'instinct de conservation écoute mieux l'intelligence, il trie les impressions selon la formule de l'utile : « ceci est bon, ceci est mauvais ». Enfin quand l'instinct imagine de placer en dehors du moi les normes du jugement d'utilité (principes de morale ou dogmes religieux), il adopte une formule plus haute et dit : « ceci est bien, ceci est mal ». Ce triage, inhérent à notre nature, nécessaire à notre conservation, comment pourrait-il ne pas se refléter dans notre langage ? »

Ces remarques, justes dans les grandes lignes, ont cependant besoin d'être rectifiées sur plusieurs points. Nous ne nous arrêtons pas à la deuxième partie de ce passage, où M. Bally répartit les jugements dans les catégories de l'utile, du bon ou du bien. Il est évident que là classification et la hiérarchie qu'il établit est fort rudimentaire. Ce sont les premières de ses affirmations que nous voudrions discuter.

Tout d'abord, il n'est pas exact de dire que notre pensée « surajoute » une idée de valeur aux moindres perceptions. Parler ainsi, c'est supposer que l'attitude naturelle et normale de l'homme à l'égard des choses est celle du pur savant uniquement préoccupé de percevoir exactement les faits et de déterminer les relations qu'ils soutiennent entre eux. Or il est évident (et M. Lévy-Bruhl l'a bien montré dans ses ouvrages sur « Les Fonctions Mentales dans les Sociétés Inférieures », et sur « La Mentalité Primitive ») que telle n'est pas la face sous laquelle les « primitifs » saisissent la réalité, que « l'aperception scientifique » des choses n'est possible qu'au terme d'une longue évolution, au cours de laquelle l'individu acquiert une indépendance relative à l'égard des représentations

collectives. Il faut longtemps, avant que l'esprit dégage, dans le complexe des phénomènes intellectuels et affectifs que suscitent les sensations, les éléments de constance susceptibles d'être exprimés par une loi. La pensée « logique » apparaît ainsi comme un produit de différenciation et de spécialisation et si, dans la vie courante, la perception que nous avons de la réalité est accompagnée d'une « évaluation », cette dernière n'as pas été surajoutée : il serait plus exact de dire « qu'elle n'a pas été retranchée ».

Nous n'insistons pas sur l'idée émise dans la parenthèse, à savoir que cette appréciation spontanée est une des causes de l'incurable impuissance de notre pensée. Une étrange surévaluation de l'activité scientifique peut seule porter à regretter la richesse des réactions affectives qui enveloppent et, il est vrai, altèrent parfois les opérations intellectuelles. Le savant ne sait-il pas, quand il le faut, pratiquer un élagage dans la richesse touffue de ses états de conscience, et la discipline intellectuelle ne nous permet-elle pas de voir les choses avec une stricte objectivité ? Considérer comme une « infirmité » le fait que nous ne gardons pas sans cesse cette attitude critique n'a pas plus de sens que de regretter qu'un ouvrier ne reste pas toute sa vie dans la position que réclame son travail professionnel.

Mais nous pouvons aller plus loin et affirmer que l'élément affectif, dans lequel M. Bally voit une entrave au travail intellectuel, est en réalité un facteur indispensable à l'élaboration de la science. Nous ne parlons pas ici de l'importance du sentiment comme « ressort » de la vie humaine en général et par conséquent de l'activité scientifique elle-même. Nous ne songeons pas non plus au rôle de l'intuition dans la découverte des lois et la construction des théories, bien que les puissances complémentaires de l'entendement, dont la réintégration dans l'intelligence

est si féconde, éclairent et dirigent déjà les simples réactions affectives. C'est dans le mécanisme du raisonnement logique lui-même, puis dans l'élaboration des concepts, que nous voudrions relever l'action d'éléments subjectifs. Pour ne pas abandonner le domaine des faits et éviter de raisonner abstraitement, nous partirons de phénomènes linguistiques précis, de l'étude de la valeur psychologique des particules de liaison telles que les conjonctions.

Aux paragraphes 261 et 262 de son traité, M. Bally étudie l'évolution sémantique par laquelle un fait d'expression peut être progressivement envahi par l'élément émotif et vidé de tout contenu intellectuel, se réduisant à une simple exclamation, ou bien au contraire perdre tout contenu affectif pour devenir un cadre général dans lequel la pensée peut faire passer toutes les notions particulières pour leur donner un aspect formel déterminé. M. Bally tire les conclusions suivantes :

1° « Les faits de langage dits exclamatifs, et les faits de langage dits grammaticaux, ne sauraient être appelés ni les uns ni les autres des « mots », mais constituent des catégories distinctes de moyens indirects d'expression grâce à l'absence de l'un des facteurs dont la réunion *seule* constitue les moyens directs et lexicologiques. En effet, les exclamations pures sont vidées de tout contenu intellectuel et logique, tandis que les faits de langage grammaticaux sont dépouillés de tout élément affectif et concret (et, par là, échappent totalement à l'observation stylistique) ;

2° Au point de vue des procédés ou moyens d'expression mis en œuvre, dans l'un et l'autre cas, il faut noter que les faits de langage exclamatifs ne peuvent être prononcés ou même pensés qu'avec une intonation affective, qui devient par là un caractère essentiel de ce type, tandis que les mots de valeur purement grammaticale (par ex

les prépositions et les conjonctions) ne comportent qu'une intonation « intellectuelle » ou pas d'intonation du tout ».

Nous ne nous arrêtons pas à ce que M. Bally dit de l'exclamation, bien qu'il nous paraisse aller trop loin en affirmant qu'elle est dépourvue « de tout contenu intellectuel ». Le fait que nos exclamations diffèrent selon les lieux et les circonstances prouve qu'entre l'excitation et la réaction intervient un élément de représentation plus ou moins confus qui permet une « adaptation » du réflexe verbal. De plus, nous ne saisissons pas ce que peut bien être le « contenu logique » d'un fait de langage : peut-être M. Bally veut-il simplement dire que l'exclamation n'exerce pas de fonction logique spéciale dans la phrase, ce qui est incontestable puisqu'elle représente elle-même toute la phrase. Mais voici qui est plus grave : est-il exact que les faits de langage grammaticaux soient dépouillés de tout élément affectif. Tel n'est point l'avis d'un linguiste aussi averti que M. Van Ginneken, et nous croyons qu'un rapide examen de la valeur psychologique de phénomènes linguistiques tels que les conjonctions, par exemple, montrera leur caractère purement subjectif et leur capacité de se charger, le cas échéant, d'éléments affectifs.

En effet, dans ses « Principes de linguistique psychologique » (1907), p. 132, M. Van Ginneken s'exprime ainsi : « Toutes les conjonctions, toutes les prépositions, toutes les particules ont pour signification fondamentale un sentiment de rapport ou d'association. Leur fonction logique est d'une nature figurée et accidentelle ». Et M. Van Ginneken donne un exemple typique de la valeur affective des particules grammaticales. « Nous disputons, dit-il. Mon adversaire croit alléguer un motif péremptoire, mais... je peux le tourner contre lui. Avec quelque satisfaction, il développe son raisonnement. Je le regarde tranquille-

ment, mais intérieurement je bous d'impatience. Comme un coup de foudre, ma bonne chance m'est apparue et j'y ai adhéré. Mais maintenant, je ne la vois plus, je suis au plus haut degré de tension... et à peine a-t-il achevé de parler que je sonne à la charge avec mon : « Aussi est-ce pourquoi... » Par ces mots le sentiment de tension que j'éprouve se décharge, et alors je me rappelle nettement pièce à pièce tout mon raisonnement, j'y adhère et je l'énonce. »

Il serait aisé de trouver une foule d'exemples du même genre. Un père sermonne son fils qu'il a surpris en train de marauder : « Comment peux-tu manger avec plaisir du fruit qui ne t'appartient pas et auquel il t'est défendu de toucher ? — Mais *parce que c'est défendu !* » Qu'on songe à la valeur affective dont était chargée la conjonction de coordination dans la phrase, d'une impertinence cinglante, de Beaumarchais : « Le roi a interdit de jouer ma pièce, *donc* on la jouera. »

Si ces locutions grammaticales sont susceptibles d'avoir une portée affective très nette, est-il exact de dire, comme le fait M. Van Ginneken, que « leur fonction logique est d'une nature figurée et accidentelle » ? C'est aller trop loin. Expressions des mouvements de la pensée, elles traduisent des états de conscience dont la dominante peut être aussi bien affective qu'intellectuelle. Elles sont susceptibles de refléter une simple opposition de concepts, une pure opération intellectuelle comme une réaction de la sensibilité. Les « constantes logiques » que l'on dégage du raisonnement expriment-elles autre chose que des mouvements de la pensée, c'est-à-dire des phénomènes tout subjectifs ? Notons en passant que quand le processus d'intellectualisation est très avancé, ou au contraire quand l'élément émotionnel subsiste à peu près seul, ces formes grammaticales sont remplacées par d'autres procédés d'expression. Si la

pure émotion tend à s'extérioriser dans l'exclamation, les catégories grammaticales n'ont pas la précision technique nécessaire pour exprimer un enchaînement de concepts très compliqué. C'est pourquoi on recourt à la formule scientifique dont l'idéal est l'expression mathématique. Cette élimination du langage par un système de notation d'une précision et d'une objectivité admirables, montre que même la construction grammaticale la plus intellectuelle, le raisonnement le plus logique sont imprégnés d'éléments subjectifs.

On objectera peut-être que le caractère affectif que possédaient primitivement les locutions par lesquelles nous exprimons les liaisons des concepts s'est progressivement effacé, que les « constantes logiques » en particulier ont une valeur purement formelle et sont d'ailleurs remplacées par de simples signes dans la logique moderne. Sans doute, le processus d'intellectualisation qui les a rendues capables de noter les mouvements de pensée les plus généraux, ne sauraient nous donner le change sur leur origine subjective, mais il les a réduites à des schémas commodes dans lesquels les concepts viennent se ranger d'eux-mêmes. Si donc les éléments du raisonnement sont purement intellectuels, l'objectivité du contenu ne sera pas altérée d'une manière sensible par la subjectivité du contenant.

Nous sommes absolument d'accord avec cette manière de voir. Nous faisons seulement remarquer que les conditions énoncées sont rarement remplies. Nous avons étudié longuement, dans la première partie de notre travail, le côté affectif des mots et nous avons vu que la plupart des faits de langage exprimaient à la fois l'élément émotionnel et l'élément représentatif des faits de pensée. Que les concepts soient ainsi très souvent chargés de valeur affective, rien de plus naturel. Les états de conscience primitifs, les sensations au moyen desquelles l'esprit construit les

objets, sont subjectifs en ce qu'ils indiquent une modification du moi et objectifs en ce qu'ils diffèrent selon la nature de l'excitation. Élément représentatif et élément affectif y sont confondus, et il faut une longue évolution avant que la pensée fasse le départ entre eux. Comme l'a montré M. Lévy-Bruhl, les peuples non civilisés ne classent pas les choses au moyen de critères intellectuels, mais font reposer leurs essais d'abstraction et de généralisation sur des propriétés « mystiques ». C'est la preuve qu'on peut construire des édifices très différents avec les données immédiates de la sensation et il n'est pas étonnant que des associations d'états de conscience de types différents, déterminées par des facteurs très divers, se produisent et se fixent dans le langage. Inutile d'étudier ici les associations de l'ordre intellectuel fondées sur la ressemblance, la contigüité ou le contraste et les associations à base affective qui leur correspondent. Ribot a consacré à ce sujet d'intéressants chapitres de sa « Psychologie » et de « Logique des Sentiments », et nous avons vu qu'il faut attribuer à leur action la plupart des phénomènes invoqués pour établir l'existence d'une logique affective des sentiments. Nous voulons seulement noter que les rapprochements dus à l'élément purement affectif des états de conscience ne sont pas toujours fugitifs et accidentels et qu'ils peuvent se fixer dans le langage en provoquant des extensions de sens, des transformations sémantiques par « irradiation » ou « contagion » selon la terminologie de M. Bréal. Ainsi s'établissent entre les éléments de pensée des relations que la logique ne comprend pas, parce qu'elles reposent sur l'impression subjective que les objets produisent sur nous et non sur leurs qualités objectives.

M. Van Ginneken en donne d'excellents exemples (p. 129) :

« Prenons par exemple, dit M. Van Ginneken (p. 129),

« un arc tendu » et « avoir l'esprit tendu ». Il est clair que « tendu », dit de l'esprit, repose sur un *sentiment* de tension, d'effort et ajouté au mot se fonde sur une « adhésion » objective. Cependant ce n'est pas à tort que nous employons le même mot dans les deux cas. Car au fait objectif de « tendre l'arc » s'ajoute nécessairement aussi un sentiment de tension, d'effort, qui génétiquement est analogue à celui de l'esprit qui emploie toutes ses forces. »

Cependant, si la concordance du sentiment subjectif que les choses éveillent peut avoir une immense influence sur l'évolution du langage, elle n'établit pas entre les choses elles-mêmes un lien très solide. Une classification des objets fondés sur leurs qualités « objectives » dure et se transmet plus aisément parce que chacun peut, à tout instant, vérifier l'exactitude des concordances observées. L'effort de l'esprit scientifique tend précisément à dégager dans les phénomènes le trait saillant, facile à retrouver et absolument constant. Voilà pourquoi le médecin recherche avec soin les symptômes de la maladie, le chimiste les réactions caractéristiques des corps, pour ensuite « construire » la maladie ou le corps étudié. Mais une concordance subjective est chose infiniment plus délicate : sentie un jour par un individu, elle n'est parfois plus perçue quelque temps après. C'est surtout dans la transmission du langage d'une génération à l'autre que le « sentiment linguistique » qui a provoqué et qui explique une extension de sens, une forme syntactique, se perd fréquemment. Une réaction affective a rapproché deux objets, elle a joué le rôle de moyen terme, puis elle ne s'est plus produite et seule la fixation linguistique du phénomène nous apprend qu'elle a été vivante autrefois. La tendance étymologique, qui cherche à redonner aux faits de lan-

gage leur vie et leur couleur primitives n'y réussit qu'exceptionnellement.

Si donc nous n'avons pu admettre, avec Ribot l'existence d'une « logique » des sentiments, nous reconnaissons qu'ils peuvent fort bien s'évoquer les uns les autres par le mécanisme de la simple association. En effet, cette opération, plus fruste que le raisonnement, n'exige pas la coexistence de plusieurs sentiments et se borne à régler leur mode de succession dans la conscience. C'est ainsi que dans l'émotion esthétique ou mystique, comme dans la jalousie, l'état affectif composé peut se résoudre, laisser apparaître successivement ses composantes, se combiner de nouveau, sans que des éléments représentatifs provoquent cette oscillation.

Cependant, comme rien n'empêche la coexistence dans l'esprit d'un élément représentatif et d'un sentiment, l'état affectif constitue le plus souvent le fond psychologique sur lequel viennent se succéder des faits de pensée très divers que rien ne rapproche, si ce n'est la similitude de leur « tonalité émotionnelle ». Un sentiment général de plaisir ou de joie suggère toutes sortes d'observations amusantes, évoque d'agréables souvenirs, et l'absence de tout lien logique entre les divers éléments représentatifs prouve qu'ils ne sont que des « épiphénomènes » dont l'apparition est due tout entière aux éléments affectifs sous-jacents.

Mais qu'une représentation et un sentiment soient étroitement unis, qu'ils forment un complexe psychologique dont l'esprit discerne la dualité d'essence, sans en rompre la vivante unité, et nous aurons un état de conscience encore chargé de valeur affective et pourtant susceptible d'être exprimé discursivement. Il suffit, en effet, que soient donnés deux termes et la relation qu'ils soutiennent, pour qu'une proposition puisse être énoncée. Quelle est la nature

et la portée des jugements de valeur qui explicitent une pareille implication, c'est ce que nous allons rechercher. Mais nous savons déjà qu'au point de vue formel, ils rentrent dans les cadres de la logique rationnelle.

CHAPITRE IV

LA GENESE DES JUGEMENTS DE VALEUR

En étudiant les faits de langage à dominante affective et à dominante intellectuelle, nous avons vu qu'ils exprimaient des états de conscience où l'élément prépondérant était constitué tantôt par des représentations et des associations d'idées, tantôt par des sentiments. Que le contenu exerçât une influence sur le contenant, c'est ce qu'a clairement montré l'examen des procédés d'expression employés dans l'un et l'autre cas. L'exclamation, où fait explosion la poussée émotionnelle, la phrase discursive et articulée dans laquelle se déroule la pensée conceptuelle avec ses modalités et ses nuances, nous sont apparues comme les deux pôles de l'expression linguistique.

Entre ces termes extrêmes, s'étend toute la série des faits de langage mi-intellectuels, mi-émotionnels, car en général le contact du monde extérieur ne provoque pas seulement en nous des représentations, il affecte aussi notre sensibilité. Mais si les sentiments sont, comme les idées, susceptibles de provoquer des associations d'états de conscience, leur nature même les empêche de s'organiser, de se grouper en de vastes coordinations : il n'y a pas de logique affective. Il en résulte qu'un état de conscience mixte ne pourra se prêter à une opération logique que s'il est susceptible d'entrer dans un des « moules » de la logique rationnelle. Celle-ci, nous l'avons dit, est loin d'être

constituée à l'abri de toute influence subjective : peut-être n'est-elle pas aussi réfractaire que certains logiciens le prétendent à remplir la fonction que le sentiment lui demande d'assumer.

Le raisonnement, selon la définition de Boole, consiste en l'élimination d'un moyen terme dans un système qui a trois termes. Il suppose donc deux propositions, contenant chacune deux termes, dont l'un présent dans la majeure et dans la mineure. L'élément affectif d'un état de conscience ne pourra dès lors jouer un rôle normal dans la logique rationnelle que s'il est susceptible d'être représenté par l'un des termes d'un jugement à deux termes.

Il existe, en effet, des jugements d'affirmation qui n'ont qu'un terme. « Il neige », « il vente », explicitent la simple perception d'un phénomène, et l'analyse psychologique d'une expression telle que « je souffre », montre que, sous la formule linguistique analytique, se trouve un fait de pensée unique et homogène, où sujet et attribut sont confondus. Mais ces jugements frustes et qui ne méritent pas même ce nom si la caractéristique des jugements et « qu'ils impliquent quelque chose » ne peuvent naturellement pas jouer le rôle de prémisses d'un raisonnement. Dans une construction logique telle que : « Je souffre », — or souffrir rend meilleur — donc je deviens meilleur », la proposition : « je souffre » est psychologiquement différente de ce qu'elle était tout à l'heure. C'est grâce au fait que l'esprit distingue le sujet du prédicat, au lieu de confondre les deux termes dans une aperception synthétique, que le raisonnement peut s'édifier.

Il ne suffit donc point qu'un état de conscience soit intellectuel par une de ses faces et affectif par l'autre pour que son impression linguistique puisse jouer le rôle de prémisses dans un raisonnement. Il faut que les deux éléments constituent deux unités de pensée distinctes, expli-

citées dans une formule analytique. Que, par sa nature même, le sentiment se prête fort bien à remplir cette condition, c'est ce que nous fait présumer la tendance que nous lui avons reconnue à s'exprimer globalement dans une unité phraséologique. Tandis que l'élément représentatif aura pour « exposant » le premier terme, l'élément affectif, se concentrera sur le second et l'acte du jugement résidera dans l'affirmation que le premier entraîne le second. Le sujet, constitué par un concept, est posé comme ayant la propriété de créer un état affectif déterminé désigné par l'attribut.

Au premier abord, on a peine à comprendre la légitimité de cette opération. En effet, alors que les concepts représentent l'objet *extérieur* donné par la perception, l'état affectif est quelque chose de purement *intérieur* : il semble que nulle liaison ne puisse être établie entre des éléments placés sur des plans aussi différents. La difficulté est tournée par le fait que l'esprit « objective » les données subjectives de la sensibilité, en exprimant dans l'attribut non pas le sentiment éprouvé lui-même, mais la capacité de l'objet extérieur (devenu sujet de la proposition) de le faire naître.

La réaction interne de l'individu est ainsi projetée à l'extérieur : quand je qualifie un acte de « bon », une œuvre d'art de « belle », j'extériorise le sentiment qu'ils m'inspirent en considérant comme une qualité de cet acte ou de cette œuvre d'art le pouvoir qu'ils possèdent de satisfaire telle ou telle de mes tendances affectives. La propriété dont est doté l'objet du jugement ne porte pas sur la modalité des relations qu'il soutient avec d'autres objets (1), mais seulement sur la nature de l'impression

(1) A moins que le jugement de valeur se soit « intellectualisé » et exprime la relation que, dans mon univers logique, l'objet soutient avec la classe des choses bonnes. Mais alors l'acte psychologique n'est plus une véritable évaluation.

qu'il produit sur moi. Dans la phrase : « Ce mur est haut de six mètres », le prédicat exprime la relation numérique qui existe entre l'unité de mesure adoptée et la distance qui sépare le faite du mur de la terre. Au contraire la proposition « ce mur est gigantesque », est un jugement de valeur, comme l'indique le choix même du terme de gigantesque dans la série synonymique dont il fait partie (procédé morphologique) et l'intonation avec laquelle il est prononcé (procédé phonique).

Le jugement de valeur est donc un jugement de relation qui exprime, sous la forme d'une détermination qualitative de son sujet, la nature de l'état affectif que la perception de ce dernier détermine dans l'individu qui raisonne. Puisqu'il a pu se mouler dans une formule logique, il est susceptible d'entrer dans un raisonnement rigoureux :

« Les Spartiates étaient héroïques.

« Léonidas était un Spartiate,

« donc Léonidas était héroïque. »

Sans doute la vérité de la conclusion dépend de celle des prémisses, et, de plus, les règles classiques du syllogisme doivent être respectées. Ainsi la qualité même de l'assertion empêche que le terme affectif joue le rôle de moyen terme et permette de tirer une conclusion de deux jugements affirmatifs, car, en l'absence de toute indication contraire, l'attribut est pris particulièrement dans toute affirmative. Des deux propositions, « Les Spartiates étaient « héroïques » et « Léonidas était « héroïque », on ne peut rien conclure, sinon le fait que les Spartiates et Léonidas (qui pourrait tout aussi bien être Argien ou Messénien) méritaient le même qualificatif.

Comment déterminer la compréhension et l'extension des termes affectifs, des concepts-valeurs ? L'extension d'un terme ordinaire se mesure au nombre de jugements pos-

sibles dont il est l'attribut (c.f. Goblot : « Logique », paragr. 65 s.q.q.) : elle représente ainsi le nombre d'individus contenus dans le genre. Un terme singulier comme « Pierre », « ce chien », ne peut être l'attribut que du jugement dont il est lui-même le sujet : « Pierre est Pierre », « ce chien est ce chien ». On pourrait dire que les termes singuliers ne sont « qu'auto-extensifs ». La dénomination de « ministre » ou de « député » a une extension plus grande, puisqu'elle peut être l'attribut de tous les jugements dont les ministres et les députés actuels seraient les sujets. L'extension d'un terme général, d'un concept, est indéfinie, car il peut être l'attribut d'un nombre indéterminé de jugements.

On entend au contraire, par compréhension, la totalité des qualités attribuées à un terme, c'est-à-dire le nombre de jugements possibles dont il est sujet. Comme aucune définition ne saurait épuiser le nombre des qualités d'un être particulier, la limitation d'abstraites les uns par les autres ne permettant jamais de retrouver le concret (*omne individuum est ineffabile*²); le terme singulier qui le représente peut être le sujet d'un nombre indéterminé de jugements ; il a donc une compréhension indéfinie. Quant aux concepts, leur compréhension est essentiellement variable, car seule une connaissance intégrale du réel permettrait de la fixer. A mesure que nous découvrons de nouvelles propriétés des choses, nous les « subsumons » simplement sous d'anciens concepts, à moins qu'apparaisse la nécessité d'en créer de nouveaux ou de modifier les cadres de notre pensée. Cependant l'instabilité n'est que relative, grâce à la distinction que fait l'esprit de qualités plus particulièrement propres à caractériser un objet. « La compréhension d'un concept, dit M. Goblot (paragr. 66), peut être construite au moyen d'autres concepts en nombre limité. C'est le rôle de la définition ». Il en donne un

exemple très clair, la définition par laquelle un naturaliste détermine ce qu'il entend par le concept d' « oiseau » : un vertébré ovipare qui a un bec et des plumes ». Une foule de qualités possédées par les oiseaux ne figurent pas dans une telle formule, mais celles qui sont énoncées suffisent pour délimiter un groupe bien défini d'êtres vivants.

Un concept apparaît ainsi comme la trace laissée dans l'esprit par un nombre indéfini de jugements. Avec une série de qualités données par la perception comme soutenant les unes avec les autres des relations particulièrement étroites, a été construit un objet dont une expression linguistique est le signe. Sa compréhension subjective n'est psychologiquement que le souvenir des opérations logiques qui explicitaient les plus importantes de ces qualités, opérations que l'esprit est capable de reproduire dans leur intégrité par un effort de réflexion. C'est ce qui se produit quand nous avons oublié une définition et que nous la reconstituons : nous reprenons conscience des propriétés essentielles de l'objet, et déterminons ainsi la « signification » précise du concept qui le représente, en repassant en nous-mêmes une série de jugements dont il est le sujet, et cela avec d'autant plus de facilité que ces jugements ne sont pas complètement effacés depuis le jour où nous les avons portés, mais qu'ils ont gardé une sorte de vitalité dans notre conscience où ils subsistent sous la forme fruste de « tendances mentales ».

Par l'élément intellectuel qui, dans des proportions variables, s'allie à l'élément émotionnel pur, le terme affectif ou concept-valeur ressort de la logique ordinaire. Mais essayons d'examiner le problème de son extension et de sa compréhension, en ne tenant compte que de l'élément affectif, qui, dans les cas extrêmes, est d'ailleurs seul important.

Le concept-valeur, avons-nous vu, a son origine dans un jugement de valeur, c'est-à-dire dans une opération de l'esprit qui pose une relation de sujet à attribut recouvrant une relation de principe à conséquence entre le fait perçu et le sentiment éprouvé. Le terme affectif représente donc un état de conscience essentiellement un et homogène, original et inanalysable. Le seul jugement dont il puisse être le sujet est celui dont il est l'attribut : la pure qualité ne peut être qualifiée que par elle-même. A l'inverse des termes singuliers, les termes affectifs apparaissent comme « auto-compréhensifs », c'est-à-dire qu'ils ne contiennent aucune qualité autre que celle qu'ils expriment eux-mêmes. Leur compréhension se réduit à un jugement, par lequel ils se posent comme identiques à eux-mêmes.

Soit le jugement : « Cet acte est monstrueux ». Le terme-valeur est psychologiquement presque parement affectif et on ne réussira pas à en délimiter la signification par une construction de concepts, dont chacun proviendrait d'un jugement dont « monstrueux » serait le sujet. On pourra indiquer les mots qui expriment des réactions sentimentales analogues : « révoltant », « contre nature », « cruel », « affreux », mais on ne pourra par ce procédé faire sentir la nuance particulière traduite par « monstrueux ». De même « bon est bon », « juste est juste », et toutes les définitions qu'on essaiera d'en donner reposeront sur l'élément intellectuel que ces mots peuvent renfermer, comme nous le verrons dans le chapitre prochain. M. Goblot reconnaît (paragr. 71) que la sensation spéciale de « jaune » contient une détermination positive qualitative qui fait sa spécificité, et qui n'existe à aucun degré dans la notion générale de couleur. « Mais, dit-il, par compréhension des notions de « jaune » ou de « couleur », nous entendons *tout ce qui est vrai* du jaune et

de la couleur, tous les jugements vrais dont ces termes peuvent être les sujets. Savoir exactement et complètement ce que c'est que la couleur, c'est savoir quel est l'agent physique qui la produit, entre quelles limites de fréquence les ondes de l'éther peuvent exciter le nerf optique, ce que c'est qu'une telle excitation et pourquoi les rayons infra-rouges et ultra-violetes ne peuvent la produire, quelles modifications de l'organe nerveux correspondent aux différences qualitatives et quantitatives de l'excitant... etc. » Mais remarquons que ce n'est là qu'une énumération des « conditions » nécessaires à l'apparition de la sensation et des modifications qui en sont le résultat. L'effort accompli par l'esprit n'a donc réussi à saisir la couleur qu'indirectement, dans ses concomitants physiques, physiologiques et intellectuels. Il en sera de même quand il voudra analyser les « notions » de « bon », de « beau », d'« horrible », etc. : il laissera échapper l'élément affectif pour ne plus voir que les causes et les conséquences de son apparition, et comme il cherchera à subsumer toutes les relations observées sous le terme, d'abord essentiellement subjectif, il tendra à l'intellectualiser.

Quant à l'extension du terme affectif, elle est indéfinie. On ne peut, en effet, nombrer les jugements dont il peut être l'attribut : impossible de faire l'énumération de tous les termes susceptibles d'être qualifiés de « beau », « bon », « merveilleux ». D'autre part, le concept-valeur étant indéfinissable, son extension ne peut être déterminée, comme celle des concepts ordinaires, en partant de sa compréhension. On arrive cependant à la fixer approximativement en indiquant quelques cas typiques, où le rapport de la formule avec l'état affectif concret est vivement perçu. La « définition par l'exemple », fondée sur des cas particulièrement clairs d'extension, remplace ainsi la définition par des attributs caractéristiques, fondée sur la compré-

hension. C'est par des exemples variés que l'on fait sentir la valeur d'un terme affectif, et comme le langage ne peut désigner d'un mot différent les multiples nuances, pourtant irréductibles, du sentiment, c'est encore par des exemples que l'on détermine les limites entre lesquelles les variations affectives sont négligées. Si j'ignore le mot par lequel se traduit l'adjectif « vert » dans la langue d'un étranger, je lui ferai aisément saisir le sens du terme français en lui disant que le feuillage, l'herbe, sont verts, c'est-à-dire en énonçant quelques jugements dont « vert » est l'attribut, en citant quelques cas types d'extension. Il en est de même pour les concepts-valeurs : n'est-ce pas par des exemples que l'orateur populaire s'efforce de charger de valeur affective un fait ou une doctrine, de manière à ce que le seul mot de « capitalisme », de « démocratie », de « socialisme » ou de « bolchévisme » détermine dans l'âme de chaque auditeur une réaction sentimentale déterminée ? C'est par des « similitudes », des « paraboles », que les mystiques cherchent à transmettre leurs croyances. On ne peut pas dire que ces opérations relèvent d'une logique spéciale : elles révèlent simplement un emploi plus fréquent que celui qui en est fait d'ordinaire, de formes de pensée auxquelles l'esprit scientifique lui-même a recours (dans la construction des hypothèses), mais qu'il abandonne dès qu'il a découvert des rapports quantitatifs.

Ainsi les termes affectifs ne diffèrent au fond point des termes intellectuels au point de vue de l'extension. Si on ne peut la déterminer par une opération dialectique, à cause de l'impossibilité de fixer l'essentiel de leur compréhension par une définition, cela n'a pas d'importance, au point de vue du résultat. Nous verrons dans le chapitre prochain que c'est grâce aux rapports fondés sur l'extension du terme affectif que les jugements de valeur peu-

vent entrer dans les cadres de la logique rationnelle. Il se produit, sans doute, beaucoup d'associations d'états affectifs qu'on peut être tenté de mettre sous la forme de syllogismes, où le moyen terme est de nature émotionnelle. Ainsi le système :

« Les gens honnêtes sont estimés,
Donc sois honnête. »

peut être analysé et complété de la manière suivante :

« Les gens honnêtes sont estimés,
or tu désires être estimé,
donc, sois honnête. »

Le concept-valeur d' « estime » joue bien le rôle de moyen terme, et il disparaît, semble-t-il, après avoir servi à rapprocher le grand et le petit terme. Cependant on ne peut voir dans ce « raisonnement » une opération logique, car en réalité seul l'élément intellectuel du moyen terme a été éliminé, l'élément affectif a passé dans la conclusion. En effet, les deux termes de la mineure sont constitués le premier par un pur concept, « tu », le second par un concept mixte, comprenant un élément intellectuel, le concept d' « estime », plus l'élément affectif du « désir », de la « volonté ». Au lieu de disparaître, cet élément affectif passe dans la conclusion et lui donne sa valeur impérative. Si nous régularisons le moyen terme et lui donnons la même compréhension dans les deux prémisses, nous aurons soit :

« les gens honnêtes désirent être estimés,
or tu désires être estimé... »

Soit :

« les gens honnêtes sont estimés,
or tu es estimé... »

Et ni l'un ni l'autre de ces systèmes ne peut constituer

les prémisses d'un syllogisme, puisque l'attribut y est pris particulièrement dans la majeure et dans la mineure (il en serait autrement si l'on précisait : « les gens honnêtes sont *seuls* estimés »).

Examinons encore l'exemple suivant :

« Les voleurs sont mis en prison,
donc ne vole pas ».

On peut rétablir la mineure sous la forme : « Or, vous redoutez la prison ? » et alors l'opération consiste :

1°) En une majeure qui pose un rapport d'implication entre le fait de voler et celui d'aller en prison ;

2°) En une mineure qui affirme un rapport de sujet à attribut non entre « vous » et la prison, mais entre « vous » et la crainte d'aller en prison ;

3°) En une conclusion où la réaction affective négative énoncée dans la mineure est transférée sur le grand terme.

Il est évident que de telles opérations ne sont point des raisonnements, à moins toutefois que l'on élargisse considérablement la définition de la logique. Car ce n'est qu'en ne tenant pas compte de l'élément affectif des mots que l'on peut parler ici de l'élimination d'un terme dans un système à trois termes. Or c'est cet élément qui est psychologiquement l'essentiel dans de telles opérations, c'est lui qui explique leur valeur persuasive comme leur forme linguistique. En effet, si le jugement qui correspondrait à la mineure n'est d'ordinaire pas explicite, c'est que le mouvement émotionnel qu'il traduit est en réalité déjà exprimé dans la valeur affective du prédicat de la première proposition. Les seuls mots d' « estime », de « prison », sont chargés de valeur affective, et point n'est besoin d'une mineure pour qu'elle se transfère, par « contagion » ou « irradiation », sur le grand terme posé comme lié à eux par un rapport d'implication. Quant à

la différence des sujets de la « majeure » et de la conclusion, elle est sans importance, puisque l'élément affectif du concept-valeur exprime non un attribut quelconque de l'objet, mais sa capacité de produire une réaction sentimentale déterminée chez n'importe quel sujet. De la proposition : « Les voleurs sont mis en prison », je puis tirer selon l'occurrence : « Donc je ne volerai pas », « donc tu ne dois pas voler », « donc qu'ils se gardent de voler ». Chacune de ces « réactions sentimentales » aura sa tonalité particulière, que le langage traduira souvent par des « intonations » de crainte, d'exhortation ou de menace.

L'analyse psychologique que nous venons de faire nous a amené à distinguer des expressions que l'on emploie souvent sans discrimination. Nous croyons que la terminologie flottante de Ribot dans sa « Logique des Sentiments » est une des raisons du vague de sa pensée, à moins qu'elle n'en soit le reflet. Pour lui, « sens des valeurs », « jugements de valeurs », « concepts valeurs », « valeurs », sont synonymes. Il annonce (1) qu'il va rappeler aux lecteurs un certain nombre de « valeurs » et cite les « concepts » du souverain bien, de l'impératif catégorique, de la justice, etc. Il qualifie le goût, au sens esthétique, « d'excellent exemple de jugement affectif » (2). Nous sommes d'accord avec lui quand il appelle les concepts de la théocratie, de la monarchie, de la démocratie, des « concepts valeurs », mais il était inutile de créer ce mot composé si on ne l'emploie pas pour désigner les « termes » de ce que Ribot appelle le raisonnement affectif. La conclusion d'un raisonnement est un « jugement », donc l'expression de « jugement de valeur » s'impose pour désigner la conclusion d'un raisonnement

(1) « Logique des Sentiments », p. 43.

(2) Id., p. 44.

affectif ». Ribot emploie l'expression vague de « valeur-fin » (1) :

Nous croyons qu'il faut nommer jugement de valeur l'opération de l'esprit qui « évalue » et la formulation linguistique de cette opération. Le « concept-valeur » n'est pas une réalité en soi : il est la trace laissée dans l'esprit et dans le langage par une multiplicité de jugements de valeur. C'est un concept à coefficient émotionnel, comme le dit Ribot lui-même (2). Mais des concepts sont-ils vraiment des « condensations », des « abrégatifs de jugements » ? Ils nous apparaissent plutôt comme des « souvenirs » de jugements, impliquant la possibilité de leur résurrection. La valeur affective d'un concept dépend de celle des jugements virtuels dont il peut être le prédicat : elle dépend plus de leur intensité que de leur nombre.

Le sens du mot « valeur » est moins précis ; il désigne en général la chose appréciée : la richesse, la science, la bonté sont des valeurs, la pauvreté et la maladie en sont aussi puisqu'elles peuvent être exaltées ou maudites. Toutefois, on réserve d'ordinaire l'expression aux réalités appréciées « positivement » par la généralité des hommes. Ainsi donc, un objet, un acte ou une personne seront des « valeurs » si le concept qui leur correspond dans le monde de la pensée est un « concept-valeur ».

Or on peut charger un concept d'éléments affectifs en provoquant chez ses auditeurs, par des exemples variés et concrets, des réactions sentimentales qui finiront par colorer le terme le plus abstrait. C'est là le triomphe de l'éloquence, qui n'a pas une « logique » particulière, mais sait se servir d'associations d'état de conscience extra-logiques semblables à celles que nous avons analysées. Pascal avait déjà noté la caractéristique essentielle de ce qu'il appe-

(1) Id., p. 52.

(2) Id., p. 53.

lait « l'ordre du cœur » dans ces lignes : « Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule. Jésus-Christ, Saint-Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint-Augustin de même. *Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours* » (1).

Ainsi, supposons qu'un moraliste désire fortifier le sentiment du respect de la profession, mettre en relief le caractère obligatoire et la « valeur sacrée » du travail. On sait que telle n'était pas la manière de voir des Anciens, non plus que celle des seigneurs du Moyen-Age, des gentilhommes du XVII^e et des mondains du XVIII^e et du XIX^e siècle. Il ne pourra charger la notion de travail de valeur affective que s'il la lui « transfère » depuis d'autres jugements de valeur qui, eux, sont sentis. Il partira par exemple de considérations sur le caractère mystérieux et sacré de la personnalité humaine, qui doit pouvoir développer normalement toutes ses virtualités, pour montrer que ce n'est possible que si tous les hommes accomplissent leur part de devoir social. Puis il insistera sur l'influence moralisatrice que le travail exerce sur l'individu en l'obligeant à se soumettre à une discipline. Il donnera des exemples frappants de la prospérité que donne le goût du travail, il parlera de la joie de l'effort et citera des aphorismes de la « sagesse des nations ». Toutes ces considérations ne tendent pas tant à mettre en évidence un ou plusieurs caractères objectifs du travail qu'à éveiller chez ses lecteurs des sentiments de respect, de joie, d'enthousiasme même. Par des

(1) Pascal. « *Pensées* », Art. VII, frag. 19, dans édit. Havet 1881.

opérations logiques ou de simples associations d'états de conscience, il transfère ensuite ces valeurs affectives sur la notion de travail.

Est-il exact d'opposer de tels procédés à ceux du raisonnement logique en disant qu'ici « la conclusion conditionne la série », tandis que dans la démonstration scientifique « la série conditionne la conclusion » ? C'est là faire une distinction bien peu fondée. Le mathématicien qui veut prouver la vérité d'un théorème trouve aussi le chemin à suivre en ayant les yeux fixés sur le but à atteindre. La démonstration est une construction, comme l'a montré M. Goblot : pour construire, on choisit ses matériaux et on les dispose conformément au « plan » établi par l'architecte. Ribot prévoit l'objection (p. 63)... mais la dédaigne. Il reconnaît que la logique rationnelle procède souvent comme la « logique des sentiments », en posant d'avance la conclusion (théorème, principe de physique) et en consacrant le raisonnement à la vérifier. « Mais,, dit-il (et c'est là toute sa réfutation !), la différence foncière entre les deux cas n'a pas besoin d'être signalée. »

On voit donc qu'à côté et au-delà des liaisons d'états de conscience opérées par l'esprit en ne tenant compte que de leur partie intellectuelle, il en est d'autres qui se fondent sur une aperception plus immédiate, mais plus confuse, des données de la sensibilité. La pensée consciente n'est qu'une partie de la pensée totale, la vie psychique dans son ensemble est plus vaste que l'intelligence. Sans cesse le « tout » influe sur la partie, le sentiment, à la dépendance duquel celui qui raisonne s'efforce de se soustraire, provoque des associations d'idées fâcheuses, fausse des jugements. Mais il arrive aussi que l'opération exécutée avec le concours de la poussée affective eût été impossible sans elle : son action aboutit alors à un véritable enrichissement de la vie psychologique. Tel est le

cas du jugement de valeur, qui apparaît comme un état psychologique résultant d'une collaboration du sentiment et de l'intelligence.

Quand un animal répond à une stimulation extérieure par un pur réflexe, sa réaction se réduit à un acte « explosif », inconscient. La conscience n'apparaît qu'avec les « réflexes suspendus », car si l'acte physique est « enrayé », il est remplacé par une décharge nerveuse compensatoire qui consiste en des manifestations motrices accompagnées d'états émotionnels particuliers. La perception, selon M. Janet, n'est qu'une action suspensive : au lieu de réagir immédiatement à la première stimulation, l'individu attend, et quand l'acte se déclanchera après deux ou plusieurs stimulations, il tiendra compte d'un tout en proportion variable et sera ainsi mieux adapté. L'intelligence opère ainsi un triage dans les états de conscience afin de trouver des points de repère sûrs pour l'action future. Le sentiment exprime une réaction plus primitive de l'individu en face des choses. Les éléments de la sensation propres à construire l'objet extérieur ayant été intégrés dans des concepts, il reste les modifications subies par le sujet. Le sentiment en est la synthèse, par lui nous prenons conscience de notre « bilan intérieur ». Le jugement de valeur naît de l'« interférence » de la vie intellectuelle et de la vie affective, il apparaît lorsqu'à la pure émotion, qui peut d'ailleurs s'extérioriser par le cri ou la mimique, s'ajoute une représentation précise de l'objet qui la provoque. Il est un compromis ou, comme diraient certains psychologues, une « conduite intermédiaire » entre la tendance, le désir, etc... et le concept, le résultat d'un effort d'adaptation de l'état affectif fondamental au monde d'idées du sujet. Essayons de déterminer quelle peut être la stabilité et l'utilité de cette formulation intellectuelle d'une réaction sentimentale.

CHAPITRE V

L'INTELLECTUALISATION ET LA SOCIALISATION DES JUGEMENTS DE VALEUR

Tout jugement de valeur, avons-nous vu, projette à l'extérieur, sur l'objet, ce qui est ressenti à l'intérieur, par le sujet. Le fait de provoquer une réaction subjective donnée est ainsi considéré comme une qualité de l'objet, qualité qui trouve son expression dans le terme affectif.

Or, le fait même que la réaction sentimentale est une synthèse de réactions particulières, qu'elle est un phénomène assez confus dans sa genèse bien qu'homogène dans son aperception, a pour conséquence que des objets différents peuvent la déclancher. Le jugement de valeur se présente ainsi sous la forme d'une proposition fonctionnelle, c'est-à-dire d'une proposition dont le sujet est une variable et l'attribut une constante. Elle va donner naissance à une classe, comprenant tous les termes qui rendront cette proposition fonctionnelle vraie. Par exemple, la classe des « choses belles » sera constituée par tous les sujets qui rendront vraie la proposition : « X est beau ». (Le ciel, ce cheval, Apollon, Pierre, etc...)

Sans doute, la constitution de cette classe ne pourra se faire dialectiquement : les concepts-valeurs étant indéfinissables par essence, on ne pourra, par une simple analyse de la compréhension des termes, reconnaître si, oui

ou non, ils possèdent les caractères requis. Je sais d'avance qu'une pierre ou un végétal ne peut rentrer dans la catégorie des êtres « louches », ce mot étant pris avec sa compréhension purement intellectuelle, car il faut posséder des yeux pour pouvoir loucher. Prenez, au contraire, ce terme avec sa valeur affective et aucune limitation ne peut être faite *a priori* : l'expression peut s'appliquer à un homme dont les yeux n'ont aucun vice de conformation (la police a arrêté un individu louche), à une affaire embrouillée et inquiétante, à un produit alimentaire de composition incertaine.

Comme nous l'avons vu, c'est par l'énoncé de quelques cas typiques d'emploi d'une expression semblable que l'on peut le mieux en saisir la valeur originale. Cette détermination de l'extension par un essai d'énumération des cas les plus « parlants » est caractéristique de la mentalité des enfants et des non civilisés. C'est par des réactions sentimentales que les primitifs classent les choses et non au moyen de critères intellectuels. Leurs processus de généralisation et d'abstraction partent d'une perception mystique de la nature et c'est cet élément mystique qui est l'attribut des propositions fonctionnelles grâce auxquelles ils ordonnent l'univers à leur façon.

Remarquons d'ailleurs que la création des métaphores nécessite une opération psychologique du même genre : M. Bally (1) voit la raison du passage de la comparaison à la métaphore dans l'incapacité de penser abstraitement. C'est par une tendance vers l'expression concrète que nous passerions de la proposition : « Cet homme ressemble à un renard, est semblable à un renard », à « cet homme est un renard ». En réalité, il y a bien une abstraction, mais c'est l'élément qualitatif du terme qui a été dégagé et qui est devenu l'indice d'une classe. L'imperfection de

(1) Stylistique, paragr. 195.

l'esprit non assoupli et élargi par la culture scientifique ne réside pas dans l'incapacité de distinguer une qualité de l'objet, car c'est une qualité qui a été discernée et qui est devenue le « tertium comparationis », l'élément commun sur lequel est fondée la comparaison, mais dans son impuissance à envisager simultanément les diverses qualités de l'objet. Ainsi seul l'élément semblable est perçu, le « différent » n'est pas pris en considération. Il peut en résulter de la confusion pour une mentalité d'enfant ou de primitif qui se croira peut-être identifié avec un animal, uni à lui par la loi de « participation ». Mais pour un être plus développé, le substantif prend simplement, dans une telle expression, la valeur d'un adjectif, comme c'est le cas dans des faits de langage aussi courants que les noms de couleurs : lilas, rose, pourpre, etc... Une seule face du mot est considérée : sa face affective ; le phénomène est au fond identique, comme mécanisme, à celui par lequel le contexte détermine l'évocation d'un seul des multiples sens de termes comme « opération », « facteur », « membre », etc... » La distinction d'une qualité est donc toujours susceptible d'être le point de départ de la formation d'une classe.

Or, dès le moment où sont formées des classes d'objets, qu'elles soient fondées sur des discriminations intellectuelles ou des réactions sentimentales, les opérations logiques ordinaires peuvent s'effectuer. Après que des jugements de valeur ont groupé un certain nombre d'objets en leur donnant le même attribut, cet attribut est considéré comme leur appartenant naturellement. La classe est devenue un fait dans l'univers du discours et de la pensée, elle subsiste d'elle-même. Il suffira dès lors d'un simple jugement d'inclusion pour rappeler à tout instant l'appartenance de l'objet à la classe. Le concept-valeur a perdu toute couleur émotionnelle, les propositions dans

lesquelles il joue le rôle d'attribut sont des propositions ordinaires. C'est ainsi que M. Bally (1) a pu donner comme exemple de jugement purement intellectuel la phrase : « Dieu est bon ». Ce peut, en effet, n'être là qu'une simple proposition, le rappel d'un attribut donné à Dieu par telle religion ou telle philosophie, alors qu'au début, et dans toutes les âmes religieuses, cette assertion était l'expression d'une réaction sentimentale. Jugement de valeur par la forme, elle n'est plus, en réalité, qu'un jugement de fait.

On peut de même dire, en se levant : « Le ciel est beau », sans y mettre aucun sentiment. C'est qu'on veut simplement dire que l'apparence du ciel est, ce matin, conforme à ce qu'on a l'habitude de qualifier « un beau ciel », beau étant ici synonyme de « clair », « non pluvieux. ».

Entre les concepts-valeurs véritables, vivifiés par une réaction sentimentale actuelle de l'individu et les concepts-valeurs apparents, devenus en réalité des faits de pensée purement intellectuels, il y a la même différence qu'entre l'image et le concept. L'image d'une chaise comporte la vision de quatre pieds, d'un placet, d'un dossier, bref de parties agencées d'une certaine manière. Qu'elle soit provoquée par une perception actuelle ou qu'elle soit « représentée » à l'esprit par le souvenir, il faut que la vision soit claire et colorée pour qu'il y ait image. Quand seuls les contours sont perçus, quand l'objet n'apparaît plus que sous une forme indécise et schématique, c'est ou bien que l'image s'est affaiblie et tend à disparaître, ou bien qu'elle s'est intellectualisée. Dans ce cas, les caractères particuliers subsistent à l'arrière plan de la conscience, ils peuvent à tout instant être ressaisis et jouer le rôle d'attributs dans les jugements dont l'objet considéré est

(1) Stylistique, paragr. 292.

le sujet. Si cette compréhension du concept n'est d'ordinaire que virtuelle, c'est qu'une telle richesse est encombrante et rend malaisées les opérations dialectiques. Son imprécision même fait que l'esprit, qui ne retient aucun contour précis, aucune arête vive, glisse facilement le long de la série des objets pensés. Mais remarquons que si le terme du processus d'intellectualisation d'une image et d'un concept-valeur est identique, on y est arrivé par un autre chemin. L'image est devenue un objet de pensée commode et aisément maniable en se dépouillant de ses caractères particuliers, le concept-valeur en laissant s'effacer sa couleur affective. L'unité de l'une recouvre une multiplicité, celle de l'autre est primitive, mais n'est que le signe, la marque abstraite d'un état de conscience tout qualitatif et intensif.

A tout moment, d'ailleurs, le sentiment peut ressusciter et la formule reprendre vie. Le génie des poètes ne parvient-il pas souvent à « revivifier » des termes affectifs usés et intellectualisés ? Et nous avons vu qu'en réveillant, par des exemples frappants, les sentiments qui alimentent les jugements de valeur, l'orateur parvient, lui aussi, à rafraîchir les concepts-valeurs.

Comment reconnaître, dès lors, les jugements de valeur apparents ? — A leur expression linguistique. Nous avons vu que les états de conscience intellectuels préfèrent le mode analytique et discursif, où les modalités de la pensée sont représentées par des termes particuliers, où le sens ressort de l'ensemble de la phrase. Le sentiment submerge la conscience, il tend à s'exprimer « en bloc » ou, si c'est impossible, en expressions successives dont chacune forme un tout. Verrons-nous dès lors un « jugement de valeur » dans des exclamations appréciatives telles que : « bravo ! mal ! bien ! » ? Ce serait oublier qu'un jugement « implique » quelque chose entre un sujet et un attribut et qu'un

jugement de valeur est la formulation intellectuelle d'un état affectif, formulation qui exige deux termes. Nous dirons donc seulement que de telles expressions extériorisent par le procédé exclamatif des sentiments qui pourraient s'explicitier en jugements de valeurs, si l'élément représentatif qui les accompagne était plus important et était indiqué linguistiquement. Nous réserverons le nom de jugement de valeur aux faits de langage où la poussée affective apparaît contenue par les habitudes de penser rationnelles, où elle ne fait pas sauter les cadres intellectuels, mais s'y adapte et renonce à ceux de ses procédés d'expression particuliers qui sont incompatibles avec la formulation intellectuelle. Les transformations syntaxiques de la phrase étant les moyens les plus « perturbateurs », ce sera donc surtout par des procédés morphologiques (modification de la structure des mots ou choix de mots différents dans les séries synonymiques) et par des procédés phoniques (intonation) que se distingueront les jugements de valeur réels des jugements de valeur apparents.

Les jugements de valeur sont ainsi des opérations complexes, des systèmes où des forces diverses, des tendances intellectuelles comme des tendances affectives, figurent comme composantes. Les concepts-valeurs qu'ils créent participent de leur double nature, mais l'usage dialectique qui en est fait tend à les intellectualiser. Comment se fait-il qu'ils résistent souvent si longtemps, d'où vient leur stabilité relative ? De la conservation de l'élément sentimental par la mémoire affective et surtout de l'influence conservatrice du milieu social.

Nous n'insistons pas sur le premier phénomène. Ribot a étudié en détail ce qu'il appelle « la mémoire affective vraie, concrète », par opposition au simple souvenir intellectualisé. Elle consiste dans la reproduction *actuelle* d'un état affectif avec tous ses caractères, grâce à laquelle il est

« ressenti » et pas seulement « reconnu ». Examinons plutôt la manière dont l'élément affectif des concepts-valeurs est souvent « fixé » par la société.

La stabilité des concepts intellectuels vient, avons-nous vu, du fait que les jugements dont ils sont les sujets ou les attributs peuvent sans cesse être reconstruits et vérifiés. L'individu n'a vraiment confiance dans les opérations de son esprit que s'il peut ainsi les contrôler, exercer sur elles une critique incessante. Ce dédoublement de la personnalité, dont M. Goblot a montré l'importance dans les actes de la discussion (1), n'est que le reflet, dans l'individu, de la société. Pour croire à la vérité de nos jugements, nous n'avons pas seulement besoin qu'ils s'accordent les uns avec les autres à des moments divers du temps, il faut encore qu'ils ne soient pas démentis par l'expérience des autres hommes. « L'idée de vérité ne se conçoit et ne s'explique que par la vie sociale, dit M. Goblot ; il n'y a pas de vérité pour la pensée individuelle, il n'y a que des croyances qui réussissent ». Et si Hôffding objecte que l'influence de la société sur la vie de la pensée « est bien plus facile à montrer à un degré inférieur de l'évolution humaine qu'elle ne l'est plus tard », M. Goblot répond que la libération elle-même de l'individu, l'indépendance de la pensée individuelle notamment, « est un fait social, un produit de civilisation » (p. 35). De même quand Poincaré, dans son livre sur la « Valeur de la Science », cherche à déterminer ce qu'il faut entendre par données « objectives », il en mesure simplement la portée sociale : « Rien n'est objectif que ce qui est identique pour tous », « des rapports ont une valeur objective s'ils sont, deviendront ou resteront communs à tous les êtres pensants » (p. 271).

(1) Goblot. « Logique », p. 37 et 38.

Les concepts-valeurs, que leur mode de formation ferait croire plus instables que les concepts ordinaires, sont en réalité souvent solidement fixés par la société. On sait que les tendances individuelles, pour s'adapter au milieu social, sont obligées de se modifier, de se régulariser, de s'associer, de se soumettre à une discipline. La vie en commun est impossible sans une coordination des actions qui suppose une coordination des tendances et des désirs. La société cherche donc, par l'éducation à laquelle elle soumet les enfants comme par la pression qu'elle exerce sur les adultes, à uniformiser les jugements de valeur. Au moyen de sanctions matérielles ou d'un simple blâme collectif, elle condamne certaines manières de sentir et d'agir, tandis qu'elle en exalte d'autres par des marques d'admiration et de reconnaissance. Son action, à la fois inspiratrice et coercitive, « polarise » les jugements de valeurs, elle tend à assurer aux concepts-valeurs une stabilité parfaite et une signification affective universelle. Expressions de tendance absolument générales dans un milieu social, ils ont alors un caractère d'objectivité pour les membres du groupe.

Sans doute, nous représentons ici les choses d'une manière schématique, car en réalité les individus font partie, dans les sociétés polysegmentaires du moins, d'agrégats sociaux qui peuvent être très différents. Dans le premier, certaines tendances de la personnalité sont mises au premier plan, tandis que d'autres sont refoulées. Le second provoque une systématisation d'un tout autre caractère. Un individu en relations avec des milieux très divers, grâce au phénomène de la « complication sociale », finit, en passant de l'un à l'autre, par échapper à leur emprise, à moins que son caractère trop malléable et protéiforme ne prenne successivement toutes les attitudes suggérées. L'indépendance même d'un caractère original et fortement

trempé est ainsi sinon créée, du moins favorisée par un certain état social.

L'empreinte de la société est sensible sur les jugements de valeurs esthétiques comme sur les sentiments moraux. Dans ses « *Mélanges de philosophie relativiste* » (p. 69), Simmel remarque qu'un objet qui nous a procuré de la joie ou a favorisé notre développement éveille en nous, chaque fois que nous le voyons, un sentiment de joie, même s'il ne peut plus être question de l'utiliser ou d'en jouir directement. Le caractère désintéressé de cet état affectif peut expliquer la naissance du sentiment esthétique, peut rendre compte de la manière dont le « beau » est sorti de « l'utile ». « Il suffit, dit Simmel, que cette liaison (entre l'objet et le sentiment) se soit établie à une époque assez reculée du développement historique de l'espèce humaine et que l'individu « ait hérité de cette relation physico-psychique sans que l'utilité de l'objet existe pour lui ou qu'il en ait conscience ». « Il n'est pas nécessaire, ajoute-t-il, que je m'arrête à discuter si l'hérédité de relations acquises de cette façon est ou non admissible, car pour l'ordre des idées que nous suivons ici, il suffit de constater que tout se passe comme si ces qualités acquises étaient héréditaires ».

Nous faisons toutes nos réserves sur la validité de l'hypothèse de Simmel, mais nous nous permettons de remarquer qu'en tous cas il est bien peu probable que ce soit dans l'organisme que se fixent de pareilles associations d'états de conscience. C'est bien plutôt le milieu social qui transmet, de génération en génération, des formes de penser et de sentir en même temps que le système conventionnel d'expression qu'est le langage. Quand ils sont ainsi donnés par la tradition, les jugements de valeur prennent un caractère supra-individuel et impératif. Psychologues et sociologues ont relevé souvent le fait pour les valeurs morales,

mais les valeurs esthétiques peuvent avoir le même prestige et la même autorité. Un enfant musicien qui fait une fausse note en jouant dans un concert avec d'illustres artistes peut la ressentir comme une véritable « faute » : il ne souffre pas seulement de vanité blessée, il éprouve du remords d'avoir gâté l'œuvre d'art collective, que représentait l'exécution du morceau de musique. il a « honte » de son acte.

Faut-il conclure, du caractère obligatoire que possèdent un certain nombre de jugements de valeur, à l'origine supra-individuelle, donc sociale, de tous les jugements de valeur ? Ce serait aller trop loin.

L'hypothèse serait soutenable seulement si toutes les évaluations avaient le caractère de coercition considéré par Durkheim comme le critère des faits sociaux. Or, il n'en est rien. Si je me promène le long des quais de la Seine, par un beau soir d'été, la vue d'un magnifique coucher de soleil peut produire en moi un état affectif particulier qui s'extériorisera en une expression linguistique allant de l'exclamation au **jugement de valeur**. La tendance émotionnelle du fait de langage est progressive dans la série : « Le ciel est beau — Que le ciel est beau ! — Oh ! que le ciel est beau. — Oh ! » Dans la première expression, l'élément affectif est faible et indiqué seulement par l'intonation. La dernière est une pure réaction sentimentale : l'admiration et l'enthousiasme sont si grands que l'élément représentatif ne trouve même pas place dans le fait de langage. Or ce jugement de valeur esthétique sous sa première forme a un caractère social évident, il n'est qu'une simple remarque et c'est l'instinct de sociabilité, le goût de la conversation, bien plus que l'émotion directement éprouvée, qui pousse une personne à formuler linguistiquement une aussi faible réaction affective. Au contraire, aucun élément social ne sub-

siste dans l'exclamation : absorbé par l'admiration qu'excite en lui le coucher de soleil, l'individu oublie que d'autres sont près de lui ; son émotion s'exprime d'une façon fruste et spontanée, elle ne s'astreint pas à revêtir la forme analytique de la phrase grammaticale pour être transmissible. Elle n'est pas intellectualisée, parce qu'elle n'est pas socialisée. Les jugements de valeur esthétiques expriment donc en général, et originellement, des réactions purement individuelles. Si la société fait un triage parmi eux, si elle fixe les uns et cherche à affaiblir les autres, elle travaille sur du « donné », elle ne crée pas. Les appréciations esthétiques dont l'origine sociale serait la plus plausible, sont celles que suggèrent des croyances religieuses ou politiques, les conventions et la mode. Mais leur apparition n'est-elle pas due à l'action d'un novateur (1), c'est-à-dire d'une personnalité plus ou moins affranchie des conventions esthétiques, des goûts de son milieu. Et quant à la nature sociale de la « pression » qui s'exerce sur tous les membres de la collectivité une fois que l'innovation a été adoptée par la majorité du groupe, encore ne doit-on pas l'exagérer. Pour discerner exactement sa puissance, il faudrait d'ailleurs pouvoir déterminer la mesure dans laquelle l'adhésion de l'individu est l'effet du pouvoir coercitif de la société et dans quelle mesure elle résulte d'une appréciation personnelle et libre du modèle proposé. La femme qui « suit la mode » ne copie pas au hasard les innovations des grands couturiers. Elle a des préférences, elle choisit, elle manifeste sa personnalité (si elle en a !) par l'adoption de l'un — ou de quel-

(1) On ne croit plus guère, aujourd'hui, aux œuvres d'art collectives et anonymes, écloses spontanément dans les périodes de grands mouvements sociaux et « sorties du peuple lui-même ». Les beaux travaux de M. Bédier sur l'origine des chansons de geste ont démontré, par exemple, l'origine individuelle et savante de ces poèmes.

ques-uns, — des innombrables modèles qui lui sont présentés. Et si les tendances individuelles sont aisées à remarquer dans les appréciations d'une femme qui feuillette un journal de modes, à combien plus forte raison jouent-elles un rôle prépondérant dans la création même de la mode nouvelle.

Malgré leur importance pratique, les jugements de valeur dans lesquels nous sentons trop directement l'influence de la société, l'imitation d'une attitude « évaluatrice » adoptée et imposée par le groupe, nous font l'effet de quelque chose d'artificiel et de stéréotypé : ils ne sont que des « succédanés » des véritables appréciations artistiques. Et ce que nous avons dit des jugements de valeurs esthétiques, nous pourrions le répéter avec plus de prudence à propos des jugements de valeur moraux. Mais ici la thèse sociologique est si nette que nous croyons indispensable de l'étudier avec une attention particulière.

CHAPITRE VI

LA THEORIE SOCIOLOGIQUE DES VALEURS

Dans ses divers ouvrages, et surtout dans la communication qu'il fit à la Société Française de Philosophie, en février 1906, sur la « Détermination du fait moral », Durkheim a souvent touché au problème des valeurs. Mais c'est en avril 1911 qu'il consacra aux « Jugements de Valeur et Jugements de réalité » un important article publié dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*.

Cette étude contient tant de vues neuves, la pensée du chef de l'école sociologique y apparaît avec une si belle précision, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de la résumer ici. Nous essayerons ensuite d'en critiquer la méthode et les conclusions et d'exposer brièvement pourquoi nous ne croyons pas pouvoir nous rallier au point de vue que Durkheim a exposé avec une netteté admirable et une réelle éloquence philosophique.

Après avoir défini les jugements de réalité, qui expriment des faits donnés ou des rapports entre des faits, et les jugements de valeur, qui ont pour objet de dire non ce que sont les choses, mais ce qu'elles valent par rapport à un sujet conscient, Durkheim fait une remarque préliminaire que nous discuterons plus loin. Des jugements tels que : « J'aime la chasse », « je préfère la bière au vin », « la vie active au repos »... ne sont au fond, dit-il, que de simples jugements de réalité. Ils disent unique-

ment de quelle façon nous nous comportons vis-à-vis de certains objets ; ils affirment des états déterminés du sujet, mais n'ont pas pour fonction d'attribuer aux choses une valeur qui leur appartienne. Au contraire, quand je dis : « Cet homme a une haute valeur morale, ce tableau a une grande valeur esthétique, ce bijou vaut tant », j'attribue aux êtres ou aux choses dont il s'agit un caractère objectif tout à fait indépendant de la manière dont je le sens au moment où je me prononce. En formulant ces derniers jugements, nous admettons implicitement qu'ils correspondent à des réalités « sui generis » sur lesquelles l'entente peut et doit se faire et qui constituent des valeurs. La valeur, subjective en ce qu'elle suppose l'appréciation d'un sujet, un rapport défini avec une sensibilité déterminée, a cependant la même objectivité que des puisque l'état de sentiment par lequel elle est saisie est indépendant du sujet qui l'éprouve.

La valeur tient-elle à quelque caractère constitutif de la chose à laquelle elle est attribuée ? Le jugement de valeur ne ferait alors qu'exprimer la manière dont ce caractère agit sur le sujet qui juge. Positive si elle favorise la vie de l'individu ou du groupe, la valeur serait négative dans le cas contraire. Son objectivité, inexplicable si elle dépendait des appréciations subjectives et variables des individus, s'expliquerait par sa nature sociale.

Mais alors, l'existence de types différents de valeurs est incompréhensible. Autre chose est la valeur économique, autre chose les valeurs morales, esthétiques, spéculatives. Or si ce qui fait la valeur, c'est uniquement la manière dont les choses affectent le fonctionnement de la vie sociale, si c'est la même cause qui est partout agissante, d'où vient que les effets sont spécifiquement différents ? D'autre part, si vraiment la valeur des choses se mesurerait d'après le degré dans leur utilité sociale (ou indivi-

duelle), le système des valeurs humaines devrait être révisé de fond en comble, car la place qui y est faite aux valeurs de luxe est injustifiable. Ce sont elles, en effet, qui sont mises le plus haut dans la vie économique comme dans la vie artistique et la vie morale.

En outre, toutes les théories qui supposent que la valeur est dans les choses sont contredites par les cas nombreux où, évidemment, n'existe aucun rapport entre les propriétés de l'objet et la valeur qui lui est attribuée. Une idole n'est souvent qu'une pièce de bois à peine travaillée, le drapeau pour lequel le soldat se fait tuer n'est qu'un morceau d'étoffe, un timbre-poste peut valoir une fortune bien qu'il ne soit qu'un mince carré de papier.

Si la valeur n'est pas dans les choses, si elle ne tient pas essentiellement à quelque caractère de la réalité empirique, c'est qu'elle a sa source en dehors du donné et de l'expérience, répondent les idéalistes. L'homme a la faculté de dépasser le réel et de se représenter autre chose que ce qui est. Il pose des idéaux et c'est par rapport à eux qu'il estime les choses. On dit qu'elles ont de la valeur quand elles expriment ou reflètent un idéal.

Mais de quel droit met-on l'idéal en dehors de la nature et de la science ? Il ne suffit pas de le postuler, il faut rendre compte de son origine et expliquer l'action qu'il exerce sur les volontés. Les valeurs ne sauraient d'ailleurs être détachées de l'expérience sans perdre de leur signification. Il est évident, par exemple, que les valeurs économiques n'expriment rien de l'au-delà et n'impliquent aucune faculté supra-expérimentale. De plus, si les idéaux sont indépendants des individus, ils varient avec les groupes humains.

« Faut-il, dit Durkheim, en revenir à la théorie sociologique des valeurs que nous avons d'abord trouvée insuffisante ? » Oui, mais en l'élargissant. La société y était

représentée comme un corps vivant dont toute la vie consiste à répondre d'une manière appropriée aux excitations venues du milieu externe. Or elle est, de plus, le foyer d'une vie morale, d'une intensité et d'une originalité puissantes. Quand les consciences individuelles entrent étroitement en rapport, il se dégage de leur synthèse une vie psychique d'un genre nouveau et les sentiments qui en naissent ont une énergie à laquelle n'atteignent pas les sentiments purement individuels. C'est elle qui, dans les moments d'effervescence, dans les périodes créatrices comme la crise chrétienne, la Renaissance ou la Révolution, constitue les grands idéaux sur lesquels reposent les civilisations. Puis l'exaltation disparaît, les individus retombent à leur niveau ordinaire et les idéaux s'étioleraient et deviendraient de simples souvenirs s'ils n'étaient périodiquement renouvelés. C'est là l'objet de toutes les cérémonies et des réunions qui font communier les hommes dans une même vie intellectuelle et morale.

Les idéaux sont donc tout simplement les idées dans lesquelles vient se peindre et se résumer la vie sociale, telle qu'elle est aux points culminants de son développement. Ils ne sont pas des abstraits, de froides représentations intellectuelles, ils sont essentiellement moteurs, car derrière eux il y a les forces collectives qui sont des forces naturelles, bien que toutes morales. Abandonné à lui-même, jamais l'individu n'aurait pu tirer de soi les matériaux nécessaires pour de telles constructions. Son expérience personnelle peut bien lui permettre de distinguer des fins à venir et désirables, mais l'idéal est plus cela. Il est à sa façon, il a sa réalité. On le conçoit planant, impersonnel, par-dessus les volontés particulières qu'il meut. Pourtant il est dans la nature, de la nature, il a même besoin pour se constituer et prendre conscience de lui-même de se fixer sur des choses qui puissent être vues

par tous, comprises par tous. Et alors les objets auxquels il s'incorpore, si insignifiants soient-ils par eux-mêmes, sont mis hors de pair, acquièrent une valeur inattendue.

Il n'existe donc pas de différence de nature entre les jugements de valeur et les jugements de réalité. Les premiers comme les derniers sont l'œuvre d'une seule et même faculté, ils expriment la relation qui unit deux termes. Seulement le jugement de valeur exprime la relation d'une chose avec un idéal, qui est aussi une réalité à sa façon. Le fait que l'idéal est une construction de la pensée collective n'empêche pas la similitude des jugements de valeur et des jugements de réalité. Les concepts eux-mêmes sont des constructions de l'esprit, et puisqu'ils ne se constituent que dans et par le langage, chose collective, on peut dire qu'eux aussi sont des idéaux collectifs. Cependant, si tout jugement met en œuvre des idéaux, ceux-ci sont d'espèces différentes.

Tandis que les concepts expriment, telles qu'elles sont, les réalités auxquelles ils s'appliquent, les idéaux de valeur transfigurent les réalités auxquelles ils sont rapportés. Ils ajoutent quelque chose au donné, disent l'aspect nouveau dont il s'enrichit sous l'action de l'idéal. Cet aspect est réel, mais d'une autre manière que les propriétés inhérentes à l'objet. Il est emprunté à un donné d'une autre sorte, à l'idéal collectif.

Telle est la thèse de l'école sociologique.

Si l'étude de la valeur affective des mots nous a été de quelque utilité pour la compréhension des jugements de valeur, c'est avant tout parce qu'elle nous a permis de les examiner dans leurs diverses formes linguistiques. Nous avons vu que l'élément représentatif et l'élément affectif s'y combinent dans des proportions variables et c'est pour des raisons de clarté que nous avons décidé de n'appeler jugement de valeur que l'assertion où chacun d'eux s'in-

carne dans un terme, un rapport d'implication étant posé entre les deux termes. Une série continue d'opérations mentales, que le langage traduit de très diverses façons, relie ce jugement de valeur type d'une part à la simple exclamation appréciative (Superbe ! Bien ! Hourrah !) d'autre part au jugement de réalité (par intellectualisation du terme affectif). Que l'élément représentatif grandisse dans la première et l'évaluation fruste s'explicitera en un jugement de valeur, que le sentiment renaisse dans un jugement de valeur apparent et il redeviendra réel.

Il se trouve donc que nous sommes d'accord avec Durkheim pour refuser le nom de jugement de valeur à des assertions telles qu'« j'aime la chasse, je préfère la bière au vin ». En effet, le groupe « j'aime » représente bien un état affectif du sujet, le mot « chasse » une représentation, mais le procédé caractéristique du jugement de valeur, à savoir la projection sur l'objet extérieur, sous forme de qualité, de l'état intérieur du sujet raisonnant, n'est pas employé.

La raison en est bien simple. Pour qu'une relation aussi étroite soit posée entre un concept et un sentiment, il faut qu'ils existent seuls dans la conscience, que l'un apparaisse comme entraînant toujours l'autre. Or, dans la phrase « j'aime la chasse ! » il y a deux éléments représentatifs, le « moi » et la « chasse ». Ni l'un ni l'autre ne sont séparément unis au terme affectif, seul leur ensemble est conçu comme impliquant l'état de plaisir. La relation affirmée reste donc très vague, elle ne transpose pas l'état subjectif en qualité objective du sujet de la proposition, parce que le sujet n'est pas déterminé exactement. Selon l'occurrence, l'un ou l'autre des éléments représentatifs est sujet : « La chasse m'est agréable » — « j'aime la chasse ». La logique est déconcertée par les assertions de cette nature, elle cherche à les normaliser en considérant

comme sujet l'un des éléments représentatifs et comme prédicat un complexe affectif-représentatif : « Je suis — aimant la chasse », ou « la chasse est — agréable pour moi ». Pour que l'état de conscience puisse s'explicitier en un jugement de valeur, il faut éliminer une des représentations. C'est ce qui arrive quand de jugements tels que « j'aime la chasse, il aime la chasse, vous aimez la chasse », etc., nous passons au jugement général : « la chasse est agréable ». Ayant remarqué que l'élément affectif était toujours uni à l'un des éléments représentatifs, tandis que les variations de l'autre ne l'affectent pas, nous exprimons la relation constante observée par un rapport d'attribut à sujet.

Nous considérons donc comme de véritables jugements de valeur des expressions telles que « cette bière est excellente », et nous croyons que si le jugement « je préfère la vie active au repos » est un jugement de réalité, c'est qu'il compare et pose une relation entre deux souvenirs et non entre un terme intellectuel et un terme affectif. Dans deux jugements de valeur, nous avons apprécié séparément la vie active et le repos ; nous avons gardé la « notion » de notre réaction sentimentale dans l'un et l'autre cas, grâce à la mémoire affective abstraite qu'a si bien étudiée Ribot. On ne peut comparer que ce qu'on est capable de saisir simultanément.

Si nous sommes d'accord pour refuser le nom de jugements de valeur aux assertions précitées, nous estimons d'autre part qu'une modification assez légère permet de les faire rentrer dans cette catégorie d'opérations psychologiques. Or, nous avons l'impression que Durkheim s'opposerait à cette réintégration dans le monde des valeurs, de choses aussi ordinaires, aussi « roturières ». Il insiste beaucoup, dans sa théorie, sur les « valeurs de luxe », qui comprennent aussi bien le sublime esthétique et moral

que la valeur économique. Et pourtant, s'il est possible de concevoir qu'une statue doive sa beauté particulière au fait qu'elle participe à l'idéal esthétique de la collectivité, que le prestige du drapeau lui vienne du fait qu'il est le symbole de la patrie, quel est donc l'idéal qu'incarne le paysage que je trouve merveilleux, le chamois dont j'admire la grâce ou la boisson que je qualifie de « divine » ? Que presque tous nos jugements de valeur puissent être modifiés par la société, nous ne le contestons pas. Mais enfin, ils ne le sont pas toujours, ils varient souvent d'individu à individu, et c'est se tromper gravement que d'affirmer leur « origine sociale ». Ceux que Durkheim analyse sont très loin de leur origine psychologique, ils sont marqués de l'empreinte de la collectivité parce qu'ils se sont adaptés à elle. Ils sont socialisés plutôt que sociaux.

Il y a, il est vrai, une catégorie de jugements de valeur dont la nature sociale est particulièrement frappante : celle des jugements de valeur moraux. Dans sa communication sur « la Détermination du fait moral », Durkheim a cherché à montrer que seule la collectivité pouvait avoir donné au devoir son caractère supra-individuel et impératif. Dans notre chapitre consacré à l'étude spéciale du jugement de valeur moral, nous discuterons cette thèse avec quelques détails. Contentons-nous, pour le moment, de faire remarquer que même si la pression du milieu social explique seule le pouvoir coercitif des valeurs morales, l'élément de « désirabilité » que Durkheim leur a aussi reconnu semble bien être d'origine individuelle. Les objets sont d'abord « bons » et « beaux » parce qu'ils sont agréables et utiles, comme le pensaient Stuart Mill et Simmel. C'est grâce au fait qu'ils favorisent nos tendances et suscitent des réactions sentimentales « positives », que nous formons des classes d'objets « désirables », et d'actes « bons ». Puis, par socialisation, ceux qui sont utiles à

l'individu et nuisibles à la société tendent à être « dévalorisés », ceux qui apparaissent comme socialement désirables sont revêtus d'un prestige spécial. Or, c'est ce caractère de désirabilité que le jugement de valeur moral exprime (1) et non celui d'obligation.

Nous croyons donc que la théorie de Durkheim ne saurait expliquer l'origine et la nature des jugements de valeur en général. Ses « idéaux » sont des concepts-valeurs, très loin de leur origine psychologique, très socialisés, chargés de valeur affective par une foule de jugements de valeur intenses. Ils n'ont pas plus de « réalité » que les concepts ordinaires.

(1) Toutes les fois qu'il est « positif », naturellement. Car, ainsi que nous le verrons plus loin, un jugement de valeur moral peut être « négatif » et qualifier un acte de « non désirable », de « mauvais ».

CHAPITRE VII

LA HIERARCHIE DES VALEURS

§ 1) *Evaluations normales et évaluations anormales.*

Nous avons étudié les concepts-valeurs dans leur genèse affective, nous avons examiné par quel processus d'intellectualisation et de socialisation ils acquièrent une sorte de « consistance psychologique » qui leur permet non seulement de jouer le rôle de termes dans les opérations logiques, mais encore de s'intercaler dans les séries affectives et volitionnelles pour en modifier l'intensité et la direction. Nous les avons considérés comme des « data » de l'expérience, nous nous sommes efforcés de répondre à la question de leur « origine », mais nous n'avons point jusqu'ici touché au problème de leur importance relative, de leur valeur respective. Nous sommes entrés dans le monde des valeurs, nous avons recherché comme elles y avaient elles-mêmes conquis leur place, nous ne nous sommes point occupés des rapports qu'elles soutenaient les unes avec les autres.

Même si l'étude que nous n'avons qu'ébauchée était complète, nous serions dans la situation d'un homme qui connaît le mécanisme et le timbre de toutes les touches d'un piano, mais ignore complètement l'ordre selon lequel elles se rangent sur le clavier. Or, si les notes de la gamme, du moins pour les oreilles d'un civilisé, se succè-

dent toujours dans le même ordre, les valeurs se hiérarchisent de façon très variée selon les individus et les peuples. La disposition des notes est identique sur tous les claviers, le système d'évaluation des choses diffère d'homme à homme. Mais l'essentiel d'une valeur est, par définition, sa place dans l'échelle des valeurs : c'est par là qu'elle se caractérise, comme une note par sa place dans la gamme. Puisqu'une valeur peut, au même instant, occuper un rang différent dans deux consciences, c'est qu'elle est qualitativement différente en chacune d'elles. Elle n'est donc pas une réalité objective, mais une création subjective née du contact avec le réel, une synthèse d'éléments représentatifs et d'éléments affectifs. Nous ne dirons pas qu'elle est une réalité extérieure modifiée par le « moi », car ce serait donner l'impression qu'il s'est produit une altération, une déformation de quelque chose d'objectif. Nous dirons plutôt que ce « quelque chose » de donné a été « coloré » par le sentiment, qu'il a été doté d'une qualité nouvelle. Il s'est enrichi en entrant dans le monde de la pensée : si l'on compare les concepts ordinaires aux figures de la géométrie plane, le concept-valeur s'en distinguera en ce que lui a une certaine « épaisseur », une « hauteur » dans l'espace. C'est cette troisième dimension qui varie selon les individus : le même fait provoque chez l'un la construction d'un simple concept, détermine chez l'autre la formation d'un complexe représentatif-affectif. J'ai dit que dans le second cas, il n'y avait pas « altération » des données objectives. Ce n'est peut-être pas tout à fait exact. Pour peu que l'élément affectif soit intense, l'élément représentatif perd de sa précision : le périmètre de la figure plane est tracé par des lignes plus nettes que la base de la figure à trois dimensions. Mais la modification est de peu d'importance, l'essentiel est l'acquisition du caractère nouveau.

Si donc subjectivité était synonyme d'arbitraire et de contingence, il n'y aurait aucune stabilité dans le monde des valeurs. L'expérience prouve, au contraire, que la poussière des appréciations est polarisée selon certaines lignes de force, qu'il y a des éléments de constance dans la manière dont se hiérarchisent les valeurs. Mais pour les trouver, il ne faut pas analyser les concepts-valeurs ; on ne saisit par cette méthode que leur côté représentatif et c'est à grand'peine et très imparfaitement qu'on remplace, dans l'opération, l'élément qualitatif par un assemblage de concepts plus ou moins équivalent. Il importe de discerner le processus d'évaluation lui-même : les causes de l'acte psychologique qui pose une valeur sont les raisons suffisantes de la place qu'elle occupe dans l'échelle des valeurs. De même que le concept n'est pas un fait, une réalité, mais une tendance intellectuelle, une simple possibilité de jugements, selon l'expression de M. Goblot, le concept valeur est une tendance affective, une « possibilité de jugements de valeur ». Toute sa « signification » (et je prends le mot dans son sens le plus large) lui vient des jugements virtuels dont il est le « lieu », et qui, eux, sont des faits psychologiques. Un concept valeur sera donc à sa place dans l'échelle des valeurs quand le jugement qui l'y a placé est *fondé*.

Que faut-il entendre par là ? Si le système des valeurs avait pour idéal de reproduire dans le monde de la pensée le système des choses, les jugements de valeur seraient « vrais » ou « faux », selon qu'ils exprimeraient ou non les rapports des faits extérieurs. Mais les catégories de vérité et de fausseté ne s'appliquent pas à eux, puisqu'ils n'ont point pour matière la réalité objective. Leurs assertions portent sur les modifications subjectives provoquées par cette réalité, sur les réactions affectives du sujet. Ce sont des « jugements d'expérience » intérieurs, incompa-

rables puisque tout qualitatifs et qui ne sauraient s'opposer ou s'annuler les uns les autres, puisqu'ils ne peuvent être que successifs. Il n'est pas, en effet, « contradictoire » que le sujet passe par des états affectifs différents. Ils ne sont donc pas porteurs de vérité, mais de valeur : c'est au point de vue de la valeur qu'il faut les estimer. Les évaluations étant la fixation intellectuelle de réactions affectives, leur importance (qui se traduit par leur place dans l'échelle des valeurs), dépend donc de celle des tendances qui sont à la base des sentiments. Pour que se constitue un concept valeur stable et vivace, qui, en s'associant avec des états de conscience nombreux, joue un rôle important dans les séries intellectuelles et volitionnelles, il faut qu'il traduise une réalité subjective elle-même stable et vivace. Un sentiment passager, un état affectif dû à une cause occasionnelle, peuvent s'extérioriser en jugements de valeur isolés, mais il faut une cause subjective plus profonde et plus constante pour qu'un concept se crée et qu'un nouveau nom se grave dans la table des valeurs.

Cette relation fonctionnelle des tendances affectives profondes de l'individu et des jugements de valeur nous montre que les variations dans les appréciations ne sont pas dues à une contingence véritable : il y a un lien de cause à effet entre la nature affective d'un homme et son échelle de valeurs. Que cette nature affective ait été profondément influencée par la société, on ne saurait le contester ; les instincts et les sentiments sociaux sont souvent plus puissants que l'intérêt individuel. Nous examinerons plus loin l'importance relative de ces deux courants qui confluent dans notre conscience. Mais quelle que soit l'origine du sentiment qui lui a donné naissance, c'est à la vitalité de ce sentiment qu'un jugement de valeur a dû sa fixation et c'est elle qui fonde sa validité. Nous avons donc le droit de poser en principe que la valeur

philosophique d'un jugement de valeur ne peut être déduite par une analyse logique ni construite par une combinaison de concepts, mais dérive du lien psychologique qui unit le jugement de valeur à une tendance affective profonde et normale.

Pour la détermination du normal, nous acceptons les règles formulées par Durkheim (1), en les adaptant à notre sujet et avec une importante modification. Au " normal ", Durkheim oppose le « pathologique », tandis que nous nous contenterons de la qualification plus large « d'anormal », qui comprend l' « exceptionnel » heureux et bienfaisant aussi bien que le « pathologique ».

1° Un sentiment est normal, pour un individu déterminé considéré à une phase déterminée de son développement, quand il naît en face des mêmes réalités dans la moyenne des individus de cette espèce considérée à la phase correspondante de leur évolution.

2° On peut vérifier les résultats de la méthode précédente en faisant voir que la généralité du phénomène tient aux conditions générales de la vie dans l'espèce considérée.

3° Cette vérification est nécessaire quand ce sentiment naît dans une espèce sociale en voie d'évolution.

Ce simple principe, d'apparence très conservateur, permet déjà à l'individu comme au groupe de normaliser (nous ne disons pas « rationaliser ») son échelle des valeurs.

Il arrive sans cesse, en effet, qu'un sentiment créateur de valeurs s'atténue et même disparaisse sans entraîner pour cela la chute des valeurs. C'est qu'alors la partie intellectuelle de l'opération est devenue indépendante, qu'elle a acquis une sorte d'autonomie et de vie personnelle. De même que le lit d'un fleuve reste longtemps

(1) « Règles de la Méthode Sociologique », Paris, Alcan, p. 80.

tracé et résiste à l'érosion après que les eaux ont pris un autre cours, la formule intellectuelle d'une réaction affective peut subsister lorsque la poussée sentimentale s'est arrêtée ou s'est dirigée ailleurs. Il reste alors ce que nous avons appelé un jugement de valeur apparent.

C'est l'existence de ces faux jugements de valeur qui rend délicat l'établissement d'une table des valeurs. Il est relativement aisé d'écarter ceux qui ne sont plus vivifiés par aucun sentiment, mais il en est d'autres qui gardent une certaine vitalité due à d'anciennes associations d'idées et de sentiments qui ne se formeraient plus, mais dont les résultats sont conservés par la mémoire affective individuelle ou subsistent dans la conscience collective sous forme de « consignes ». Les conditions qui les ont fait naître ne sont plus réalisées, les raisons qui justifiaient leur existence se sont évanouies, mais les idées et sentiments forment un tout autonome qui peut vivre encore longtemps. La deuxième règle de Durkheim nous indique la manière dont on doit procéder dans ce cas : il faut étudier la genèse du sentiment et voir s'il est l'expression d'une tendance encore vivante, d'un besoin normal de l'individu ou d'un agrégat social actuel.

Ainsi, pour déterminer les postulats de la morale dans un domaine quelconque, il ne faut pas se contenter de faire appel à des sentiments généraux et d'une intensité très variable selon les hommes et les moments. Il faut examiner le fonctionnement des multiples agrégats sociaux et dégager, des observations faites, des règles de conduite. Les « devoirs » sont ainsi toujours relatifs à des réalités déterminées, ils n'ont de valeur impérative qu'en tant que l'existence de ces réalités est voulue par le sujet. Ce n'est qu'au cas où un organisme social est reconnu indispensable à l'existence de la société considérée que les règles de conduite qu'il postule deviennent généralement valables

et obligatoires. Ainsi, au point de vue de la morale individuelle (nous ne nions pas qu'on puisse faire entrer en ligne de compte d'autres considérations d'ordre social), le suicide n'est point immoral. On n'a des devoirs envers soi-même que dans la mesure où l'on tient à sa vie. Pour fixer les postulats de la morale dans le domaine des relations sexuelles, il faudrait examiner le problème sous ses divers aspects, en cherchant à dégager les règles de conduite les meilleures au point de vue du développement et du bonheur de l'individu, de la famille, des organismes professionnels et politiques.

Remarquons cependant que l'application du principe selon lequel la valeur du jugement d'appréciation serait fonction de la vitalité et de la normalité de l'état affectif qu'il traduit, ne permet pas seulement de faire un élagage dans la forêt des valeurs. A la destruction (par intellectualisation) des concepts-valeurs qui ne sont plus « sentis » correspond la création de ceux que rendent nécessaires de nouvelles tendances. Ainsi l'aspiration des ouvriers modernes à passer de la condition de salariés à celle de collaborateurs intéressés dans les entreprises où ils travaillent, a pris une valeur morale à cause même de sa constance et de sa généralité. Au lieu d'être l'expression de désirs et d'intérêts individuels, elle est devenue la manifestation d'une volonté collective, qui apparaît purement égoïste à ceux qui la constatent « de l'extérieur », mais est chargée d'éléments altruistes pour les militants qui luttent « pour le triomphe de leur objectif de classe ».

D'autre part, notre méthode ne tend pas à hiérarchiser les valeurs en subordonnant les plus rares aux plus communes. Ce n'est pas la généralité d'un fait qui fonde sa valeur, mais celle du sentiment qu'il suscite ; or le propre des valeurs supérieures, d'un acte héroïque par exemple, est de faire naître un sentiment unanime d'admiration.

Quand à l'action des novateurs, de ceux qui se forgent une nouvelle table des valeurs et cherchent à la faire adopter par les autres, elle sera estimée selon la seconde règle comme le spécifie la troisième.

On voit que l'attitude que nous avons adoptée à l'égard des jugements de valeur n'est ni celle de l'intellectualisme qui les réduit à des opérations logiques ou leur dénie tout droit à l'existence, ni celle du mystique qui prétend sentir leur « vérité » par une intuition immédiate. Nous avons pensé que le problème de la vérité ne se posait même pas à leur égard et que leur valeur dépendait de l'importance des tendances qui les alimentent. Comme cette importance varie suivant les individus et les peuples, l'échelle des valeurs ne paraît pas pouvoir être nettement déterminée. Les uns considéreront comme essentielles les valeurs individuelles, les autres les valeurs sociales : tout dépendra de la puissance que les tendances correspondantes possèdent en eux. Il en résultera l'existence d'une foule de systèmes d'appréciation, tous différents, dans le domaine moral comme dans les domaines esthétique et économique. Cherchons cependant si vraiment aucun ordre n'est discernable.

§ 2) *Evaluations sociales et évaluations individuelles.*

Les sociologues ont montré que les sentiments et les représentations collectives sont si puissantes dans les sociétés primitives que les individus se laissent guider par elles, sans avoir même l'idée de leur résister. La conscience morale personnelle, comme l'indépendance dans les évaluations esthétiques et même économiques, ne se serait constituée que progressivement. Les valeurs sociales auraient donc possédé au début des civilisations, au moment où l'on en prit conscience, un prestige immense et une autorité incontestée. Les valeurs individuelles leur auraient donc d'abord été étroitement subordonnées.

En est-il encore de même dans les sociétés civilisées, où l'intérêt individuel et l'intérêt collectif sont beaucoup moins intimement unis ? Est-ce toujours à l'avantage du groupe que se résout la « question de préséance » entre les tendances qui peuvent entrer en compétition dans l'individu ?

Les faits montrent que, bien souvent, c'est l'inverse qui se produit, et dans le domaine des idées, les morales individualistes s'opposent aux « morales sociales ».

Malgré la différence de leurs postulats métaphysiques, la morale sociologique et la morale chrétienne sont parentes. Toutes deux tendent à assurer l'autorité de la société sur l'individu, à refouler les tendances égoïstes en développant les tendances altruistes. Sans doute, le chrétien qui « travaille pour Dieu » sait qu'en le faisant, il « travaille à son salut », et il y a là une satisfaction donnée aux exigences du « moi » ; le citoyen imbu de principes humanitaires espère jouir lui-même du bonheur social qu'il cherche à réaliser. Mais ils admettent tous deux que les avantages qu'ils désirent ne leur sont pas *dûs*. Les œuvres sont inefficaces si la grâce ne vient parfaire leur action, le devoir social doit être accompli même si le sujet n'en peut retirer aucun bénéfice, comme c'est le cas pour le soldat qui meurt en défendant son pays. Durkheim disait, dans sa communication à la Société française de Philosophie, que nous pouvons, dans certains cas, au nom de la faiblesse humaine, excuser l'homme qui a sacrifié son devoir pour conserver sa vie. Mais jamais nous n'oserions, ajoutait-il, proclamer que ce sacrifice est légitime et mérite d'être approuvé, et pourtant la vie est, de tous les biens profanes amoraux, celui auquel nous tenons naturellement le plus puisqu'il est la condition des autres.

En face de ce moralisme social, se dresse la thèse in-

verse de l'individualisme. Nietzsche, son plus fougueux représentant, n'a pas assez de moqueries et de mépris pour ce qu'il appelle « la morale du troupeau ». C'est l'Individu, l'Isolé qui est la valeur suprême, c'est lui qu'il faut glorifier. Lui seul est capable de liberté et d'énergie, il a le droit de renverser l'échelle traditionnelle des valeurs morales, qui tendent à niveler et à annihiler les personnalités. Il est faux d'en conclure que Nietzsche exalte les instincts d'agression et de cruauté : Zarathoustra n'est point un chef de brigands, et la fameuse maxime « Devenez durs » signifie simplement, comme le montre le contexte : « au lieu d'être mous et fléchissants, soyez des hommes d'une implacable volonté ». Si Nietzsche prêche la rébellion et excite la combativité, ce n'est pas pour que l'individu attaque et détruise, mais seulement qu'il se libère du joug sous lequel l'a courbé la société. Le Dionysos des Grecs n'était pas un guerrier : il était le jeune Dieu enthousiaste et libre dans lequel s'incarnait l'amour triomphant de la Nature et de la Vie. Mais une fois libre, le héros nietzschéen ne se refuse pas à remplir volontairement son « devoir social ». Il a une très haute et très pure conception du mariage, il reconnaît ce qu'il doit à la vie et par conséquent à la société en retour de ce qu'il en reçoit. « Dans la vie, nous ne devons pas seulement être des jouisseurs : cela manque de noblesse ». Mais l'essentiel, c'est l'épanouissement de l'Individu, qui est la valeur suprême de la « morale » de Nietzsche, car il nous semble absurde d'appeler immoralisme une doctrine qui exige la maîtrise et la hiérarchisation des passions.

Faut-il nécessairement choisir entre la thèse sociologique et la thèse individualiste et affirmer la valeur générale de l'une d'entre elles ? Ce ne serait pas scientifique. Comme la morale dépend à la fois de la structure sociale du milieu et de la structure psychologique de l'individu, toutes deux

répondent à une tendance de la réalité vivante. Selon les individus, l'une ou l'autre sera vraie et la science de la morale ne peut qu'admettre leur coexistence. Mais tandis que l'action de la société sur l'enfant et sur l'adulte tendra à lui inculquer le respect des valeurs collectives, ce sera l'œuvre de personnalités originales et indépendantes d'exalter et de propager le culte des valeurs individuelles. Grâce au phénomène de la « complication sociale », les deux morales seront, en général, toutes deux agissantes dans l'homme normal. Si d'ailleurs elles entrent parfois en conflit dans des cas particuliers, elles ne sont pas ennemies dans le fond des choses ; la force de l'individu est d'ordinaire un gain pour la collectivité et la société dont les rouages fonctionnent aisément, grâce à la discipline de ses membres, laisse s'épanouir les personnalités. Nous avons vu, en effet, que la multiplicité des relations sociales permet à l'individu de se libérer d'une emprise trop étroite de son milieu immédiat. La violence avec laquelle les tendances individuelles et les tendances sociales se heurtent souvent dans la pratique, la vigueur que mettent à se combattre les morales individualistes et sociales dans le domaine théorique, prouvent la vitalité et la généralité des deux courants. Cela suffit pour que leurs postulats essentiels doivent être considérés comme valables.

Une hiérarchie normale des valeurs ne s'établira donc point en tenant compte exclusivement de leur capacité de favoriser le développement de l'individu, l'épanouissement de toutes ses virtualités ; elle ne devra donc pas non plus être fondée sur le principe que l'individu a pour fin la société, qu'il doit se sacrifier à l'ensemble. On tiendra compte des deux tendances, on considérera comme normale la « conduite mixte », selon l'expression de M. Janet, intermédiaire entre les deux conduites précédentes. Vivre en sacrifiant sa personnalité à la société, vivre en ne

voyant dans la société qu'un moyen pour son propre développement, sont deux conduites « anormales », sont deux « hors la loi ».

Quant à l'ordre selon lequel se hiérarchiseront les valeurs sociales et les valeurs individuelles, il différera selon les individus, les classes sociales et les peuples. Le but à atteindre étant la meilleure coordination possible des tendances de chacun, il devrait théoriquement y avoir autant de morales et d'esthétiques que d'êtres humains. Pratiquement, on pourra déterminer un certain nombre de types de morales, variant selon la constitution physique et psychologique du sujet, selon le nombre et la nature des agrégats sociaux dont il fait partie. Il suffira qu'un jugement de valeur soit l'expression d'un état affectif vivant et normal pour que la valeur qu'il pose soit stable.

On renoncera donc à affirmer *a priori* la supériorité des valeurs intellectuelles, la priorité des évaluations esthétiques ou morales sur les évaluations économiques. Tout dépendra des individus et des circonstances. Les moralistes admettent d'ordinaire comme évidente la noblesse particulière de ce qu'ils nomment les « valeurs spirituelles ». Ils nous disent, par exemple, que le but et la raison d'être de tout homme doit être « la connaissance de la Vérité, le développement de l'Esprit ». Il est curieux, il est presque comique de remarquer que ces belles assertions prétendent avoir une valeur normative universelle, être valables par conséquent pour des paysans et des ouvriers, des rentiers et des hommes d'affaires. De telles hiérarchies des valeurs sont évidemment la création de tempéraments intellectualistes et ne sont normales que pour eux. Nous en reparlerons d'ailleurs plusieurs fois dans la suite de ce travail.

CHAPITRE VIII

LE JUGEMENT DE VALEUR ESTHETIQUE

Nous avons vu, dans la partie linguistique de notre travail, comment des éléments représentatifs et affectifs sont intimement mélangés dans les états de conscience et dans l'expression verbale de ceux-ci.

Si l'étude des jugements de valeur comportait l'analyse de toutes les catégories de faits de pensée et de langage dans lesquels on peut percevoir un élément d'évaluation, nous n'aurions jamais eu le courage d'entreprendre ce travail. Mais il nous semble que l'essentiel est, pour le moment du moins, d'étudier les groupes principaux d'évaluations et en les examinant sous leur forme caractéristique, c'est-à-dire dans les cas extrêmes où l'élément représentatif est tout entier ou presque tout entier concentré sur le terme-sujet, et l'élément affectif sur le terme-prédicat.

C'est dans ces limites que nous allons essayer, dans le présent chapitre, de rechercher quels critères permettent de répartir les jugements de valeur dans les grandes catégories esthétiques, morale et économique. Nous étudierons d'abord la première de ces trois classes, les deux autres devant faire l'objet de chapitres suivants.

Dans notre étude de l'intellectualisation et de la socialisation des valeurs, nous avons noté que les évaluations esthétiques exprimaient en général, et originellement, des réactions purement individuelles. D'autre part, à l'hypo-

thèse de Simmel selon laquelle « le beau » serait sorti de « l'utile » par la transmission héréditaire du sentiment de joie qu'éveille dans l'esprit un objet qui nous a intérieurement procuré de la joie, nous avons opposé l'idée que c'est dans le milieu social, et non dans l'organisme, que se fixent les traditions esthétiques. Nous avons donc à la fois affirmé le caractère individuel des jugements d'évaluation esthétiques et reconnu l'influence que peut exercer la société sur la hiérarchie des valeurs qu'ils créent.

Afin de déterminer plus exactement la nature et la portée des appréciations esthétiques, nous analyserons tout à l'heure un certain nombre de jugements de ce type. Mais il nous faut d'abord définir clairement dans quel sens nous prenons le terme même « d'esthétique ».

On connaît l'usage que Kant a fait de ce vocable dans *La Critique de la Raison Pure* : son *Esthétique Transcendantale* est une critique de la sensibilité. L'adjectif αἰσθητικός signifie en effet, en grec, « qui a la faculté de sentir ». Si donc, en parlant de « jugements esthétiques », nous prenions le qualificatif dans son sens étymologique, nous nous bornerions à accoler au concept de jugement un concept assez vague et qui, tout au plus, pourrait limiter son extension aux jugements dans la construction desquels interviennent des perceptions, en excluant les actes de pensée par lesquels nous affirmons une relation entre deux concepts de l'entendement sans puiser un élément nouveau dans la matière expérimentale (1).

Nous avons vu que les données de la sensibilité peuvent, d'une part, donner matière à des jugements de réalité (de relations ou d'existence), susceptibles d'être utilisés par

(1) L'élément représentatif de l'état de conscience pourrait cependant être un souvenir, mais l'élément affectif devrait être l'écho d'une vibration émotionnelle simultanée.

la raison pour l'édification de constructions intellectuelles, et provoquer en nous, d'autre part, des réactions émotionnelles, qui, dans des conditions données, s'explicitent en des jugements d'évaluation. La qualification « d'esthétique » prise dans le sens kantien, et appliquée aux jugements de valeur, aurait donc pour seul effet d'éliminer les jugements de valeur intellectualisés de la classe envisagée, qui embrasserait par contre tous les jugements « évaluateurs », y compris ceux qu'on nomme d'ordinaire « moraux », et « économiques ».

Pour déterminer plus exactement la catégorie des évaluations esthétiques, il nous faut donc faire intervenir dans leur définition un facteur additionnel, tiré de la nature de l'un des termes du jugement.

Une analyse du prédicat nous le fournira-t-elle ?

Nous avons montré précédemment que l'attribut du jugement de valeur exprime, sous la forme d'une qualité du sujet logique, la réaction affective éprouvée par le sujet pensant. Indéfinissable, parce que purement qualitatif, le prédicat ne peut nous fournir l'élément supplémentaire de détermination dont nous avons besoin.

On remarque d'ailleurs que plus le jugement est purement « évaluateur », — c'est-à-dire plus le second terme est affectif à l'exclusion de tout élément représentatif, — plus l'élément psychologique qu'il exprime se résout en une vibration émotionnelle impropre, malgré son intensité, à servir de base à une classification. Notre Moi affectif est semblable à une harpe dont les cordes rendent à peu près le même son, quelle que soit la nature des objets avec lesquels on les touche. Il s'ensuit que le même objet peut, le plus souvent, faire résonner alternativement l'une ou l'autre de nos « cordes sentimentales », c'est-à-dire provoquer en nous des réactions spécifiquement différentes suivant la face sous laquelle il se présente à nous. Une

statue peut être appréciée au point de vue de sa beauté artistique comme de sa valeur économique. L'exemple suivant montrera quelques-uns des traits qui distinguent notre catégorie du « bon » de celle du « beau ».

Un orateur politique a parlé. Un auditeur, enthousiasmé, s'écrie : « Voilà un beau discours ! » Cette exclamation peut exprimer des jugements de valeur très différents. Si cette appréciation a été provoquée par la noblesse et l'élévation des idées développées, par l'attitude courageuse et désintéressée de l'orateur, l'évaluation a un caractère moral évident. C'est moins le discours lui-même qui est loué, que les sentiments élevés qu'il révèle et qu'il fait partager au public. Au delà des mots, au delà des périodes oratoires, l'auditeur a saisi un sens profond, une tendance, *une volonté*, un acte en puissance, et il a senti en lui-même quelque chose vibrer à l'unisson avec les paroles qu'il entendait.

Mais la même exclamation pourrait aussi exprimer un jugement purement esthétique. Enthousiasmé par la belle ordonnance logique, ou au contraire par la fougue impétueuse d'un discours éloquent, un auditeur peut exprimer son admiration sans s'attacher au sens même des paroles prononcées, ni à la qualité des sentiments qui les ont inspirées. Ce qui l'a frappé, c'est l'habileté, la technique de l'orateur, l'art avec lequel il présente sa thèse au public, la vivacité de son débit, ou l'allure imposante de ses périodes, bref, les qualités de *forme* du discours.

Il est curieux de remarquer que le contexte indique d'ordinaire si nettement le point de vue auquel l'objet évalué est considéré, que beaucoup de langues transposent fréquemment dans les autres catégories les qualificatifs employés dans l'une d'entre elles. Bien que « beau » soit considéré comme le qualificatif type des valeurs esthétiques, nous parlons couramment « d'un beau caractère »

ou d'une « belle valeur pétrolière ». Dans l'expression « une bonne action », l'adjectif a une portée morale. Il a une signification esthétique dans « un bon tableau », et une nature économique dans « une bonne marchandise ». Et s'il en est ainsi pour les adjectifs caractéristiques des grandes catégories de valeurs, à plus forte raison en est-il de même pour les autres concepts affectifs. On parle d'un superbe héroïsme, d'une vue superbe, et d'une superbe affaire, aussi bien que d'une mauvaise statue, d'un mauvais sentiment ou d'une mauvaise spéculation. « Précieux » peut avoir un sens moral ou esthétique aussi bien qu'économique.

Pour qu'une telle indétermination linguistique n'aboutisse pas à la confusion de toutes les catégories de valeurs, il faut que le discriminant se trouve dans le premier terme de la proposition évaluatrice, c'est-à-dire dans l'élément représentatif de l'état de conscience plutôt que dans l'élément émotionnel. L'analyse de la compréhension et de l'extension des concepts-valeurs de « beau », « bon » et « précieux » (ou « utile »), ne saurait donc pas nous fournir la base d'une classification des évaluations : c'est d'après la nature du sujet logique des propositions d'évaluation que nous allons chercher à répartir ces opérations en catégories plus ou moins distinctes. Si le langage peut employer les mêmes mots pour caractériser les évaluations esthétiques, morales, et économiques, c'est que l'énonciation du sujet nous indique déjà le plus souvent quelle échelle de valeurs est à prendre en considération, le prédicat venant ensuite préciser la place qui est attribuée dans cette échelle au sujet évalué.

Nous proposons donc d'appeler « esthétiques » tous les jugements de valeur dont le terme affectif et le terme représentatif sont l'expression d'une même appréhension du réel, d'une même intuition immédiate, le premier

étant purement (ou presque purement) qualitatif, le second servant à la construction d'un objet sensible. Cet objet peut être constitué par un groupe de sensations et de perceptions élaborées et intellectualisées dans des proportions très variables, mais il devra être senti par nous comme une existence, une réalité, qui peut d'ailleurs être un corps matériel, une personne humaine, une force personnifiée, ou un être d'une essence particulière.

Ainsi qu'on le comprendra en lisant l'analyse que nous ferons plus loin du jugement de valeur économique, c'est pour distinguer de ce dernier l'évaluation esthétique que nous avons spécifié que l'élément affectif de celle-ci doit exprimer une donnée de la conscience immédiate et génétiquement parallèle à la représentation de l'objet. Dans l'évaluation économique, en effet, la perception de l'objet ne provoque pas simultanément une représentation et une réaction sentimentales, qui seraient comme son expression symétrique dans nos « moi » intellectuel et affectif : elle ne donne naissance directement qu'à une perception intellectuelle qui, par des associations d'idées déterminées, et grâce à des phénomènes de mémoire affective, peut provoquer indirectement une réaction sentimentale.

Quant au second critère du jugement de valeur esthétique (le caractère d'objet sensible que doit revêtir le sujet de la proposition), il permet de le distinguer de l'évaluation morale, qui, elle, qualifie essentiellement des actes volontaires, puis, par dérivation, d'une part, des volitions à l'état inchoatif de dispositions mentales, de sentiments, de tendances, et d'autre part, des actions réalisées, des états de fait conçus comme résultant d'actes conscients ou susceptibles d'être modifiés par une activité volontaire.

On voit donc que la répartition que nous proposons des jugements de valeur en esthétiques, moraux et économi-

ques, n'est pas une division tout arbitraire et inspirée par le goût des classifications logiques. Elle manque de symétrie, mais c'est, osons-nous croire, parce qu'elle est calquée sur les faits. Les évaluations morales et économiques nous apparaissent comme des groupes particulièrement importants de jugements de valeurs, présentant des caractères définis, mais qui ne sont, somme toute, que des rameaux spécialement développés sortis de la branche esthétique, qui a continué à croître et fructifie elle-même tout en les nourrissant de sa sève. On pourrait même pousser plus loin cette comparaison, et dire, pour rendre compte de l'intervention plus déterminante du facteur social dans la création, le développement ou la modification de la plupart des valeurs morales et économiques, que ces deux rameaux ont été greffés dans la branche des évaluations esthétiques par la société, qui s'efforce, d'ailleurs, de diriger et d'émonder aussi cette dernière.

Si notre point de vue est juste, les jugements de valeur esthétiques pourraient bien être les plus primitifs de tous, et l'on doit pouvoir aisément établir des séries d'évaluations dans lesquelles, par une gradation à peine sensible, on passe de la secousse émotionnelle qui est à la base de toutes nos réactions affectives, aux évaluations artistiques les plus raffinées.

Cette constatation est facile à faire, et elle suggère une conception des valeurs esthétiques sensiblement différente de celles qu'exposent souvent des philosophes trop absorbés par l'analyse des concepts du « beau » et du « sublime » pour avoir le loisir d'entrer en contact direct et personnel avec le monde sensible. Il est naturel, d'ailleurs, que des esprits trop intellectualisés par l'étude des théories et des idées, trop spiritualisés par la discipline morale qu'ils se sont imposée, aient peine à évaluer par des actes psychologiques spontanés toute la richesse et la cou-

leur de l'univers dont un être passionné et sensuel perçoit si vivement la valeur esthétique. Puisque la beauté et la laideur ne sont que la projection de nos réactions affectives personnelles, il est évident que le monde est coloré d'un façon beaucoup plus sobre et plus « rationnelle » pour un philosophe de profession que pour un homme ordinaire, à plus forte raison que pour un artiste.

Écoutons parler une série d'individus dont le tempérament est assez affectif pour qu'ils « sentent » les choses d'une manière spontanée et personnelle, et dont les habitudes intellectuelles et sociales sont assez fortes pour que leurs évaluations tendent à s'extérioriser sous la forme de jugements.

Un paysan estimera « beau » tout d'abord les êtres et les objets qui lui sont familiers et utiles, s'ils sont conformes à un idéal qu'il a en partie reçu de la tradition, en partie forgé lui-même selon ses goûts personnels. Une grasse prairie, des arbres chargés de fruits, une vache robuste et dont la ligne répond au « canon » adopté dans le pays pour « le beau bétail », une fille bien bâtie, tout cela fait vibrer le sens esthétique d'un campagnard (1). Il peut aussi être sensible à la beauté de choses moins « utiles ». Un massif de fleurs, une chromolithographie aux vives couleurs, un uniforme chamarré, une fanfare, une statue ou une église, pourront provoquer son admiration. Nous avons la tendance à « expliquer » ces évaluations par des motifs rationnels : les choses qualifiées de « belles » par le paysan lui plairaient en réalité par leur utilité, leur fécondité, leur robuste santé, ou parce qu'elles sont des signes de richesse ou de force. Mais ces soi-disant

(1) Il est évident que ces remarques visent à caractériser une tournure d'esprit, un type de sensibilité fréquent dans les campagnes, et nullement à définir une mentalité générale. De très nombreuses exceptions et dérogations à cette soi-disant définition pourraient être relevées.

explications, malgré l'intérêt qu'elles peuvent présenter en ce qui concerne l'étude historique de la naissance du sentiment esthétique, ne doivent pas nous faire oublier que le paysan qui ne discerne dans un objet que son utilité ou son prix, peut fort bien extérioriser son impression par l'expression verbale adéquate, et que s'il énonce un jugement vraiment « évaluateur », c'est-à-dire imprégné d'éléments affectifs, c'est que réellement l'état de conscience exprimé est avant tout émotionnel. Des raisons de commodité théorique peuvent militer en faveur de la substitution momentanée d'une construction de concepts rationnels à un sentiment inanalysable, mais cet artifice ne doit pas nous donner le change et nous cacher la réalité concrète du fait étudié.

Si nous examinons les évaluations esthétiques d'un ouvrier ou d'un employé de bureau, nous retrouverons toute une série d'appréciations du type de celles que nous venons de citer. Une machine ingénieuse, une puissante automobile, peuvent produire sur un mécanicien une vive impression. Un comptable méticuleux éprouvera une sensation pénible de laideur si une tache d'encre accidentelle vient défigurer une page de son Grand Livre. Et quand un mathématicien qualifie « d'élégante » la solution donnée à un problème, son jugement de valeur exprime un état affectif que l'on commente plutôt qu'on ne l'explique en le motivant par la simplicité, la concision, ou « l'aisance » du raisonnement évalué.

La définition que nous avons donnée du jugement de valeur esthétique nous amène donc à ne pas réserver cet adjectif aux appréciations d'une soi-disant élite intellectuelle et artistique. Comme nous le verrons tout à l'heure, une importance spéciale doit être accordée aux évaluations des artistes, parce qu'ils sont des êtres particulièrement sensibles, et que leur univers est par conséquent

coloré avec une richesse et une variété remarquables. Mais rien ne nous autorise à négliger les évaluations esthétiques populaires, qui sont aussi « fondées » que les jugements de valeur des milieux cultivés pour peu qu'elles expriment un état affectif réel. Et si cette remarque est vraie en ce qui concerne le sens esthétique des différentes classes sociales d'une même nation ou d'un groupe de nations unies par une civilisation commune, à bien plus forte raison doit-elle nous mettre en garde contre notre tendance à apprécier des civilisations étrangères avec les critères que nous nous sommes forgés à notre propre image.

On doit aussi noter que rien ne justifie l'exclusion, du groupe des évaluations esthétiques, des jugements qui sont provoqués par des sensations que les esthéticiens considèrent, en général, comme moins « nobles » que les autres. Il y a jugement de valeur lorsque les données immédiates de la sensibilité présentent un élément perceptif assez net et assez durable pour que l'esprit construise le sujet de l'implication, et à condition qu'en même temps l'élément émotionnel soit assez intense pour éliminer du prédicat toute ou presque toute représentation. Il est évident que les sens particulièrement développés chez l'homme civilisé, — la vue et l'ouïe, — seront à la base de jugements de valeur plus nombreux et plus variés que les sens négligés ou atrophiés par la vie en société. Mais il suffit que ces sens soient, par exception, plus affinés chez un individu que dans la moyenne des civilisés modernes, pour que leurs données s'extériorisent en jugements de valeur. C'est ainsi que l'odorat, le goût et le toucher (superficiel et profond) peuvent fournir parfois des éléments représentatifs et émotionnels suffisants pour la construction d'évaluations esthétiques nettement caractérisées. Peu importe que les qualificatifs « d'odorant », de

« bon », ou de « savoureux », de « délicat » ou de « délicieux » remplacent l'adjectif « beau » dans le prédicat. Les états de conscience provoqués par les sensations gustatives, olfactives, ou tactiles n'en sont pas moins du même genre, et méritent d'être placées dans les mêmes catégories que les émotions esthétiques, visuelles ou auditives. L'analyse de quelques exemples le démontre.

Essayons de revivre un instant de notre vie où, au contact d'une nature magnifique, nous avons éprouvé un sentiment de beauté si intense que tout notre être en a été transporté d'enthousiasme. C'était au printemps, au moment où nous traversions une forêt de hêtres dont les jeunes feuilles, encore transparentes, laissaient filtrer une lumière si blonde et si tiède que c'était un délice pour les yeux de promener le regard dans la verdure délicate, et que la douce chaleur était une caresse pour le visage. Ou bien encore le parfum violent des fleurs qui vous enivre, parfois, au soir des brûlantes journées d'été, et la saveur d'un vin capiteux, et la douceur d'une peau satinée, ne sont-ce pas là des sensations assez riches d'éléments émotifs et représentatifs pour donner souvent naissance à des jugements de valeur ? Or, dans quelle catégorie autre que celle des évaluations esthétiques pourrait-on les classer ? On n'hésite pas à qualifier d'esthétique le jugement par lequel un artiste exprime le plaisir immédiat, et pour ainsi dire physique, qu'il éprouve à la vue d'une belle « tache de couleur » ou à l'ouïe d'un accord musical ou même d'un son isolé dont le timbre retentit agréablement à son oreille. L'analogie profonde qui rapproche les réactions émotionnelles provoquées directement par les données de la sensibilité, nous oblige à grouper ensemble les jugements de valeur relatifs aux perceptions du toucher, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, sans tenir compte de leur utilité ou de la « valeur morale »

que l'on est accoutumé à leur attribuer dans les milieux philosophiques. Quant au sens cinesthétique, qui centralise les sensations internes, digestives ou autres, il ne peut fournir à lui seul les données nécessaires à la construction de jugements de valeur, faute de l'élément représentatif susceptible de constituer le terme-sujet. Mais les sensations internes se combinent sans cesse avec les sensations externes et s'expriment indirectement par les modifications qu'elles apportent dans les jugements de valeur dont ces dernières fournissent l'élément représentatif et une partie seulement de l'élément affectif. Les choses nous apparaissent plus ou moins belles et les hommes plus ou moins bons suivant l'état de notre appareil digestif ou sexuel, et les couleurs sont plus vives, le chant des oiseaux plus mélodieux, pour un être sain que pour un dyspeptique. Il peut même arriver que la résultante de toutes les sensations internes, exprimant le « ton vital », constitue le prédicat d'un jugement de valeur dont le sujet est un concept élaboré au moyen d'un grand nombre, pour ne pas dire de l'ensemble, des sensations externes. Les appréciations générales, telles que « Le monde est beau », la vie est mauvaise », ou « exister est un bonheur », peuvent être de ce type, si elles expriment des états psychologiques réellement affectifs. Il est frappant de constater combien ces jugements de valeur portés sur l'ensemble des choses, sont parfois indépendants du nombre et de la qualité des sensations esthétiques éprouvées par le sujet pensant.

On voit que notre conception des jugements de valeur esthétiques est assez différente de celles de Ribot ou de Durkheim.

« Sur l'origine de l'émotion esthétique, dit Ribot (1), par conséquent sur la marque qui lui est propre entre

(1) « Psychologie des Sentiments », Paris, Alcan, p. 330.

toutes les émotions, il existe un accord bien rare parmi les auteurs, à quelque école philosophique qu'ils appartiennent : elle a sa source dans un superflu de vie, dans une activité de luxe ; elle est une forme de jeu... L'activité primaire de nos facultés physiques et mentales se rapporte à des fins prochaines : la conservation de l'individu et son adaptation au milieu. L'activité secondaire est sa fin à elle-même, aussi paraît-elle assez tard dans le règne zoologique. Les animaux inférieurs sont enfermés dans un cercle étroit : se nourrir, se défendre, dormir et propager leur espèce. Plus haut apparaît une activité sans but d'organes sans emploi... Plus haut encore, apparaît le vrai jeu : les chiens simulant la chasse ou les combats, etc... Chez les enfants, on sait le rôle capital du jeu et comment il diffère suivant le sexe, le caractère et l'âge : il a une marque individuelle et est souvent une création. »

« Toutefois, le jeu est un genre dont l'activité esthétique n'est qu'une espèce... Le caractère propre de cette activité superflue, de cette forme de jeu, c'est qu'elle se dépense en une combinaison d'images et aboutit à une création qui a son but en elle-même... C'est le jeu de l'imagination créatrice sous sa forme désintéressée. »

Pour notre part, nous n'avons pas cherché à déterminer l'origine de l'émotion esthétique. Nous ne croyons pas, d'ailleurs, qu'il soit de bonne méthode de la dissocier des perceptions sensibles auxquelles elle est liée et dont elle n'est que l'aspect le plus subjectif. Nous avons seulement tenté l'étude sommaire de l'acte psychologique par lequel nous apprécions la réalité, et nous avons vu que les qualifications de « beau », de « laid » et bien d'autres expressions semblables, indéfinissables par nature, sont les prédicats d'un groupe de jugements qu'il n'est pas impossible de délimiter approximativement par une définition

de leur sujet. Mais il semble bien qu'en écrivant son étude sur le « sentiment esthétique », Ribot ait eu sans cesse devant les yeux les conclusions qu'il avait cru devoir tirer de l'analyse d'émotions particulièrement complexes et d'une tonalité spéciale : celles qu'éprouve l'artiste, le créateur d'œuvres esthétiques. Il n'a pas remarqué qu'à côté des « valeurs artistiques », dues à l'activité humaine, donc, en un certain sens « artificielles », il en est une infinité qui sont « naturelles », c'est-à-dire qui nous impressionnent esthétiquement sans que nous ayons créé ou modifié les objets qui provoquent notre enthousiasme ou notre répulsion.

Nous pouvons être ou ne pas être les artisans de l'élément le plus objectif — du sujet — du jugement de valeur, sans que varient la tonalité et l'intensité du prédicat, qui représente notre apport le plus subjectif. La beauté, comme la laideur, sont « l'œuvre » de notre Moi, puisqu'elles ne sont que la projection, sur les choses, de certaines de nos réactions effectives. Nous sommes nous-mêmes, en un certain sens, les créateurs des qualités esthétiques d'un paysage ou d'une fleur, puisque ces qualités n'existent pas pour l'homme qui reste « passif » au moment où les mêmes impressions visuelles et olfactives viennent impressionner ses sens. Mais il est évident que l'art, c'est-à-dire la production artificielle d'objets susceptibles de provoquer en nous des réactions émotionnelles agréables, est un phénomène postérieur à l'acte psychologique par lequel nous prenons conscience de ces réactions internes. Il est une technique, rendue possible par l'analogie des sentiments humains au sein d'un groupe social donné, et fondée sur une connaissance plus intuitive qu'expérimentale de ces « constantes esthétiques ». L'artiste est un être qui vibre plus intensément qu'un homme ordinaire au contact du monde extérieur.

qui est doué, de plus, d'une mémoire affective particulièrement développée, de telle sorte qu'il sent le besoin de reproduire artificiellement les objets qui ont fait sur lui le plus d'impression. Et comme c'est l'élément affectif de la perception qui est le facteur dominant et le moteur de cette activité, ce sont les éléments représentatifs les plus étroitement liés à lui dans le souvenir qui reparaîtront dans l'œuvre d'art. Celle-ci ne sera donc pas une photographie de la réalité, mais cette réalité « vue à travers un tempérament », comme disait Zola. Bacon écrivait déjà : « *Ars homo additus naturæ* ».

Que la création d'œuvres d'art soit, comme le dit Ribot, « une activité de luxe », qu'elle ait sa source dans un superflu de vie et se ramène, somme toute, à une espèce de jeu, cela ne signifie donc pas du tout que les émotions esthétiques aient, en général, ce caractère. Il semble au contraire qu'elles constituent souvent une activité psychologique moins « désintéressée » que l'acte intellectuel de la perception et étroitement liée au sens de la conservation et de l'adaptation de l'individu. Simmel et Guyau ont montré que, dans beaucoup de cas, le « beau » semble dériver de l'« utile ».

Nous ajouterons qu'il nous paraît absolument arbitraire de réduire l'« esthétique » à l'« artistique ». A moins de postuler l'existence transcendante d'une « Beauté en soi », d'un « Idéal » analogue aux « Idées » platoniciennes, — qui se révélerait aux artistes et transparaîtrait dans leurs œuvres, — à moins de faire cette hypothèse bien difficile à soutenir en présence de la diversité des écoles et des civilisations (1), il faut admettre que la beauté est immanente au monde sensible dont elle constitue l'aspect le plus subjectif et que l'artiste la

(1) Pour être conséquent, il faudrait d'ailleurs hypostasier aussi bien le Laid que le Beau, sans compter le Joli, le Pittoresque, etc., etc.

découvre dans les choses avant de l'exprimer. Mais la grande majorité des hommes, lorsqu'ils l'ont découverte, se contente d'en jouir, sans éprouver le besoin, — et sans posséder la capacité — de fixer leur impression esthétique dans une œuvre d'art. Or, si l'on examine un certain nombre de ces états de conscience esthétiques, on se rend compte qu'ils dérivent génétiquement des sensations primitives de plaisir et de douleur et qu'ils héritent souvent de la nature « utilitaire » de ces réactions psychologiques. Le sentiment du « beau », qui n'implique pas plus une activité créatrice que le sentiment du « laid » n'implique une activité destructrice, — à moins que l'on entende par « activité » l'existence de « tendances psychologiques » à la création ou à la destruction, — le sentiment du beau peut parfaitement être provoqué par des objets dont l'utilité est évidente. Quand nous portons des jugements de valeur esthétiques sur le port de Marseille, le Pont-Neuf, ou l'avenue des Champs-Élysées, sur une automobile « qui a de la ligne », ou une robe « d'une coupe élégante », nous n'affirmons pas leur utilité, mais nous la nions bien moins encore, et le fait que le sentiment d'utilité disparaît ou passe à l'arrière-plan de la conscience au moment où apparaît celui de « beauté », confirme seulement notre thèse sur l'impossibilité de la coexistence de plusieurs états affectifs. Il n'en reste pas moins évident que beaucoup d'objets peuvent être successivement qualifiés de « beaux » et « d'utiles » et que, par une oscillation psychologique que nous avons étudiée précédemment, nous pouvons percevoir tour à tour ces deux qualités.

Ribot insiste sur la valeur esthétique de la danse (de la danse-pantomime surtout), qu'il appelle « l'art naturel par excellence », « la transition entre le jeu sous sa forme simple de mouvements dépensés pour le plaisir et l'activité esthétique, c'est-à-dire le jeu création ». Sauf quel-

ques réserves de détail, nous serions d'accord avec Ribot sur ce point, à condition de remplacer l'expression « activité esthétique » par « activité artistique » et qu'il soit bien entendu que le champ des évaluations esthétiques est beaucoup plus vaste et porte sur des objets sensibles dont la naissance n'est pas due à l'activité humaine, ou qui ont été créés par nous en vue de fins utilitaires, aussi bien que sur des œuvres d'art. Que j'admire la démarche souple d'un félin, le geste sûr et puissant d'un bûcheron abattant un arbre, ou les évolutions gracieuses d'une danseuse de ballet, j'éprouve un sentiment manifestement esthétique. Un rocher naturel ou un viaduc de chemin de fer enjambant une gorge sauvage peuvent produire une impression du même type qu'une œuvre architecturale sans utilité pratique.

Si le jeu donne naissance à l'art, tandis que l'aspect esthétique du travail reste, pour ainsi dire, à l'état fruste, c'est que, dans le premier, l'activité humaine est tout entière disponible, que la tendance au maximum de jouissance n'est pas limitée et canalisée, comme dans le travail, par les conditions de l'action utile. Cette libération de préoccupations pratiques est d'ailleurs, même pour l'artiste, très relative : toute une habileté technique est nécessaire pour vaincre les résistances que la matière oppose à la réalisation de l'œuvre d'art, pour concilier l'intuition originale du novateur avec les formes imposées par la tradition, et même, comme c'est le cas en architecture, pour satisfaire à des exigences utilitaires.

On voit donc que si l'art est une « activité de luxe », une utilisation du superflu de forces dont l'homme dispose **après** avoir satisfait ses besoins immédiats, il n'est que le développement, et pour ainsi dire, la culture d'états de conscience qui existent déjà *pendant* que se satisfont ces **besoins**. L'éducation artistique tend à développer, à affi-

ner la sensibilité naturelle, à faire percevoir des différences et des nuances nouvelles, à créer un « Moi artistique » délicat et exigeant. Il peut en résulter une hypertrophie des réactions affectives telle que l'artiste supporte avec peine le contact de la vie quotidienne qui le blesse à chaque instant par sa laideur, sa brutalité, ou simplement sa médiocrité. Il se réfugie alors dans les « paradis retranchés les choses qui le font souffrir. Il peut aussi se faire que l'artiste soit doué d'une santé morale assez artificiels » de l'art, c'est-à-dire dans un monde d'où sont robuste pour que le développement de sa sensibilité n'ait pas pour rançon pareille surexcitation du « sens de la douleur » : sans être « en chair vive », son épiderme est plus délicat que celui d'un homme ordinaire.

Mais à côté des artistes et des dilettantes qui cultivent et compliquent leurs émotions esthétiques, qui se créent des « besoins de luxe » afin de goûter le plaisir de les satisfaire, de pénétrer dans des domaines jusqu'alors ignorés, et de renouveler ainsi leur inspiration, à côté de ceux qui créent des valeurs artistiques pour enrichir leur univers sensible, il est des hommes auxquels suffisent les impressions esthétiques provoquées par le jeu normal de leurs sens. Et si, dans la plupart des cas, cette simplification de la vie affective donne une impression de médiocrité et de monotonie, il arrive aussi que l'émotivité soit très intense bien qu'elle n'accompagne ni une activité artistique, ni la perception d'une œuvre d'art.

De même qu'un morceau de pain peut sembler délicieux à un affamé, ou un verre d'eau fraîche à un homme altéré, de même les sons, les couleurs, les formes les plus simples, peuvent déclencher en nous de vives émotions indéniablement esthétiques. Et une activité tout entière tendue vers un but pratique, un travail physique ou intellectuel, sont susceptibles de provoquer des états émotionnels

créateurs de jugements d'évaluation esthétiques, grâce aux données du toucher profond, en particulier du sens musculaire, aussi bien que du sens spécial que Ribot étudie sous le nom de « sentiment intellectuel ». L'âpre joie de l'effort qui réussit, de l'action tout à la fois aisée et puissante, est parfois la même dans le travail que dans le jeu. Il semble bien que l'artisan habile dans son métier, le savant conscient de dominer son sujet, et l'athlète qui « se sent en forme » éprouvent un sentiment analogue de satisfaction, de liberté et de fierté. Cette émotion diffuse peut se concentrer, se « cristalliser » sur un objet précis, qui est évalué esthétiquement bien que, pour un profane, il soit privé de toute couleur affective. Un paysan s'extasie devant une « belle machine agricole », un physicien devant une « belle » expérience, un sportman devant un « beau shoot » dans un match de football. La réaction affective est provoquée par l'heureuse « adaptation fonctionnelle » de l'objet (1) à son milieu, par l'impression de précision, d'exactitude, unie à celle de réussite, de fécondité.

Si l'on admet la définition que nous avons donnée du jugement d'évaluation esthétique, on est donc amené à le reconnaître même là où son sujet n'a aucune valeur artistique. L'œuvre d'art apparaît comme un cas particulier, privilégié, parmi la foule des objets sensibles susceptibles de provoquer en nous une réaction affective. On ne peut dire que sa beauté soit supérieure parce que plus rationnelle et plus nuancée. Elle est parfois, au contraire, irrationnelle et brutale. Mais elle présente, en un raccourci saisissant, la réalité telle que l'a vue l'artiste, telle que l'a transformée et colorée un tempérament puissam-

(1) En ce qui concerne les cas dans lesquels « l'objet » de l'évaluation esthétique est un mouvement, un acte, voir nos remarques au début du prochain chapitre, consacré au jugement de valeur moral.

ment affectif. Le « coefficient personnel », au lieu d'être éliminé ou réduit au minimum comme dans la construction scientifique, est l'élément essentiel, le centre coordinateur de la construction artistique. Quand un objet sensible non-artistique produit sur nous une émotion esthétique, c'est que nous retrouvons simplement en nous les éléments affectifs que nous lui avons donnés. Tel un miroir, il nous renvoie notre propre image. Par l'œuvre d'art, nous entrons en contact avec une autre sensibilité et c'est un enrichissement, pour peu que nos tendances et nos goûts personnels aient une certaine parenté avec ceux qui sont exprimés avec force et beauté. Notre Moi affectif « partage » l'impression de l'artiste, c'est-à-dire vibre aussi intensément que s'il était capable de créer l'œuvre dans laquelle il trouve symbolisées ses aspirations ou ses sensations.

Est-il possible de hiérarchiser les valeurs esthétiques ?

Si étrange que cela paraisse au premier abord, cette question ne doit pas être traitée dans le présent chapitre. Il est clair, en effet, que l'importance et la « valeur » relatives à attribuer à plusieurs types d'évaluation esthétique ne peuvent être déterminées que par un nouveau jugement de valeur, c'est-à-dire par une appréciation portant soit sur la qualité morale des états psychologiques qu'ils provoquent, soit sur l'utilité, la rareté ou la valeur économique des objets sensibles qui leur ont donné naissance.

CHAPITRE IX

LE JUGEMENT DE VALEUR MORAL

Le groupe des jugements de valeur moraux, qui ne peut être délimité ni par une définition de leur prédicat, — purement qualitatif et par là « auto-compréhensif », — ni par l'énoncé des expressions verbales dans lesquelles ils se formulent, — puisque nous transposons sans cesse le vocabulaire esthétique dans les domaines moraux ou économiques et vice-versa, — le groupe des jugements de valeur moraux, avons-nous dit, peut être caractérisé par le fait que leur sujet est un acte volontaire, au stade primitif de tendance ou de sentiment aussi bien qu'à celui d'action réalisée. Par extension, nous portons des jugements de valeur moraux sur des individus ou des groupes, mais nous les apprécions alors en tant « qu'agents moraux » et non en tant qu'objets sensibles, et nos évaluations sont la résultante, le résumé d'une série de jugements portés sur leurs actes et leurs sentiments. Si nous disons : « Socrate était bon » et « Néron était cruel », et que ces deux propositions aient une valeur affective réelle (qui s'exprime dans l'intonation et serait plus sensible si nous nous exclamions : « *Que* Socrate était bon ! » « *Que* Néron était cruel »), c'est que nous connaissons des traits de la vie de ces deux hommes et que nous avons évalué leurs actes et leurs sentiments.

On nous objectera peut-être que des actions et des états

psychologiques peuvent constituer le sujet de jugements de valeur esthétiques, peuvent être qualifiés de « beaux », ou de « laids ». Nous répondrons que, dans la plupart des cas, le jugement n'est esthétique qu'en apparence, qu'il exprime en réalité une appréciation morale. L'affirmation « cet acte est beau », n'a, d'ordinaire, pas plus de portée esthétique que l'expression « un méchant tableau » n'a de portée morale.

Et l'étude des « cas frontière », des jugements qui expriment une réaction aussi bien esthétique que morale, confirme l'exactitude de notre classification.

Supposons, par exemple, qu'un enfant est tombé dans une rivière dangereuse et qu'un passant s'est jeté à l'eau pour le sauver. Si nous disons de cette action qu'elle est « bonne », nous qualifions l'acte accompli dans ce qu'il a de plus intérieur, nous apprécions la qualité de « l'intention », et des sentiments de pitié, de désintéressement, de courage qui ont fait agir le héros (1).

Dans l'expression : « ce geste est beau », l'élément moral subsiste, mais il peut être accompagné d'une appréciation indéniablement esthétique, portant sur l'aspect extérieur de l'acte, sur la promptitude, l'énergie et même l'habileté déployées par le sauveteur. Nous parlons « d'exploits brillants », « d'actions d'éclat », parce que la représentation d'un acte n'implique pas seulement celle d'un mouvement de la volonté, mais aussi celle des phénomènes de l'effet produit sur l'entourage. Aux sentiments correspondants sensibles par lesquels il se « réalise », et souvent pondent des états physiologiques plus ou moins déterminés, des attitudes, des gestes, et il est naturel que, d'ordi-

(1) Pour ne pas compliquer la discussion, nous ne tenons pas compte ici d'une autre signification possible de l'adjectif « bon » : celle d'« utile », « profitable », « opportun », correspondant au grec *καίρως*. Le jugement de valeur exprimé est alors économique.

naire, leur évocation suscite des images et des souvenirs d'objets sensibles susceptibles de nous impressionner esthétiquement... Bien que l'unité qualitative des états affectifs empêche la coexistence de ces réactions esthétiques et morale, l'oscillation qui peut faire apparaître successivement les deux états psychologiques dans le champ de la conscience, donne l'impression qu'ils sont mélangés, d'autant plus que le vocabulaire emploie souvent les mêmes expressions linguistiques pour caractériser les qualités des deux catégories.

Quand nous disons que l'avarice est laide, notre jugement de valeur est nettement moral ; mais si l'énonciation de ce vice fait surgir dans notre conscience des images, des attitudes d'avares, elle peut provoquer en nous une réaction esthétique qui, d'ailleurs, s'exprimera peut-être dans la même formule que l'évaluation morale. Et lorsque, pleins d'enthousiasme patriotique, nous proclamons « superbe » la conduite courageuse d'un de nos héros nationaux sur un champ de bataille, un élément esthétique se mêle à notre appréciation. De même que notre œil est caressé par un vif chatoiement de couleurs, de même notre « sens de l'action », soit avant tout notre sens musculaire, est impressionné par un beau déploiement d'énergie. La vue, ou simplement la représentation de mouvements et d'efforts, déclanche en nous des gestes aussitôt inhibés, provoque des tendances à l'acte qui avortent, ou plutôt se transforment en une vibration affective. Cette réaction interne donne naissance à un jugement de valeur esthétique si elle est projetée, sous forme de qualité, sur un objet sensible perçu, ou construit avec des souvenirs. Elle aboutit à un jugement de valeur moral dans la mesure où l'esprit, refoulant à l'arrière-plan de la conscience l'élément représentatif de l'action, unit notre réaction affective au mouvement psychologique que nous

supposons, par induction, avoir déclanché et réalisé l'acte que nous admirons. Et dans ce cas, les « explications » que nous serons peut-être amenés à donner pour justifier notre appréciation, consisteront en une énumération et une évaluation des mobiles psychologiques dont la volition est la résultante, la vivante synthèse, et non en une analyse des modalités sensibles de l'action. Nous dirons que la conduite de notre héros est « superbe », parce qu'elle manifeste une indomptable énergie guidée par un ardent patriotisme, etc., etc... Il est donc bien vrai que l'évaluation esthétique porte sur des *objets* de perception, l'évaluation morale sur des mouvements de la *volonté* et ensuite seulement, par dérivation, d'une part sur des états émotifs dans lesquels la tendance à l'acte n'est pas perceptible, d'autre part, sur des actions réalisées, des faits d'ordre spirituel et matériel.

Mais ici se pose un problème que nous ne prétendons, certes, pas résoudre, mais qu'il nous paraît nécessaire de poser nettement, en nous bornant à indiquer brièvement la voie dans laquelle, nous semble-t-il, une solution plausible pourrait être trouvée. Alors que l'on saisit assez bien le processus d'intellectualisation et de socialisation par lequel la vibration de notre sensibilité donne naissance à l'évaluation esthétique, les données immédiates de notre appareil sensoriel nous fournissant l'élément affectif et l'élément représentatif nécessaires à la constitution d'un jugement de valeur, on a plus de peine à se représenter la genèse de l'évaluation morale. Comment se fait-il qu'une action puisse non seulement être perçue comme un changement dans le monde que nous révèlent nos sens, comme une modification agréable ou désagréable à notre sensibilité, mais être, en outre, l'objet d'une évaluation morale ? En quoi l'élément psychologique, le « ressort interne » de l'action, nous intéresse-t-il, puisque nous ne

percevons et ne pouvons être atteints que par son côté extérieur, phénoménal ?

On doit remarquer, en premier lieu, que si les volitions et les sentiments d'autrui ne nous sont pas donnés directement, si nous les « construisons » d'après des indices fournis par les données de nos sens, nos inductions sont fondées sur l'observation de « constantes psycho-physiologiques » sérieuses, et éclairées par la connaissance immédiate et intuitive des faits de conscience que donne l'introspection. L'aspect psychologique des actions n'est donc pas aussi difficile à saisir qu'il le semble de prime abord, et il pourrait bien être plus stable, moins fuyant, qu'on n'est tenté de le croire.

On doit noter ensuite que la connaissance de ce côté psychologique est loin d'être indifférente à la sécurité et au libre développement de l'individu. Percevoir une tendance, une attitude mentale, une volonté étrangère, c'est prendre connaissance de la nature et de l'orientation d'une force avec laquelle nous entrerons peut-être en contact, pour notre bonheur ou notre malheur (1).

Un acte est « significatif » d'un caractère, c'est-à-dire qu'il nous indique la conduite que nous avons à observer à l'égard d'une volonté étrangère. Et le jugement d'évaluation que nous portons sur un acte volontaire pourrait

(1) On voit que nous reconnaissons le caractère social (ou du moins « interindividuel ») du jugement de valeur moral, puisque, plus ou moins directement, l'être atteint par le jugement est une volonté, une personnalité, dont l'activité est appréciée en fonction d'autres personnalités. Mais, comme nous le montrerons avec plus de détail à la fin de ce chapitre, dans notre critique de la communication faite par Durkheim à la Société Française de Philosophie sur la « Détermination du fait moral », il arrive souvent que l'individu qui porte le jugement de valeur soit, à la fois, juge et partie, qu'il soit lui-même le bénéficiaire ou la victime de l'acte incriminé. La « société » se réduit alors à deux personnes.

Quant à prétendre que nous ne portons une évaluation morale que sur les actes qui atteignent des valeurs sociales, c'est méconnaître étrangement les faits.

bien n'être que la projection, sur cette volition, de la vibration émotionnelle déclanchée en nous par notre tendance à participer à l'acte perçu ou à l'empêcher. Par l'évaluation morale, nous prenons parti dans l'action d'autrui, et si c'est un acte commis par nous-même que nous apprécions, nous y parvenons par un « dédoublement » de notre personnalité, grâce auquel nous nous érigeons en juges de notre propre activité. Ce dernier phénomène suppose toutefois que le cercle de nos intérêts est susceptible de s'étendre à ce qui touche autrui, que les relations que nous soutenons avec nos semblables peuvent développer en nous de véritables « moi » sociaux, et que des conflits peuvent s'élever entre ces volontés diverses. Des études détaillées et nombreuses ayant été consacrées à cette question par les psychologues, nous ne nous y arrêterons pas.

L'évaluation morale apparaît ainsi comme un cas particulier de jugements de valeur, provoqués par la perception de volontés, d'activités conscientes analogues à la nôtre, dans l'univers moral et sensible et, pour ainsi dire à l'« intérieur » ou à la « source » des phénomènes, ou du moins d'une partie des phénomènes.

Un phénomène quelconque peut, naturellement, provoquer en nous une réaction affective par sa seule perception ou représentation. Si nous allons voir un de nos amis, et que nous le trouvions gravement blessé par la chute accidentelle d'une tuile de son toit, nous serons violemment émus et ce malheur nous arrachera peut-être une expression telle que : « Cet accident est horrible, profondément triste ! » Ce jugement, qui exprime notre douleur et notre compassion, qui extériorise la réaction de notre sensibilité sous la forme d'une qualification du fait évalué, rentre dans la catégorie des jugements de valeur esthétiques, si l'on accepte la très large définition que nous

avons donnée de ces derniers. Il n'y aura appréciation « morale » que si le malheur survenu est conçu comme l'effet d'une volonté, si la tuile, au lieu de tomber du toit par hasard, a été lancée intentionnellement par un ennemi ou un voleur. Peut-être nous exclamerons-nous alors : « Cet acte est odieux ! »

Quand une action provoque en nous une réaction morale, notre évaluation porte donc, au moins primitivement, sur la qualité de l'intention, de la volonté, en même temps que sur les modalités et les effets de l'action. Est « bon » tout acte à la source duquel nous discernons (ou imaginons) un sentiment de bienveillance, est « mauvais » tout acte inspiré par une volonté que nous jugeons malveillante. Les enfants répartissent les personnes qu'ils connaissent en deux catégories : celle des « bons » et celle des « méchants », et ce dualisme simpliste se retrouve dans beaucoup de morales et de théologies, dans l'Ancien Testament par exemple. Et quand une tendance anthropomorphique prête des intentions et des volontés aux phénomènes naturels, le monde se peuple de ces êtres bienveillants et malveillants que sont les anges et les démons.

Il paraît donc clair que le propre du jugement de valeur moral n'est pas d'établir une relation de convenance ou de non-convenance entre un fait donné et un idéal d'origine sociale, comme le disait Durkheim. Ce serait là une opération analogue aux jugements de réalité, consistant dans l'établissement ou la mise en lumière d'une relation entre des concepts. Cet acte psychologique ne différerait des inférences rationnelles que par le contenu des concepts, il leur serait donc identique au point de vue logique, qui est purement formel. En réalité, la caractéristique de l'évaluation morale réside dans le fait qu'elle est un véritable jugement de valeur, c'est-à-dire que son prédicat exprime une réaction affective du sujet pensant,

et que cette réaction est provoquée par la perception d'une activité bienveillante ou malveillante.

On objectera que la plupart des mauvaises actions ne sont pas commises « dans le but de nuire », que le voleur a d'ordinaire pour objectif de s'emparer de son butin et ne cherche aucunement à faire souffrir le volé : il serait ravi que sa victime ne s'aperçût de rien ! Le don Juan qui séduit une jeune fille en lui promettant mariage, puis l'abandonne pour faire la conquête d'une autre femme, peut éprouver du regret de mettre la première au désespoir et ne s'y résoudre que sous l'empire de la passion qui l'entraîne ailleurs. Un soldat qui lâche pied devant l'ennemi ne s'enfuit pas dans le but de nuire à son pays, mais parce que la peur qui le talonne a été plus forte que toutes les consignes militaires et que tous les « impératifs » catégoriques. Or nous nous accordons à estimer comme de mauvaises actions le vol, la subornation et la lâcheté.

Cette contradiction n'est qu'apparente. Elle repose sur une erreur de raisonnement analogue aux sophismes dans lesquels un terme est pris dans deux sens différents. En effet, quand nous disons qu'un individu qui évalue moralement une action s'attache à la direction de l'intention en même temps qu'aux effets de l'activité, il va de soi qu'il apprécie cette volonté étrangère à son propre point de vue, d'après des critères qu'il s'est constitués lui-même ou qu'il a reçus de son milieu social. Il la juge bonne si l'objectif qu'elle poursuit est, à son avis à lui, désirable. Il l'estime mauvaise si elle est destructrice de choses qui sont, pour lui, des *valeurs*, si elle lèse ses *intérêts* matériels ou spirituels, individuels ou sociaux. Quand un voleur veut me prendre mon portefeuille, peu m'importent les mobiles de son acte : je juge « mauvaise » son intention de me prendre ce que j'estime posséder légitimement,

et peu me chaut les sentiments que, par ailleurs, il ressent à mon égard. Par solidarité, je réagirai de la même manière s'il attaque mon voisin au lieu de s'en prendre à moi. De même en toutes circonstances, quand nous évaluons moralement un acte, nous nous plaçons au point de vue de celui ou de ceux qui en subissent les effets, agréables ou désagréables, nous nous solidarisons avec le bénéficiaire ou la victime et non avec l'acteur. Nous agissons de même dans nos jugements esthétiques : nous évaluons une œuvre d'art d'après l'impression qu'elle produit sur nous, non d'après les sentiments qu'a éprouvés l'artiste en la créant.

Il faut noter cependant cette différence : le jugement de valeur moral portant moins sur l'action réalisée que sur la volition, ou, pour être plus précis, appréciant la volition telle que le phénomène sensible la manifeste, il ne peut être porté légitimement que si l'individu jugé a eu conscience des effets de son acte au moment où il l'accomplissait. Nous pouvons être rendus juridiquement responsables d'un tort que nous avons causé sans le vouloir ou même sans le savoir, nous n'avons point à en répondre moralement. Et l'on peut observer que la gravité d'une faute ne dépend pas seulement de la grandeur du dommage matériel ou moral qui en résulte. Si l'acte a été perpétré par un homme pleinement conscient de ce qu'il faisait, s'il a été froidement prémédité, nous jugeons le délit plus sévèrement que s'il a été commis dans un moment d'excitation ou de folie passionnelle. C'est que, dans le second cas, la volonté du coupable a été déviée dans une direction mauvaise sous l'effet d'une cause que nous jugeons accidentelle et momentanée, tandis que dans le premier cas la volonté est orientée d'une façon plus stable dans le sens dangereux que nous réprouvons. Les crimes commis par pur sadisme provoquent en nous une aversion

bien plus grande que les crimes passionnels et même que ceux qui ont été déterminées par des mobiles intéressés. Ils déclanchent des réactions défensives beaucoup plus énergiques de la part des individus et des sociétés. Et ce que nous avons dit ici des actions mauvaises peut tout aussi bien s'appliquer, *mutatis mutandis*, aux actions bonnes.

Mais quels sont les critères qui nous permettent de classer moralement les actions ?

Il semble bien que, primitivement, nous estimions « bons » uniquement les actes qui favorisent notre Moi et que nos évaluations morales de l'activité d'autrui soient comme l'écho des évaluations esthétiques que nous portons sur les résultats de cette activité qui nous affectent personnellement. Pour l'enfant, est « bonne » toute action qui lui est agréable, qui lui procure du plaisir ou qui éloigne de lui une peine. Mais à mesure que les intérêts de la personnalité s'élargissent et se diversifient, à mesure que se développent l'instinct de sympathie et les sentiments sociaux, notre Moi est affecté par tout ce qui touche aux membres de notre famille, à nos amis, à nos compatriotes, aux hommes en général, aux conditions matérielles et spirituelles de leur bonheur, aux institutions, aux règles de vie traditionnelles, aux coutumes admises et aux simples habitudes. Par dérivation, les animaux et les choses mêmes peuvent devenir précieux à notre sensibilité. Nos intérêts, et, par conséquent, nos réactions morales, se socialisent.

Et en même temps, le développement de nos connaissances nous permet de faire des distinctions parmi les plaisirs, de reconnaître leur durabilité, leur fécondité, bref, de nous construire une « hédonistique » pratique comparable à celles qu'ont élaborées les philosophes utilitaristes. Nos préférences naturelles s'affirment au contact

des évaluations de notre milieu, ou, au contraire, se heurtent contre elles, se replient, sont refoulées, parfois brisées, ou bien encore s'adaptent en se transformant. En outre, le processus d'intellectualisation que nous avons étudié dans la partie de notre travail consacrée à l'étude générale des jugements de valeur transforme notre système d'évaluation, y introduit un élément de coordination, de rationalisation. Les considérations « d'utilité », qui reposent sur une discrimination des propriétés latentes des choses, des capacités de jouissance qu'elles renferment à l'état potentiel, sont la source d'évaluations économiques qui prennent une grande importance dans notre vie psychologique. Elles déterminent en nous des manières d'envisager les choses qui, par le simple fait de leur répétition, se transforment en attitudes mentales, se fixent, deviennent automatiques. Les objets qui les déclenchent produisent ainsi en nous des réactions affectives immédiates, ce qui signifie que nous n'avons plus conscience des constructions rationnelles par lesquelles l'élément représentatif de leur perception a été mis en contact avec notre Moi affectif. Nos jugements de valeur économiques sont alors transformés en évaluations esthétiques, et le cercle de nos intérêts, de nos désirs et de nos répugnances, en est considérablement agrandi et diversifié. Nous en arrivons à attacher une valeur intrinsèque à des objets qui n'ont, en apparence, aucun rapport avec notre Moi, qui ne possèdent plus le caractère « d'agréable », de « beau », ou d'« utile ». Un collectionneur se passionne pour l'acquisition d'un timbre-poste très rare, un naturaliste passe des années à étudier quelques insectes, un grammairien à débrouiller la syntaxe d'une langue morte.

Nos intérêts, qui sont comme le prolongement de notre personnalité, étant innombrables, innombrables seront les actions susceptibles de les favoriser ou de les léser. Si donc

un moraliste se donnait la tâche d'en dresser la liste, il se trouverait avoir à cataloguer un nombre indéfini de faits, dont la plupart devraient figurer sous des rubriques différentes suivant les individus considérés, car, ainsi que nous le montrerons plus loin avec quelques détails, la diversité de nos « tables de valeurs » pratiques est bien plus grande que ne le ferait croire l'étude des systèmes théoriques. Toute action peut prendre une valeur morale : une offense volontaire à la grammaire est ressentie par certaines personnes comme quelque chose de différent et de plus grave qu'une simple incorrection de langage : comme un signe d'irrespect pour la tradition, d'indiscipline, comme une licence moralement répréhensible.

Est-il possible de déterminer, du moins, certaines caractéristiques générales de la « conduite bienveillante » et de la « conduite malveillante », de telle façon que nous saisissons ne fût-ce que quelques-uns des aspects par lesquels les actes déclanchent nos réactions affectives d'ordre moral ? Il le semble. Ainsi la « conduite bienveillante » comporte certaines activités altruistes et désintéressées : sacrifices en faveur du groupe social, ou en tous cas ce *respect* de la personnalité d'autrui que Kant a fort bien mis en lumière lorsqu'il a posé le principe que la personne humaine doit être considérée comme une « fin » et non comme un moyen. Plus positivement, cette conduite implique un effort de justice : accomplissement loyal, par l'individu, de sa part de « travail social » et effort pour que les objets désirables, — un économiste dirait les « richesses », — soient répartis de manière à favoriser le développement et le bonheur d'autrui aussi bien que l'extension de sa propre personnalité. Et Guyau, après Schopenhauer, a insisté sur l'importance sociale et sur la

généralité du sentiment de sympathie que Ribot, dans sa « *Psychologie des Sentiments* », considère comme une tendance psychologique innée et irréductible. La conduite morale serait celle qui favorise la vie individuelle et sociale, qui la rend plus intense et plus riche. La personnalité, d'une part, la société, de l'autre, telles sont les deux valeurs essentielles par rapport auxquelles nous évaluons moralement les actions d'autrui et celles que nous accomplissons nous-mêmes. Et quant à l'activité « malfaisante » qui est destructrice, ou du moins nuisible soit à la personnalité, soit à la société, elle provoque en nous une réaction émotionnelle qui n'est que le sentiment de nos tendances instinctives à l'empêcher. Elle déclanche en nous un mouvement d'opposition qui peut aboutir à une sanction, — car, à travers l'acte, c'est la volonté malveillante que nous avons à cœur d'atteindre, — et la sanction, comme l'a montré Ribot (1), a son point de départ dans « l'instinct de conservation exaspéré », dans le réflexe défensif.

Mais dès qu'on veut sortir de ces généralités, et chercher à déterminer un certain nombre d'actes concrets universellement reconnus comme « bons » ou « mauvais », on se perd dans les restrictions et les exceptions. Veut-on tirer du principe de la valeur de la vie la conclusion que tuer est toujours un acte mauvais, on objectera que l'activité du chasseur et du boucher n'est pas du tout jugée répréhensible par la plupart des consciences. Et même restreinte à la vie humaine, la défense de tuer n'est que relative. Le bourreau qui exécute un criminel, le soldat qui tire sur l'ennemi, le médecin qui met fin par une piqûre à l'agonie d'un moribond, le passant attaqué par un voleur et qui l'abat par un « acte de légitime défense », tous ces gens transgressent la loi qui défend l'homicide et trouvent la justification de leur acte dans la nécessité

(1) *Psychologie des Sentiments*, p. 301.

de sauvegarder des valeurs supérieures à celles qu'ils sacrifient. Et si l'on examine le précepte qui défend de s'emparer de la propriété d'autrui, on s'aperçoit qu'il n'a pas, lui non plus, de valeur absolue. En temps de guerre, le prisonnier qui réussit à saisir le fusil de la sentinelle qui le surveille, et qui l'emporte en s'enfuyant, ne nous paraît pas du tout avoir commis un acte « mauvais ». Et il existe un certain nombre de personnes qui sont convaincues avec Proudhon que « la propriété, c'est le vol » et qui n'éprouvent aucune gêne morale à déposséder de leurs biens, par confiscation ou nationalisation, leurs compatriotes fortunés. La diversité des appréciations sera encore beaucoup plus grande si nous considérons les préceptes moraux relatifs aux devoirs positifs.

On voit donc que la répartition des actes concrets en « bons » et « mauvais » est essentiellement variable et dépend de toutes sortes de facteurs individuels et sociaux.

Considérons d'abord les facteurs individuels. Il est évident que les évaluations morales varient avec l'âge et c'est pourquoi les tables de valeurs théoriques, œuvres de vieillards aux sens rassis ou du moins d'adultes aux caractères particulièrement « mûris » par l'expérience, concordent si rarement avec les réactions affectives spontanées des enfants, des adolescents, et même des adultes plus jeunes. Il y a, par exemple, chez l'enfant et l'être en développement, un égoïsme tout à fait normal et aussi un besoin de mouvement et de jeu, qui l'amènent à juger très sévèrement, parfois à détester les adultes qui, à tort ou à raison, prétendent entraver cette expansion de vie par des ordres ou des punitions. On est souvent frappé de la violence que peuvent atteindre ces haines enfantines et si l'on remonte à leur source on trouve d'ordinaire des faits insignifiants au point de vue d'un adulte, mais dont l'importance est primordiale dans la table des valeurs de l'enfant.

Quant aux adolescents et aux jeunes gens, on sait qu'ils manifestent d'ordinaire par leurs paroles et par leurs actes la divergence qui existe entre leurs évaluations morales et celles de leurs aînés. Ceux dont l'esprit d'indépendance n'est pas très accentué ou dont la force de résistance morale est médiocre sont rapidement « remis dans la bonne voie », c'est-à-dire dans la voie traditionnelle, par la pression qu'exerce sur eux le milieu familial et social en général. S'ils ont le malheur de n'être pas soumis à cette influence régulatrice de l'entourage, ils risquent de tomber dans une dangereuse anarchie morale, car peu nombreux sont ceux qui sont capables de se forger une table de valeurs plus ou moins personnelle et de coordonner leur activité selon une formule nouvelle, mieux adaptée à leur tempérament et à leur carrière (1). Il est un domaine, en particulier, dans lequel la grande majorité des jeunes gens portent des jugements de valeur très différents de ceux que comportent les morales religieuses et laïques officiellement enseignées : c'est celui des relations sexuelles. Et il semble bien que, sur ce point, la rigueur des théories élaborées par des hommes trop loin de cet âge a provoqué plus d'hypocrisies et de troubles psychologiques que de vertus réelles.

Quant aux adultes, à la « taille » desquels ont été coupées les morales théoriques, on sait qu'ils ne les acceptent pas, le plus souvent, sans leur faire subir de sérieuses retouches, à moins qu'ils ne se contentent de les invoquer quand les préceptes enseignés concordent avec leurs propres appréciations et de les ignorer lorsqu'il y a discordance. On taxe souvent d'hypocrisies des inconséquences qui proviennent d'une hésitation involontaire entre plusieurs sys-

(1) Et même pour ceux-là, il semble bien que la résistance que le milieu social oppose à toute innovation morale soit d'une grande utilité. La lutte qu'ils doivent soutenir pour « s'affirmer », les fortifie et transforme en volontés leurs tendances naturelles.

tèmes d'évaluations, plutôt que d'une duplicité morale réelle. Il arrive fréquemment qu'un individu affirme de bonne foi son adhésion à un principe, sans percevoir tous les corollaires qu'on peut en tirer, et se récite au moment où il devrait accomplir les actes qui découlent logiquement de son jugement de valeur primitif. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, le plus souvent, ces « illogismes moraux » ne sont accompagnés d'aucun sentiment de gêne, de remords, et cela seul montre combien les constructions à tendances rationnelles qu'édifient les moralistes sont loin des réalités morales vivantes. Comme l'a montré Vilfredo Pareto, avec un si grand luxe de détails que sa pensée en est parfois rendue un peu confuse, les sentiments et les actes non logiques tiennent plus de place dans notre vie que ceux auxquels nous pouvons assigner des antécédents logiques. Ces incohérences, ces impuissances des systèmes théoriques d'évaluation morale, donnent naturellement à l'individu l'occasion de manifester, dans certaines limites, ses tendances personnelles.

Mais il faut reconnaître que la variété des tables de valeurs morales est due à des facteurs sociaux encore plus qu'à des différences d'âge ou de tempérament entre les individus. Non seulement, les divers types de civilisations — nomade, agricole, industrielle — donnent naissance à des types d'évaluation différents, non seulement les groupes sociaux tels que la famille, l'église, le parti ou le syndicat, proposent aux individus des tables de valeur dont le contenu et la disposition ne sont pas les mêmes, — et la personnalité a l'occasion de s'affirmer en choisissant et en combinant ces éléments divers, — mais on peut dire que chaque profession a sa morale, sa « mystique ».

Nous avons essayé, dans le précédent chapitre, de donner une idée de cette influence des occupations journalières du « métier » sur les évaluations esthétiques. Il se passe à

peu près la même chose dans le domaine des jugements de valeur moraux. Un artiste, un savant, un employé de bureau, un ouvrier ou un paysan, n'éprouvent pas, à l'égard des mêmes actes, les mêmes réactions affectives. Leurs « intérêts » sont différents, leurs jugements sont différents, leurs devoirs sont différents. Et ce n'est pas seulement un « chapitre » de leur table des valeurs — celui qui s'inscrirait sous la rubrique : actes professionnels — qui est modifié. C'est tout le système d'évaluation qui varie de l'un à l'autre. Ainsi, pour donner un seul exemple, un magistrat n'a point moralement droit à la liberté de vie que nous admettons aisément chez un comédien ou un aviateur. A la fin de notre chapitre sur la hiérarchie des valeurs, nous avons relevé la tendance, — amusante par sa généralité et la candeur avec laquelle elle s'affirme, — de la plupart des philosophes moralistes à placer au faite des valeurs morales des valeurs spirituelles telles que : connaissance, Raison, Science (1). Ce sont là, avons-nous dit, des évaluations d'intellectuels, et qui ne sont valables que pour eux. Il ne nous semble pas, quant à nous, qu'il soit possible de polariser ainsi les tendances morales dont la multiplicité et l'hétérogénéité semblent irréductibles. S'il fallait absolument trouver une formule synthétique du genre de réalité apprécié le plus haut par les évaluations morales des hommes, il nous semble d'ailleurs que nous ne donnerions pas une telle importance aux activités spéculatives, mais que nous rappel-

(1) Pour ne citer qu'un exemple de ces jugements de philosophes, qui prétendent non seulement exprimer leur conception personnelle de la valeur suprême, mais découvrir le mobile profond de la vie universelle, bornons nous à reproduire une phrase de M. Derolle, dans un article que publiait la *Revue de Métaphysique et de Morale* de juillet-septembre 1923 (p. 441) : « Le sens définitif [des devoirs], c'est la vie de plus haute conscience, disons donc de science et de vérité, par laquelle l'homme se fait l'achèvement de la vie universelle. »

lerions ce caractère de « bienveillance » qui est la caractéristique de l'action bonne. Une « activité bienveillante » ou une « bonté active », serait la valeur morale absolue (1).

Cette analyse des jugements de valeur moraux ne nous fournit pas les éléments d'un « art », d'une « discipline » morales. Il est évident qu'une coordination des désirs et des volitions augmente la puissance de l'individu, car ses actions, au lieu d'être contradictoires et de s'annuler au cours du temps, s'additionnent et sont comme les « moments » d'une volonté unique. Mais ce pouvoir peut être utilisé pour détruire, ou asservir, comme pour créer ou aider. Il peut être mis au service d'intérêts individuels ou collectifs très différents, et la préférence que nous accordons à certains d'entre eux, — préférence qui détermine la hiérarchie de nos valeurs, — peut parfois être communiquée à autrui par persuasion, elle ne peut être établie par des démonstrations logiques.

Mais si cette étude ne nous a pas conduits à ébaucher, après tant d'autres, la construction d'un « système de valeurs » soi-disant plus rationnel que les précédents, elle nous a permis de saisir certains caractères concrets des évaluations morales dont la connaissance nous met en

(1) Il va de soi que nous nous plaçons ici, comme dans tout notre travail, au point de vue de celui qui évalue, et non de celui qui accomplit l'acte évalué. Il est exceptionnel qu'un homme règle sa vie sur les principes qui lui servent à apprécier l'activité d'autrui. Pratiquement, les mobiles de l'action sont le plus souvent ou bien des intérêts purement égoïstes, ou bien des intérêts plus socialisés ou intellectualisés. Des valeurs de nature esthétique ou économique peuvent être mises par nous au-dessus des valeurs morales, car aucun critère philosophique ne permet de déterminer une hiérarchie entre les trois ordres d'évaluations.

Quand nous suggérons que la « bienveillance active » pourrait bien être la valeur morale absolue, nous ne songeons nullement à lui subordonner les valeurs issues de tendances esthétiques et économiques, qui en diffèrent qualitativement et lui sont irréductibles.

mesure de distinguer plus nettement les points sur lesquels les philosophes qui s'occupent de science des mœurs et de morale interprètent exactement les faits, et sur quels points leurs constructions sont artificielles.

Ainsi nos observations sur la diversité des réactions affectives, dues aux différences de tempéraments et d'activités pratiques, nous pousseraient à faire la remarque suivante à props des thèses soutenues par M. Lévy-Brühl dans son ouvrage si suggestif sur « Morale et Science des Mœurs ». La parenté que l'on découvre entre les préceptes auxquels aboutissent la plupart des morales enseignées ou écrites, malgré la différence des postulats théoriques dont ces préceptes sont censés découler logiquement, ne serait-elle pas due, en même temps qu'à l'existence d'une « réalité morale » relativement stable, sous-jacente aux théories, au fait que les moralistes constituent une « famille spirituelle », comme disait Maurice Barrès, un groupe nettement défini par ses tendances psychologiques, ses intérêts et son rôle social ? Leurs systèmes sont des constructions rationnelles dont les fondements sont constitués par leurs réactions sentimentales personnelles, par leurs prédilections et leurs aversions, et les « constantes » que l'on peut dégager de leurs enseignements risquent bien de n'avoir de valeur que dans le cercle restreint des intellectuels... et même des intellectuels moralisants ! Les réactions morales des hommes d'action et des travailleurs manuels — qui, eux, n'écrivent point de systèmes de morale, — en diffèrent souvent du tout au tout, et voilà qui complique singulièrement la constitution d'une science des mœurs.

Et si nous examinons, par exemple, les définitions et les explications des phénomènes moraux qu'a proposées Emile Durkheim, nous avons à chaque instant l'impression que les brillantes théories du célèbre sociologue ne

s'appliquent, comme nous avons déjà eu l'occasion de le mentionner, qu'à une partie des faits envisagés.

Ainsi, dans sa mémorable communication à la Société française de Philosophie (1), Durkheim dit :

« Un acte ne peut avoir que deux sortes de fins : 1° L'individu que je suis ; 2° D'autres êtres que moi... On ne contestera probablement pas que jamais la conscience morale n'a considéré comme moral un acte visant exclusivement la conservation de l'individu ; sans doute un tel acte de conservation peut devenir moral, si je me conserve pour ma famille, ma patrie ; mais si je ne me conserve que pour moi-même, ma conduite est, au regard de l'opinion commune, dénuée de toute valeur morale. »

Les actes qui tendent non plus à conserver, mais à développer mon être, n'auraient, de même, une valeur morale que si ce développement a pour fin non mon intérêt personnel ou un intérêt esthétique, mais le bien d'autres êtres que moi. Et M. Durkheim en conclut :

« Ainsi l'individu que je suis, en tant que tel, ne saurait être la fin de ma conduite morale. Les autres individus, mes semblables, seraient-ils davantage susceptibles de jouer ce rôle ? Mais si je ne fais rien de moral en conservant ou en développant mon être individuel comme tel, pourquoi l'individualité d'un autre homme aurait-elle un droit de priorité sur la mienne ? Si, par soi-même, l'agent n'a rien qui puisse conférer un caractère moral aux actes qui le visent, pourquoi un autre individu, son égal, jouirait-il d'un privilège que le premier n'a pas ? Entre eux, il ne peut y avoir que des différences de degrés. »

« ...D'autre part, si un de mes semblables ne saurait en servant d'objectif à ma conduite, lui imprimer un caractère moral, celle-ci ne deviendra pas morale en pre-

(1) Bulletin de la Société française de philosophie, avril 1906, p. 127 s.q.q. (séance du 11 février 1906).

nant pour fin non pas un, mais plusieurs individus comme tels. Car si chaque individu pris à part est incapable de communiquer une valeur morale à la conduite, c'est-à-dire s'il n'a pas par soi de valeur morale, une somme numérique d'individus n'en saurait avoir davantage. »

« ...Mais si nous ne pouvons être liés par le devoir qu'à des sujets conscients, maintenant que nous avons éliminé tout sujet individuel, il ne reste plus d'autre objectif possible à l'activité morale que le sujet *sui generis* formé par une pluralité de sujets individuels associés de manière à former un groupe ; il ne reste plus que le sujet collectif. »

Et Durkheim remarque enfin que son raisonnement revient à admettre que la morale ne commence qu'avec le désintéressement et le dévouement. « Mais le désintéressement, affirme-t-il, n'a de sens que si le sujet auquel nous nous subordonnons a une valeur plus haute que nous, individus. Or, dans le monde de l'expérience, je ne connais qu'un sujet qui possède une réalité normale, plus riche, plus complexe que la nôtre, c'est la collectivité. »

Cette ingénieuse argumentation, dont Durkheim avait trouvé le schéma dans l'*Ethique* de Wundt, nous paraît pécher par sa base. On peut admettre, à la rigueur, que les actes que j'accomplis moi-même pour conserver ma vie, ou développer mon être, n'ont pas de valeur morale. Et, encore, faut-il faire des réserves : quand, par une sorte de dédoublement psychologique je me « juge » moi-même, j'attribue une valeur morale différente à celles de mes actions qui fortifient et enrichissent ma personnalité, et à celles qui l'affaiblissent ou l'appauvrissent. Si un voleur m'attaque dans la forêt, que je lui tiennne tête et le mette en fuite, je ressens une sorte d'admiration pour mon attitude énergique et j'éprouve un sentiment de satisfaction morale.

Mais, surtout, il est évident que j'attribue une valeur morale à un acte ayant pour but la conservation de *ma* vie, ou le développement de *mon* être, s'il est accompli par un autre. Supposons qu'au moment où je traverse la place de l'Opéra, je fasse un faux pas et tombe devant un autobus en marche. Si un passant me sauve au risque de rouler, lui aussi, sous le véhicule, je donnerai à son geste courageux une valeur morale indéniable, qui n'a rien à faire avec ce que je vaud personnellement. L'évaluation ne porte pas sur la valeur du bénéficiaire, qui peut être une très médiocre « valeur sociale », mais seulement sur la qualité et l'intensité de la « volonté bienveillante » qui s'est, pour ainsi dire, « exprimée » dans le geste évalué.

Loin d'être dépourvus de valeur morale, les actions et les sentiments dont nous sommes, non pas directement « la fin » (1) mais les bénéficiaires ou les victimes, sont ceux que nous évaluons avec le plus d'intensité. Combien de fois n'a-t-on pas fait la remarque que nous ne percevons jamais si bien l'injustice d'un acte que quand il vient à léser nos intérêts personnels!

Et ce n'est pas seulement lorsque notre Moi est gravement menacé que nous attribuons une valeur morale aux actes accomplis en sa faveur. Le moindre geste dans lequel nous discernons le désir de nous nuire ou de nous favoriser prend à nos yeux une importance souvent disproportionnée avec la peine ou le plaisir sensible qui en résulte pour nous.

Si je prends un bain de soleil et qu'un individu vienne se placer devant moi de manière à me faire de l'ombre, il suffit que je soupçonne en lui soit une intention malveil-

(1) Il nous paraît, en effet, peu clair et même peu conforme à la grammaire, de dire avec Durkheim qu'un acte a « pour fin » un individu.

lante, soit simplement la conscience du désagrément qu'il me cause, pour que je porte sur sa conduite une évaluation morale. Si je suis d'un caractère irritable, le geste accompagnera peut-être la parole, ou du moins ma réaction affective s'exprimera sous une forme exclamative et synthétique. Si mon tempérament est calme, un jugement de valeur exprimera ma pensée. Et pourtant, seul mon plaisir personnel est en cause : nul idéal social n'est mêlé à l'affaire. Supposons que, dans les mêmes circonstances, je désire fumer et m'aperçoive que je n'ai plus de tabac. Un de mes voisins de hasard m'offrira peut-être son avant-dernière cigarette. Si modeste que soit cette amabilité, je lui reconnaitrai une valeur morale parce qu'elle est « significative » d'une volonté bienveillante. Le geste est du même ordre que l'acte héroïque de l'affamé qui partage son dernier morceau de pain avec un compagnon plus faible que lui. Il a moins de valeur parce qu'il coûte moins, parce qu'il représente la victoire d'une tendance altruiste sur un besoin peu exigeant et presque satisfait, et non sur un instinct impérieux et exaspéré. .

Nous croyons donc qu'il faut faire de sérieuses réserves sur l'exactitude de l'analyse du fait moral dont E. Durkheim est parti dans l'argumentation par laquelle il aboutit au « sociologisme ». Nous pourrions aussi examiner l'étude qu'il fait du sentiment d'obligation. Nous verrions que, dans la réalité psychologique, on ne peut faire le départ entre le contenu concret de l'acte et son apparence formelle, que le caractère d'impératif catégorique que *peut* revêtir le devoir (car il ne le revêt pas toujours) est encore plus difficile à expliquer par l'action d'une société conçue « comme une personnalité qualitativement différente des personnalités individuelles qui la composent » que par des phénomènes de psychologie inter-individuelle. Je puis me sentir, à l'égard de mon ami, des obliga-

tions qui n'ont rien à voir avec cette entité qu'est la « société », seule source, selon Durkheim, du sentiment, du « sacré » et de « l'obligatoire ». Il peut même se trouver que ces obligations soient contraires aux intérêts et aux ordres de tous les groupes sociaux dont je fais partie : si, par exemple, mon ami a commis un crime et que je facilite sa fuite.

On peut d'ailleurs se rendre compte de la liaison qui existe réellement entre le caractère obligatoire de la règle morale et le contenu des actions qu'elle commande par une expérience très simple, quoique un peu dangereuse moralement et socialement. Si l'on modifie successivement plusieurs fois, d'une manière systématique et profonde, sa table personnelle des valeurs morales et par conséquent de ses devoirs et *qu'on agisse en conséquence*, on aboutira à un curieux état d'indifférence morale. Il faudra une discipline attentive, une *pratique* soutenue, pour sortir de cet « amoralisme » et polariser de nouveau les réactions affectives, pour distinguer de nouveau (ou, plus exactement, pour se reconstruire) une hiérarchie des valeurs morales. Il semble donc bien qu'une liaison organique existe entre la règle et l'acte qui la réalise, comme entre l'instinct et la fonction, et non un lien synthétique dû à l'action de la société. Si l'autorité de la règle morale dérivait d'une réalité supra-individuelle, elle ne serait pas affaiblie par l'expérience indiquée.

Or, une théorie de l'obligation morale établissant le processus par lequel cette dernière dérive de la pression que l'instinct exerce sur la volonté consciente cadrerait parfaitement avec ce que nous avons dit de la genèse des jugements de valeurs moraux.

CHAPITRE X

LE JUGEMENT DE VALEUR ECONOMIQUE

La notion de valeur a soulevé parmi les économistes des débats qui ne sont pas sans analogie avec les discussions dont l'idée de temps fut l'objet chez les philosophes. Dans les deux cas, en effet, nous avons à faire à un mode d'aperception, à une intuition particulière de phénomènes concrets plutôt qu'à une réalité véritable. Dans les deux cas, la face sous laquelle le donné est saisi par la conscience a une nature qualitative et par là même indéfinissable, bien que les phénomènes au sein desquels nous percevons cette modalité soient susceptibles de comparaison, et même de mesure. Et dans la perception de la valeur, comme dans celle du temps, la couleur, la tonalité caractéristique de l'acte psychologique initial disparaît à mesure que s'opère cette quantification, l'élément qualitatif, qui est l'exposant, dans l'univers logique, de toute réaction affective de notre Moi, s'effaçant à mesure que se développe un élément représentatif qui est comme son « succédané », plus commode pratiquement parce que plus aisément manipulable par la pensée. Par un processus d'intellectualisation et de socialisation, que nous avons étudié précédemment à propos des jugements de valeur en général, la notion de valeur économique aboutit au concept de prix comme le sentiment de la durée au concept de temps spatialisé et divisible.

Dans les pages qui suivent, notre effort ne tendra pas à analyser la notion de valeur économique : ce serait

recourir à la méthode de « dissection des concepts » que nous n'avons pas cru devoir adopter lorsque nous avons rencontré les notions de beauté et de laideur, de bonté et de méchanceté. Nous essayerons seulement de découvrir les aspects les plus caractéristiques des actes psychologiques créateurs de valeur économique.

Nous avons vu qu'un acte peut avoir une valeur esthétique : nous le saisissons et l'évaluons alors sous sa « face extérieure », en tant que geste, que phénomène sensible. La réaction affective que sa perception ou sa représentation déclanche en nous nous apparaît comme impliquée par les éléments représentatifs qui constituent la partie intellectuelle de l'état de conscience. Un acte rentre ainsi dans les catégories esthétiques du beau et du laid, dans la mesure où l'élément représentatif de sa perception se rapproche de ce qu'il est lorsque le contenu de notre état de conscience est un objet sensible une chose, ce dernier cas étant le sujet le plus fréquent, et pour ainsi dire, le plus « normal » de l'évaluation esthétique.

Nous sommes arrivés, d'autre part, à la conclusion que l'acte, perçu sous sa « face intérieure » de mouvement de la volonté, est le sujet « normal » du jugement de valeur moral. Celui-ci ne porte que par dérivation sur des sentiments ou des faits, les premiers étant des volitions à l'état d'incubation ou de dissolution, — car l'émotion est signe d'une tendance à l'acte ou d'un arrêt de mouvements, — les seconds nous renseignant sur la nature et la tendance de la volonté qui les a accomplis comme la moraine décrit la forme du glacier qui l'a constituée.

Il se trouve que l'acte peut aussi être l'objet d'une évaluation économique, bien que, à vrai dire, ce soit par dérivation. Le travail du cordonnier ou du paysan, la découverte d'une mine de fer, la destruction d'une ferme par un incendie : tous ces actes peuvent être évalués dans

des jugements dont le prédicat est affectif, et sans que la réaction sentimentale qu'ils expriment soit provoquée par la perception d'une volonté bienfaisante ou dangereuse, ni par la représentation de modalités sensibles constituant l'élément représentatif de l'état de conscience.

Dans le jugement de valeur économique, — et nous ne considérons celui-ci que lorsqu'il est réellement « évaluateur » et qu'il n'est pas la simple constatation d'une évaluation courante, — l'acte n'est envisagé ni sous sa face intérieure (intention morale), ni sous sa face extérieure (qualités esthétiques), mais au seul point de vue de son utilité, de son efficacité finale. Nous évaluons l'état de choses avant et après l'acte, la différence, c'est-à-dire le changement obtenu, représente l'amélioration ou le dommage, dont le coût de revient est constitué par la somme des dépenses effectuées. Mais la valeur économique de l'acte est autre chose : elle est obtenue par une opération bien plus compliquée, qui tient compte des variations de tous les éléments engagés, afin d'aboutir à une appréciation de l'acte fondée sur une vue de l'ensemble de l'opération. Elle s'établit de la manière suivante : on apprécie l'état de choses initial, on y ajoute le coût de l'acte, et on compare ce total à une appréciation de l'état de choses final, après avoir déduit de ce dernier les améliorations ou dépréciations survenues au cours de l'opération par l'effet de causes étrangères à l'acte (1).

(1) On ne doit pas oublier que, par exemple, une augmentation de production provoque parfois une baisse de prix qui peut être considérable si le « point de saturation » du marché est atteint et réduire les bénéfices du fabricant malgré l'augmentation de son chiffre d'affaires, ou encore que l'acte particulier apprécié peut être greffé sur un processus économique général de valorisation ou de dévalorisation dont l'influence doit être éliminée. Il peut se produire que l'acte soit avantageux quel que soit le point de vue auquel on se place pour l'apprécier. Mais il peut aussi arriver qu'il soit profitable pour le consommateur et désastreux pour le producteur, ou vice-versa.

Cette vue d'ensemble, qui se présente à l'esprit de quelques-uns avec un relief et une netteté remarquables, sous une forme plus ou moins simplifiée et schématique chez la plupart des hommes, constitue l'élément représentatif de l'évaluation économique d'un acte, et la réaction affective déclanchée en nous par cette intuition synthétique est projetée sur l'acte sous la forme d'une détermination qualitative.

Mais il saute aux yeux que cette évaluation économique d'un acte se ramène au transfert, sur cet acte, d'une qualité discernée dans ce que nous avons appelé, en des termes volontairement imprécis, « l'état de choses final ».

Le jugement que nous venons d'examiner est ainsi une opération de « dérivation » et non une opération évaluatrice irréductible. Tentons donc l'analyse de quelques jugements de valeur couramment considérés comme ayant une portée économique, afin de déterminer le plus « typique » d'entre eux et de partir de son examen pour construire une définition du jugement de valeur économique analogue à celles proposées pour les évaluations esthétique et morale (1).

Soit le jugement : « la livre de viande vaut 10 francs » Il est évident que cette proposition exprime un fait objectif, un rapport entre deux quantités données, non une liaison entre une représentation et un mouvement de notre sensibilité. Le prédicat de ce jugement a, comme le sujet, une valeur sémantique intellectuelle et non affective. Une telle assertion est l'aboutissement d'un processus d'intellectualisation et de socialisation de données élaborées par toute une série d'actes psychologiques évaluateurs. Elle

(1) Peu importe que, pour mieux faire saisir, par comparaison, les aspects caractéristiques des jugements de valeur esthétique et moral, nous ayons déjà indiqué cette définition. Nous devons agir ici comme si nous ne l'avions pas entrevue et décrire, étape par étape, la voie par laquelle nous sommes amenés à la formuler.

représente la froide répétition d'un prix remarqué sur le marché, ou l'énonciation d'une décision. Elle exprime un état de fait et ne rentre pas dans le cadre d'une étude des véritables jugements d'évaluation. C'est la science économique qui appréciera les facteurs qui l'expliquent : considérations sur les conditions juridiques dans lesquelles s'effectue la transaction, sur le coût de revient du produit, sa rareté, l'intensité et l'extension de la demande, les perspectives de réapprovisionnement, la valeur de l'argent, la possibilité de tirer parti du stock non vendu, etc., etc. Plusieurs de ces éléments constitutifs du prix sont des phénomènes psychologiques susceptibles d'évaluation plutôt que de mesure, mais si leur intuition a provoqué dans la conscience une résonnance affective, il n'en reste rien dans l'acte psychologique final, exprimant sous une forme quantifiée la relation économique que soutiennent la viande et le franc.

Il n'en est pas de même dans le jugement : « Ces chaussures sont chères. » (1).

Ici, le prédicat exprime indéniablement une réaction affective du sujet pensant, une appréciation subjective de l'objet évalué. Mais il est curieux de noter que cette qualification n'est pas provoquée directement par l'intuition de l'objet, comme c'est le cas dans une évaluation esthétique, mais exprime le sentiment que fait naître en nous la coexistence (2) de deux faits de pensée à coefficients affectifs : celui du gain que représente la possession de l'objet et celui du sacrifice qu'il faut faire pour l'acquérir.

(1) Nous supposons que ce jugement est prononcé avec une intonation affective que l'écriture ne peut indiquer, mais qui fait sentir clairement que nous n'avons pas à faire à l'expression tout intellectuelle d'une comparaison de prix.

(2) Pour être tout à fait précis, nous devrions dire l'oscillation psychologique au cours de laquelle les deux représentations à coefficients affectifs, tantôt conscientes, tantôt subconscientes, affluent successivement à la surface de la pensée.

Or l'élément représentatif du premier fait rentre dans la compréhension du concept sujet du jugement, la notion du gain procuré par la jouissance de l'objet n'étant que l'utilité (1) de ce dernier telle qu'elle est évaluée par le sujet pensant. Au contraire, l'élément intellectuel du second fait de pensée, — la représentation du sacrifice nécessaire pour pouvoir profiter de l'utilité de l'objet, — est plus ou moins refoulé hors du champ de la conscience, ou plutôt ne subsiste que sous une forme très réduite et schématique dans le prédicat du jugement, qui se charge, par contre, de tout l'élément affectif qui accompagne cette notion de sacrifice. Dans notre exemple, où l'objet évalué est une marchandise dont le coût est quantifié, le sacrifice se réduit au versement du *prix* des chaussures, c'est-à-dire au renoncement à une quantité de richesse déterminée.

Dans le troc, l'échange direct des deux richesses rend plus facilement saisissable l'opération intellectuelle : le sujet pensant apprécie successivement la marchandise qu'il convoite et celle dont il est disposé à se défaire, il évalue les deux utilités, et le marché se conclut si la tendance positive que déclanche l'aperception de l'utilité de l'objet à recevoir dépasse en intensité le mouvement mental de retrait (dérivation d'un réflexe défensif) que détermine l'aperception de la perte qui résultera de la cession de l'objet à remettre. La valeur d'échange des deux produits n'entrera en ligne de compte que s'il existe un autre marché possible et on doit la considérer comme un des éléments de leur utilité, — élément qui, il est vrai, peut prendre une importance considérable et devenir le substitut de la valeur d'usage.

(1) Ce mot d' « utilité » doit naturellement être pris dans son acception économique : capacité de satisfaire un besoin, rapport de convenance avec un désir.

Ces remarques suffisent pour montrer que le jugement « ces chaussures sont chères » est une évaluation économique complète, qu'il exprime un état psychologique impliquant deux réactions affectives liées à la représentation de deux objets comparés en vue d'un échange. M. Simiand a insisté sur l'importance de cet élément social de l'échange, qui semble bien être la cause et la condition de l'aspect quantitatif qu'a pris la valeur économique. Faut-il en conclure que la nature quantitative de l'évaluation est la caractéristique, la définition du jugement de valeur économique ? Nous ne le croyons pas.

Nous avons constaté, en effet, que le jugement quantitatif étudié en premier lieu (la livre de viande vaut 10 francs) était une constatation de rapports extérieurs au sujet et ne représentait nullement une véritable évaluation. Dans le jugement que nous venons d'examiner, l'élément appréciatif est sensible, quoique dérivé d'actes psychologiques plus simples, mais la formulation du jugement n'est déjà plus quantitative. Il semble donc que le jugement de valeur économique ne s'exprime quantitativement qu'au terme d'un processus d'intellectualisation et de socialisation et que sa définition doit plutôt être construite avec des matériaux tirés de l'analyse de mouvements de la pensée plus primitifs, réellement créateurs de valeur.

En outre, nous avons remarqué que les évaluations esthétiques et morales avaient une tonalité émotionnelle tantôt agréable, tantôt désagréable, écho de mouvements d'attraction ou de répulsion, de réflexes d'expansion ou de contraction, nous avons noté que l'objet de l'aperception éveillait en nous des réactions positives ou négatives, qu'il était rangé dans la série des choses belles ou laides, des actes bons ou mauvais. Les valeurs économiques quantifiées ne présentent pas ce dualisme, et si les catégories

de « cherté » et de « bon marché » impliquent une comparaison entre le gain et la perte simultanées que représente, pour chaque partie, la conclusion d'un marché, elles substituent à ce dualisme qualitatif une appréciation très générale du rapport de grandeur que soutiennent entre eux les deux éléments (1).

Il semble donc bien que la caractéristique du jugement de valeur économique doive être trouvée par l'analyse des actes vraiment évaluateurs par lesquels nous prenons conscience de l'utilité ou de la nocivité des choses.

Supposons que les jugements suivants sont énoncés avec une intonation qui marque leur valeur affective :

« La vache est un animal *très* utile » ;

« Le phylloxéra est un insecte *nuisible* » ;

« Le pain est un aliment de *première* nécessité » ;

« Ce livre est d'une *grande* valeur scientifique » ;

« Cette eau est imbuvable » ;

« Le bois de chêne est excellent ».

Toutes ces assertions, dans lesquelles nous avons souligné le mot ou la syllabe sur lesquels porte particulièrement l'accent d'intensité, expriment dans leur prédicat, à côté de modalités diverses peu importantes, une qualité analogue de leur sujet : son utilité, ce mot étant pris dans sa large acception économique de « capacité de satisfaire un

(1) Somme toute, quand nous qualifions un objet de « cher » ou de « bon marché », nous comparons le prix demandé par le vendeur à celui que nous estimerions normal, nous *apprécions une appréciation*. Et nous ne considérons nullement que le prix demandé ou même le prix courant, représente exactement et toujours la valeur économique de la marchandise. Il arrive souvent que les producteurs protestent et prennent des mesures contre la faiblesse du cours de leurs produits, ou que les acheteurs estiment certains prix anormalement élevés. Un boursier parle couramment d'actions indus trielles cotées « au-dessus » ou « au-dessous » de leur valeur.

Les appréciations que nous portons sur les prix des marchandises sont donc analogues aux critiques que le public peut énoncer à propos des décisions d'un jury artistique. Elles supposent des évaluations préalables de la valeur des objets considérés.

désir humain », d'aptitude à remplir une fonction jugée par nous opportune ou nécessaire, ou au contraire sa nocivité (1). Ils se différencient de jugements tels que « l'herbe est verte » ou « mentir est honteux. » en ce que leur sujet est un objet sensible, que leur prédicat — dont la valeur est complètement ou presque complètement affective, — est l'expression de mouvements de la sensibilité dûs à une association particulière d'états de conscience.

De même que les expressions de « beau » et de « laid », de « bon » et de « mauvais » ne sont que les plus typiques des prédicats des jugements de valeur esthétiques et moraux, de même les expressions « d'utile » et de « nuisible » représentent les qualifications économiques les plus générales et les plus caractéristiques. On peut donc, dans la suite du raisonnement, les substituer à la complexité trop touffue des qualifications économiques parentes.

Examinons donc le mécanisme psychologique d'un jugement d'utilité. Pour partir d'un exemple concret, supposons qu'un agriculteur s'écrie avec admiration : « Cet instrument est vraiment utile » après avoir essayé le semoir automatique qu'il vient d'acheter.

Le prédicat de cette proposition est constitué par un qualificatif dont la nature affective n'est pas due à une action directe, sur la sensibilité du sujet pensant, de la perception ou de la représentation de l'objet évalué, mais à l'intuition du rapport de convenance existant entre l'objet et un besoin du sujet. Le paysan, qui doit effectuer des semailles, se rend compte des services que le semoir peut lui rendre dans ce travail, et cette *idée* provoque en lui une réaction positive, une tendance à s'appropriier l'instrument, qui n'est que le déclenchement, par l'in-

(1) Nous exposerons plus loin pourquoi nous croyons nécessaire de reconnaître autant d'importance aux jugements de valeur relatifs au caractère de « nuisible » que d'« utile ».

termédiaire d'un état représentatif, d'un réflexe d'attraction, d'un mouvement d'approche. L'état de conscience est plus complexe que dans l'évaluation esthétique : la représentation de l'objet provoque notre désir parce qu'elle est accompagnée de la vision de son utilisation. Le jugement de valeur ne porte plus sur une forme et des qualités sensibles appréciées au moment où leur perception (ou leur représentation) fait vibrer notre sensibilité, mais sur un pouvoir, une capacité de satisfaire des besoins que nous n'éprouvons peut-être pas à l'instant où nous jugeons, mais dont nous savons qu'ils peuvent naître soit en nous, soit chez autrui. L'utilité de l'objet consiste donc dans sa capacité potentielle de répondre à des désirs virtuels.

Le jugement d'utilité résulte ainsi de l'opération psychologique suivante : la représentation d'un objet évoque, par une association d'idées fondée sur la contigüité de ces notions, le souvenir de sa fonction, de son usage, de son emploi. Mais cette seconde représentation, qui exprime la réalisation d'un acte voulu ou la satisfaction d'un désir, peut être accompagnée d'une vibration de la sensibilité. Et cet élément affectif, dont l'intensité est proportionnelle à celle du besoin autrefois ou présentement ressenti et en outre, dans le premier cas, à la vivacité de la mémoire affective de l'individu, est projeté sur l'objet de la perception sous la forme de la qualité d'« utile ». Un élément intellectuel, — la notion de l'usage, de la jouissance possible, — est ainsi le terme intermédiaire, le « pont » par lequel la réaction sentimentale qu'implique le désir est transférée sur l'objet représenté.

Mais il peut arriver que la perception de l'objet, au lieu de donner naissance à un concept associé dans la mémoire à l'idée de la satisfaction d'un besoin, évoque le souvenir de tendances contrariées, de souffrances, de dangers. La réaction de notre Moi est alors négative, au lieu

d'être positive : la vibration sentimentale dérive d'un réflexe d'écartement ou l'accompagne. L'objet est estimé « nuisible » par une opération psychologique identique, dans son mécanisme, au jugement d'utilité. Nous croyons qu'il n'est pas inutile de nous arrêter un peu à l'étude de ce « jugement de nocivité » dont l'importance nous paraît considérable.

Partons, selon notre habitude, de l'analyse d'un exemple précis.

Jamais un alpiniste traversant un glacier n'a un sentiment plus vif de l'utilité de la corde qui l'unit à ses compagnons qu'au moment où il y est suspendu et que son guide le retire, à force de poignets, de la profonde crevasse dans laquelle il est tombé. Mais si, tandis qu'on le hisse, il s'aperçoit que la corde passe sur une arête aigüe qui la déchire et risque à chaque instant de la couper, il éprouvera un sentiment très vif non seulement qu'aucun rapport de convenance n'existe entre l'arête coupante et son désir d'arriver à la surface du glacier, mais encore que cette arête constitue un sérieux obstacle à la réalisation de ce désir. Et peut-être, s'il est Américain et flegmatique, songe-t-il qu'à cet instant il ne vendrait pas sa corde pour une fortune, et qu'il donnerait volontiers dix mille dollars pour que l'arête fût moins vive.

La nocivité peut donc, comme l'utilité, être évaluée et quantifiée (1). Etre débarrassé d'un objet, ou être protégé contre une action qui mettent en danger ce que nous considérons comme des « valeurs », supprimer une chose qui contrarie la satisfaction d'un de nos désirs, représente une amélioration de notre situation et nous sommes prêts à faire un sacrifice pour l'obtenir. Dans la grande majorité

(1) Quand la police « met à prix » la tête d'un malfaiteur, la somme promise représente une quantification de la nocivité du criminel recherché.

des cas, nous y arrivons en faisant appel à la collaboration de nos semblables, ce qui introduit dans le phénomène un élément social et nous oblige à quantifier la nocivité. Nous devons, en effet, nous rendre compte de la grandeur du gain réalisé par la suppression de la chose nuisible et vérifier que l'avantage ainsi obtenu est réellement supérieur à la somme de richesse (donc à la quantité d'utilité) que nous devons céder à nos collaborateurs en échange de leurs services.

Mais il peut se trouver que ce facteur social n'intervienne pas. Quand, par exemple, un sauvage veut se débarrasser d'un fauve dangereux, il arrive qu'il procède à une espèce d'échange avec lui-même en sacrifiant une utilité pour détruire une nocivité. Il creuse une fosse profonde puis, avant d'en recouvrir l'ouverture avec des branches fragiles, il y dépose un animal de son troupeau, agneau ou chevreau, dont le bêlement attirera la bête féroce. La mort du fauve a pour le sauvage plus de valeur que la tête de bétail qui sera infailliblement dévorée.

Et si l'on nous objecte que le fait que nous venons de citer est trop particulier pour signifier quelque chose, nous répondrons qu'il nous paraît, au contraire, représentatif de faits psychologiques dont on n'a guère tenu compte, et qui ont dû jouer un grand rôle dans la genèse et l'évolution de la notion de valeur économique (1).

On connaît l'importance des sacrifices religieux dans les civilisations primitives et dans l'antiquité gréco-latine et le caractère de contrat qu'ils ont souvent revêtu.

(1) Quand le cultivateur enfouit dans la terre comme semences une partie de sa provision de blé, ne fait-il pas une sorte d'échange dans lequel il calcule ce que son sacrifice lui rapportera? Et quand, au moment d'entreprendre un travail, nous nous demandons « si le jeu en vaut la chandelle », nous comparons le profit espéré avec la peine qu'il nous coûte. Notre état d'esprit est analogue à celui qui précède l'acte d'échange de richesses.

Or, il est frappant de noter qu'ils avaient moins pour but de procurer au fidèle des choses utiles que de le protéger contre des influences nocives. La victime est offerte pour apaiser la colère des Dieux, pour éloigner la réalisation de mauvais présages, pour obtenir la guérison d'une maladie ou la cessation d'une sécheresse. C'est quand un danger s'approche que le fidèle se souvient de la divinité et les dons qu'il lui consent sont souvent annoncés comme les arrhes du sacrifice complet qu'on offrira après l'exaucement de la prière. On ne remet pas son offrande les yeux fermés : on calcule, parfois on triche, toujours on *échange* plutôt qu'on ne donne. Il semble donc que le sentiment de nocivité ait joué sur le développement des actes cultuels un rôle au moins aussi important que celui d'utilité. Or, on sait que, des institutions religieuses, sont sorties les formes juridiques, dans le cadre desquelles a évolué la vie économique.

En outre, il paraît vraisemblable que l'épargne est née moins du désir de s'enrichir, d'augmenter le nombre des objets susceptibles de satisfaire les désirs, que du souvenir de disettes et du désir d'éviter ces périodes pénibles. C'est la crainte d'une souffrance aisée à se représenter, puisque vécue, plutôt que l'attrait d'une jouissance future plus complète que la jouissance présente, mais difficile à imaginer, qui dut provoquer le renoncement à la consommation immédiate de toutes les richesses réunies. Or, on n'a peut-être pas suffisamment insisté sur le fait que l'on ne peut pas passer de la notion d'utilité ou valeur d'usage, à celle de valeur d'échange, sans passer par celle d'épargne, qui est déjà une espèce d'échange, celui d'une jouissance actuelle contre la suppression d'une douleur future (1).

(1) Il serait intéressant d'analyser, à ce point de vue, les mobiles psychologiques qui déterminent l'attitude économique des « petits épargnants ». On verrait que leur conduite est inspirée par la crainte

Il faut distinguer ici entre l'épargne voulue, consciente, et l'épargne accidentelle, due à des circonstances indépendantes de la volonté du sujet. Si un animal, qui vit de fruits sauvages, découvre un arbre dont la récolte est bien supérieure à ce qu'il peut consommer en un jour, il se trouve en possession de provisions d'avenir qu'il n'a pas cherchées, puisque son seul objectif était d'apaiser sa faim d'aujourd'hui. Un sauvage en chasse peut tuer une pièce de gibier, dont la viande le nourrira une semaine. Et s'il vit de pêche et rencontre un banc de poissons, peut-être qu'il en retirera de la rivière une quantité considérable sans avoir calculé ce qu'il en fera : après avoir commencé de pêcher pour satisfaire ses besoins nutritifs, il continue par jeu, pour le plaisir de déployer une activité qui « réussit ». Il semble bien que les animaux qui font des provisions — les écureuils ou les abeilles, — sont poussés par un besoin instinctif d'action et de mouvement, et que l'épargne est le « résultat », non la « fin » de leur travail.

Mais un élément psychologique nouveau intervient au moment où l'individu se rend compte de l'utilité que présente la possession de provisions, quand il ne se contente plus de consommer en plusieurs jours les vivres que le hasard ou une activité aveugle a accumulés, mais fait un effort conscient pour les « mettre de côté » lui-même, ou pour se fabriquer un outil, activité qui est considérée comme une forme de l'épargne par les économistes. Le jugement de valeur qui est alors porté sur les choses n'est plus fondé seulement sur leur capacité de satisfaire les désirs du moment, mais envisage l'avenir, suppose l'intensité des besoins futurs et la mesure dans laquelle l'objet de l'évaluation permettra de les satisfaire. Sa faim

du lendemain, l'appréhension de se trouver dépourvus du nécessaire autant, sinon plus, que par l'attrait de jouissances futures. Il est significatif de noter que l'épargne prend très aisément la forme de « l'assurance contre... »

assouvie, le fauve abandonne sa proie à demi dévorée. L'homme eut, comme d'autres animaux du reste, l'idée de mettre en lieu sûr, pour le lendemain, le gibier qu'il n'avait pas mangé. Et ce souci, cette crainte de l'avenir, l'amena même, dans certains cas, à limiter sa consommation, c'est-à-dire à renoncer à une jouissance immédiate pour s'épargner une douleur future. L'utilité d'une chose, disent les économistes, réside dans sa capacité de satisfaire un désir. Tant que l'individu ne voit que le présent, la courbe de l'utilité coïncide avec celle du besoin immédiat et s'abaisse avec lui vers zéro ; dès que l'avenir est pris en considération, le sentiment de l'utilité d'une chose devient plus stable : il reste comme soutenu par la prévision de désirs futurs au moment où le désir présent est apaisé. La notion d'utilité, de valeur d'usage est constituée.

Un processus de socialisation contribue d'ailleurs à affermir la valeur économique de l'objet. Ainsi que l'ont montré les économistes, une chose qui, comme l'eau, peut satisfaire une série de besoins, est plus ou moins utile suivant qu'on considère l'un ou l'autre d'entre eux. Et si je range mes besoins par ordre d'intensité décroissante, l'utilité des quantités d'eau nécessaires pour les apaiser diminue dans la même proportion. La valeur de l'unité correspondant au dernier besoin satisfait (que les économistes appellent « utilité finale » ou « marginale ») est presque nulle si je dispose de plus d'eau qu'il ne m'en faut.

Le sens de l'épargne, en faisant intervenir les besoins futurs, relève le niveau de l'utilité finale. Mais si, outre mes propres besoins, je tiens compte des besoins des autres, la stabilisation de la valeur économique en est considérablement augmentée. L'utilité se précise, se quantifie. La valeur d'usage se transforme en valeur d'échange.

Certains économistes estiment que l'acte de l'échange a

son origine dans un don réciproque. Nous croyons cette idée très juste. On pourrait d'ailleurs citer à l'appui de cette thèse des faits de psychologie enfantine très aisés à constater. On a donné à un enfant un cornet de dragées, et un rouleau de chocolat à son camarade. Après avoir mangé la moitié de leur provision, tous deux sont rassasiés, l'un de dragées, l'autre de chocolat. L'utilité, la « désirabilité finale » de la friandise qu'ils possèdent est devenue presque nulle pour chaque enfant. Si le premier, las de dragées, mais plein de convoitise pour le chocolat, demande à son voisin de lui en donner, il est possible que celui-ci, généreux et d'ailleurs rassasié, lui donne sans condition le reste de son rouleau. Que le propriétaire des dragées, pour témoigner sa reconnaissance, tende son cornet au donateur désintéressé, et l'acte matériel de l'échange aura été accompli, sans qu'il y ait eu, dans l'esprit des enfants, estimation de la valeur respective des deux friandises et claire prévision de l'avantage qui résulterait de leur don réciproque. Il y a « échange de bons procédés » plutôt qu'échange de richesses. La preuve qu'une évaluation précise n'a, très souvent, pas lieu, c'est que les enfants se donnent parfois mutuellement des objets de valeur très inégale : une bicyclette contre un pistolet à amorce, par exemple (1). Et d'ailleurs, il est des hommes qui n'acquièrent jamais le « sens commercial » et n'arrivent pas à « quantifier » la valeur des services qu'ils rendent à autrui ou en reçoivent, ou des objets qu'ils échangent. Enfin, dans nos relations avec les personnes qui nous sont chères, nous avons le sentiment qu'une évaluation des choses que nous donnons ou recevons est signe d'égoïsme mesquin, de manque de naturel, de froideur. Nous ne

(1) En général les parents interviennent et annulent ce qu'ils considèrent comme un « marché » où l'une des parties se serait laissé voler.

calculons pas, nous ne totalisons pas, nous ne comparons pas les services que nous rendons à un ami et ceux qu'il nous rend.

L'acte de l'échange est donc une « conduite » spontanée, qui implique des jugements d'utilité (ou de nocivité), donc des évaluations économiques préalables, et qui précise, intellectualise, quantifie les données qualitatives sans lesquelles il ne se serait pas produit. La valeur d'échange finit par se substituer complètement à la valeur d'usage.

En effet, dans toute société où l'échange est permis, un élément important de l'utilité des objets réside dans leur capacité d'être aliénés. Si, dans mon jardin, j'ai plus de légumes que je ne puis en consommer, et pas de fruits, l'utilité marginale des premiers est très faible pour moi, celle des fruits très élevée. Pour mon voisin, dont les arbres fruitiers plient sous la récolte, tandis que son petit potager est peu productif, le rapport des utilités est inverse. Si donc je lui donne la moitié de mes légumes contre la moitié de ses fruits, nous faisons tous deux une excellente affaire. L'utilité de nos produits étant mesurée par l'intensité des besoins qu'ils permettent de satisfaire, la première moitié de ma récolte de légumes m'était seule vraiment précieuse. Si l'on porte en ordonnées mes besoins par ordre d'intensité décroissante et en abscisses les quantités de légumes nécessaires pour y pourvoir, l'utilité de chacune des portions successivement consommées sera représentée par la surface comprise entre l'axe horizontal et la portion de courbe correspondante (1). Si je n'avais pas

(1) Cette comparaison doit naturellement être considérée comme une image suggestive, nullement comme l'expression mathématique du phénomène économique étudié. Elle ne tient pas compte d'une foule de facteurs qui peuvent modifier ce processus. En outre, comme la courbe des besoins rangés par ordre d'intensité décroissante peut affecter des formes très différentes, rien ne prouve que l'échange de la moitié des deux récoltes (supposées arbitrairement d'une égale utilité totale respective) soit l'opération la plus favorable.

échangé une partie de mes produits, la courbe fléchissait sensiblement déjà dans sa première moitié, et, dans la seconde, se rapprochait en asymptote d'une valeur voisine de zéro.

L'utilité totale, représentée par la surface incluse entre la courbe et les axes de coordonnées, a donc été considérablement augmentée par la substitution, à la seconde moitié de la figure, d'une autre figure représentant l'utilité de la demi récolte de fruits obtenue par échange. Mes besoins les plus intenses en fruits, qui n'étaient pas satisfaits jusque là, étant portés en ordonnées, l'utilité des premières portions de la provision acquise s'est élevée aussi haut que celle des premières portions de légumes, pour s'abaisser ensuite. Et si la courbe des besoins satisfaits s'est terminée, pour les fruits comme pour les légumes, en un point dont l'ordonnée est plus éloignée de zéro que ce n'eût été le cas si l'échange n'avait pas eu lieu, du moins la surface de l'utilité totale est-elle très sensiblement augmentée.

On constate donc que l'échange a pour effet d'augmenter considérablement l'utilité finale (ou marginale) des deux groupes de produits, car il est l'intermédiaire par lequel de nouveaux besoins, d'une grande intensité, arrivent à se satisfaire par la consommation de la portion de richesse auparavant presque inutile. C'est pourquoi la création d'un débouché nouveau, si elle n'est pas accompagnée d'un développement de la production, provoque toujours une hausse des prix sur le marché, en faisant entrer en compétition avec les besoins primitifs de nouveaux besoins dont l'intensité moyenne est supérieure à ce qu'elle était dans l'état de choses initial.

Nous sommes donc absolument d'accord avec la critique que M. Simiand a faite de la soi-disant « loi économique » selon laquelle le besoin — et par conséquent la valeur —

diminuerait à mesure que croît la quantité de la chose employée à le satisfaire.

« 1° — dit M. Simiand (1), — il est des besoins pour lesquels il n'est pas de satiété ; 2° Même pour les besoins susceptibles de satiété, existe ce qu'on pourrait appeler un seuil de satisfaction, et tant que ce seuil n'est pas atteint, la satisfaction croît avec la quantité employée à le satisfaire ; 3° Le besoin devenu une passion a justement pour caractère de croître indéfiniment, même lorsqu'augmente la quantité employée à le satisfaire ; 4° Cette loi n'indique rien touchant les rapports des différents besoins entre eux : c'est pourtant de ces rapports que naissent ou dépendent beaucoup de phénomènes économiques premiers. »

Puis M. Simiand expose brièvement l'objection qu'il considère comme radicale contre la « loi prétendue fondamentale » de la science économique.

« Cette loi, même si elle est pleinement valable, vaut seulement du point de vue de l'individu, pour les choses prises dans un rapport de consommation directe et immédiate. Elle ne vaut plus, elle n'a peut-être même plus de sens, du point de vue d'une collectivité, pour les choses prises dans un rapport d'utilité durable, prises dans leur qualité de choses échangeables ; du moment où une chose existe qui a pour les hommes une valeur persistante, et du moment surtout où cette chose peut s'échanger contre les autres choses et les autres choses contre elle, toute chose peut conserver pour l'individu une valeur de satisfaction au delà de la quantité où est satisfait le besoin direct que cet individu a de cette chose, puisqu'elle peut lui valoir encore d'autres satisfactions indéfiniment. Que peut donc nous apprendre cette loi sur les phénomènes qui sont en dehors du champ où, toutes choses mises au mieux, elle

(1) La Méthode Positive en Science Economique. Paris Alcan, p. 195 à 197.

peut s'appliquer ? Et qui ne voit que ces phénomènes sont justement les plus nombreux, les plus notables, les plus importants de ceux qu'une science économique peut se proposer de comprendre ? C'est en vain qu'on prétendra par cette voie aller du simple au complexe, de l'élément au composé ; comment une disposition psychologique qui existerait ou pourrait exister dans l'individu supposé isolé et n'existe plus dans l'individu pris en collectivité, expliquerait-elle ce qui se produit dans l'individu pris en collectivité, c'est-à-dire justement ce qui fait qu'elle-même n'existe plus ? »

Nous croyons que la raison essentielle pour laquelle il est impossible de transférer dans le domaine social la loi, déjà contestable en psychologie individuelle, selon laquelle le besoin décroît à mesure qu'augmente la quantité de la chose employée à la satisfaire, consiste dans la multiplicité des volontés et l'indépendance relative des agrégats au sein d'une collectivité. Le mode de *répartition* des richesses en est profondément différent de ce qu'il serait si la société était réellement un « organisme » un et indivisible. On pourrait le prouver par de nombreux exemples.

Ainsi, en 1920, on souffrait de la faim dans les villes russes, faute de denrées agricoles, tandis que dans les villages on manquait absolument des produits de l'industrie. Mais le besoin de tissus dans les campagnes ne décroissait nullement quand, par exception, une certaine quantité en était apportée par des spéculateurs. Car, loin d'aller aux plus mal vêtus et de satisfaire ainsi les besoins les plus pressants, ces étoffes devenaient la propriété des paysans les plus riches qui pouvaient donner en échange le plus de farine ou de volaille. En outre, c'était toujours dans les mêmes régions : voisinage des villes, des voies ferrées, qu'étaient apportés les objets manufacturés. Quant aux chaussures, même si elles avaient été réparties sans

tenir compte de la capacité de paiement des acheteurs, on ne peut dire que le besoin qu'on en éprouvait aurait décréû à mesure que croissait la quantité de la chose employée à le satisfaire. Car la demande serait restée aussi instante jusqu'à ce que tous les habitants qui n'en possédaient pas en eussent obtenu une paire, et ce n'est qu'au moment où ce seuil de satisfaction aurait été atteint que l'intensité du besoin se fût atténuée.

Si l'on enlève au terme de « besoin » sa valeur psychologique et si, par exemple, on entend par ce mot le nombre total de paires de chaussures nécessaires à la population envisagée, il est évident que ce nombre décroît avec chaque paire importée. Mais alors la fameuse « loi économique » se réduirait à une tautologie ; elle ne pourrait, en particulier, être d'aucune utilité pour l'explication du « prix », qui reste le même tant que le seuil de satisfaction n'est pas atteint (à moins que n'interviennent d'autres facteurs tels que la réduction de la capacité de paiement des acheteurs ou une baisse de prix consentie par les vendeurs pour éviter « des invendus »).

De même, le besoin de vivres, dans les cités, ne décroissait nullement tant que chacun ne pouvait pas obtenir une ration minima, et l'on put même observer dans les régions affamées certains faits qui contredisent d'une manière flagrante la loi économique que nous critiquons. Par exemple, de deux villes d'égale importance où la famine régnait avec la même intensité, l'une reçut des vivres d'organisations étrangères de secours, tandis que l'autre était encore laissée à elle-même. Aussitôt, les statistiques enregistrèrent une augmentation du nombre des affamés au point de vue de leur chiffre total comme en pourcentage de l'ensemble de la population, dans la ville secourue, tandis que ces chiffres restaient presque stationnaires dans la ville abandonnée. La raison en est claire : dans la ville

secourue, le nombre des affamés s'augmentait chaque jour du contingent de ceux qui arrivaient au bout de leurs provisions ; dans la ville abandonnée, les affamés d'aujourd'hui ne faisaient que remplacer ceux qui, hier, étaient enregistrés, mais avaient depuis lors péri d'inanition (1). C'est qu'il y a un niveau de satisfaction minimum, au-dessous duquel le besoin disparaît... avec l'individu. Les organisateurs des secours le savaient bien, lorsque, pour ne pas se trouver en face de besoins qui épuisassent leurs stocks avant la récolte prochaine, ils étaient obligés d'exclure de leur plan de ravitaillement quelques-unes des régions les plus atteintes par la famine.

On objectera que ces exemples sont trop spéciaux pour avoir une valeur générale. Mais les phénomènes de « pathologie sociale » que nous avons cités ne font que manifester d'une manière frappante certains aspects de la réalité économique normale. Ainsi la loi de la décroissance du besoin proportionnelle à l'augmentation de la quantité de la chose employée à le satisfaire, est aussi fausse en France qu'en Russie, en ce qui concerne la vie sociale. Seulement, comme le niveau de vie moyen est plus élevé, comme, sauf de très rares exceptions, la totalité de la population a du pain et des vêtements, le « seuil de satisfaction » dont nous avons parlé à propos de la Russie se trouve atteint et l'in vraisemblance de cette loi n'apparaît pas à propos de ces besoins. Mais il est clair, pour ne donner que cet exemple, que le besoin de luxe d'un peuple ne diminue aucunement en proportion des satisfactions qui lui sont données, mais que le luxe des classes privilégiées est contagieux, qu'il provoque des tendances au luxe

(1) Comme de nouveaux recensements n'étaient naturellement pas exécutés à ce moment, on ne modifiait souvent pas le chiffre total de la population de la ville : les pourcentages restaient donc les mêmes.

cher dans les classes inférieures réduites au luxe bon marché. D'autre part, la satisfaction d'un désir fait presque toujours naître des besoins complémentaires. Or, qu'on mesure l'influence qu'exerce la tendance au luxe sur toute la vie économique et l'on se rendra compte des erreurs d'appréciation que l'on risque de commettre si on aborde l'étude des collectivités avec l'idée préconçue qu'un besoin social s'affaiblit à mesure qu'on le satisfait (1). En réalité, jusqu'à ce qu'il ait atteint un « seuil de satisfaction » qui varie selon les peuples, un besoin social croît ou reste d'une intensité constante malgré les satisfactions partielles qui lui sont accordées.

On voit par ces dernières remarques combien M. Simiand a raison quand il insiste sur la nécessité de soumettre à une critique serrée les principes et prétendues « lois » psychologiques sur lesquels se fonde l'économie politique actuelle. Malgré le « vêtement quantitatif » (2) que les économistes de l'école mathématique jettent sur les faits « observés »... ou postulés, la nature qualitative de la valeur économique réapparaît sans cesse. Cela ne saurait nous étonner, puisque nous avons reconnu les sources affectives du jugement d'utilité, et que la valeur d'échange en dérive tout en s'en affranchissant partiellement.

(1) Et ce que nous avons dit du besoin de luxe est vrai pour celui de sport, d'art, et de science, par exemple.

(2) L'expression est de M. Painlevé, dans son introduction à la « Théorie de l'Economie Politique » de Stanley Jevons.

CONCLUSION

L'étude successive — forcément sommaire — des divers groupes de jugements de valeur nous a permis de mieux saisir les traits caractéristiques de chacune des catégories d'appréciations et même d'esquisser quelques aspects des valeurs auxquelles elles donnent naissance dans l'ordre esthétique, moral et économique. Mais cet effort d'exploration, de « reconnaissance », poursuivi tour à tour dans trois directions essentielles, a quelque peu éparpillé notre attention. Nous avons noté, dans des domaines très divers, un certain nombre de faits intéressants, nous avons examiné, à la lumière de notre conception générale du jugement d'évaluation, plusieurs théories émises par des philosophes éminents, bref nous avons glané dans tout le champ des valeurs. Il s'agit maintenant de « nouer la gerbe », de résumer les résultats essentiels obtenus et d'en tirer quelques conclusions philosophiques.

Tout d'abord, nous sentons le besoin d'insister sur l'étroite liaison logique qui nous paraît unir notre étude du langage affectif à celle des jugements de valeur. C'est l'examen de l'expression linguistique des sentiments qui nous a montré que l'élément affectif des états de conscience tend à s'exprimer globalement, synthétiquement, et que l'édification d'une « logique des sentiments » est impossible. L'existence de jugements d'appréciation, dont la nature affective est évidente, et qui sont pourtant susceptibles de constituer la prémisse d'un raisonnement, sem-

blait démentir ce point de vue. L'étude des jugements de valeur était donc indispensable à l'affermissement de notre thèse relative à l'unité qualitative des sentiments. Et vice-versa, dans l'analyse que nous avons tentée des phénomènes d'évaluation, nous avons sans cesse utilisé les expériences faites au cours de la partie linguistique de notre travail. Afin de saisir les faits psychologiques étudiés sous leur aspect le plus concret, nous avons souvent été amenés à analyser les expressions verbales dans lesquelles ils se formulent.

Quant à la méthode que nous avons adoptée pour étudier les jugements de valeur, elle nous a certainement été inspirée par l'exemple des linguistes qui s'efforcent de se « re-présenter » les faits de langage affectif dans leur intégralité, bien que l'écriture n'en conserve qu'une sorte de schéma très insuffisant. Nous n'avons, d'ailleurs, pas réduit nos moyens d'investigation à un effort d'introspection.

Notre méthode de reconstitution psychologique était fondée, d'une part, sur l'analyse de l'acte mental de l'évaluation tel que le reflète le langage affectif, d'autre part, sur l'examen des appréciations fixées, durcies ou modifiées par intellectualisation et socialisation. Et si nous avons attaché beaucoup plus d'importance au premier élément qu'au second, c'est qu'il nous est apparu comme plus « révélateur » de la nature particulière des phénomènes étudiés. Nous avons vu comment le jugement d'évaluation résulte de la projection, sur l'objet apprécié, de la réaction affective déclanchée en nous par la perception ou le souvenir de cet objet. L'étude de ce mouvement psychologique, de cette attitude mentale, est infiniment plus instructive que l'analyse des évaluations existant à l'état de faits dans l'âme individuelle et dans la collectivité. Elle permet de saisir des états de conscience relativement frustes et primi-

tifs, d'assister à la naissance de ce que les philosophes appellent couramment « les valeurs » avant qu'un processus de systématisation et de socialisation n'ait modifié leurs contours, durci leur substance et changé leur tonalité émotionnelle. Aussitôt lancées dans le courant de conscience, les valeurs sont exposées aux « fluctuations de l'histoire ». Leur permanence dans l'être est souvent due à des causes différentes de celles qui ont déterminé leur formation. Elles ressemblent souvent aux moraines qui épousent d'abord exactement la forme des glaciers qui les ont élevées, puis sont rongées par l'érosion, — ou aux plissements de terrain dont la structure dessine fidèlement le jeu des forces géologiques internes, pour être ensuite transformée par les agents physiques extérieurs.

Si notre travail présente quelque intérêt philosophique, il le devra, nous semble-t-il, au fait qu'il met en évidence la nature essentiellement affective des jugements de valeur. Le sentiment, avons-nous dit (1), exprime une réaction de l'individu en face des choses plus primitive, plus immédiate, que les opérations intellectuelles. Les éléments de la sensation propres à construire l'objet extérieur ayant été intégrés dans des concepts, il reste les données les plus subjectives de la conscience, et le sentiment en est la synthèse. Le jugement de valeur, qui pose un rapport d'implication entre un concept et un sentiment (représenté dans l'univers logique par une détermination qualitative de l'objet évalué), apparaît ainsi comme le point d'interférence de la vie intellectuelle et de la vie affective, comme le résultat d'une pression de la seconde sur la première. Une véritable évaluation échappe aux catégories de vérité et de fausseté : elle exprime une réaction de notre Moi que l'on peut juger normale ou anormale, désirable ou dange-

(1) Chapitre IV, page 90

reuse, mais que l'on ne saurait « nier ». Les jugements de valeur ont donc, au point de vue philosophique, une portée purement subjective, et les concepts-valeurs qu'ils créent n'acquièrent certains caractères d'objectivité que par des procès ultérieurs d'intellectualisation et de socialisation. Il en découle qu'en bonne logique on ne saurait tirer aucun jugement de réalité d'un ou de plusieurs jugements de valeur. Nous avons remarqué (1) que le terme affectif d'une proposition « évaluatrice » ne peut jouer le rôle de moyen-terme dans un raisonnement. Il ne sera donc jamais éliminé et se retrouvera certainement dans la conclusion, à laquelle il transférera la portée subjective de la prémisse dont il est le prédicat. C'est par des opérations extra-logiques, par de véritables « actes de foi », que les métaphysiques religieuses ou laïques hypostasient le Bien, le Beau, ou encore le Devoir, la Justice ou le Progrès.

Le caractère subjectif des jugements de valeur n'entraîne nullement, d'ailleurs, que leur importance et leur utilité soient inférieures à celles des jugements de réalité ou de fait, dont les implications reposent sur l'aperception de l'élément le plus objectif des états de conscience. Si l'observation des rapports existant entre les phénomènes permet de bâtir la science, qui coordonne et combine une multiplicité de jugements de réalité, la discrimination des valeurs esthétiques, morales et économiques, fournit les matériaux nécessaires à la construction d'édifices tout aussi importants. Il est impossible de déterminer scientifiquement la valeur esthétique, morale ou économique (2) d'un phénomène. Mais cela n'empêche pas ce phénomène d'être, en fait, évalué par nous, d'être comparé à d'autres valeurs,

(1) Chapitre IV, page 77.

(2) Les discussions des économistes sur « le juste prix » montrent bien l'impossibilité de cette détermination.

et de prendre une place plus ou moins déterminée dans notre hiérarchie des valeurs. Il n'est pas impossible de discerner dans ce domaine, comme dans le domaine scientifique, certaines « constantes » qui peuvent devenir des lois normatives pour tous ceux qui admettent la même table des valeurs. Et l'acte mental par lequel nous posons une valeur, ou donnons notre adhésion à une évaluation socialisée, n'est pas sans analogie avec l'opération intellectuelle de l'hypothèse. Dans l'ordre des valeurs, comme dans l'ordre des faits, une attitude exclusivement critique et sceptique est frappée de stérilité. Le travail scientifique n'est possible que si l'on accepte de poser des hypothèses, qui deviennent le centre de coordinations intellectuelles de plus en plus complexes, et qu'on ne remplace qu'au moment où elles deviennent manifestement incapables de rendre compte de la richesse des faits enregistrés. Il en est de même pour les jugements de valeur. Une coordination des sentiments, des actions et des intérêts n'est réalisable que si l'on admet pratiquement, après un examen prudent, la valeur normative d'un certain nombre d'évaluations, qui deviennent des règles de conduite : canons esthétiques, principes moraux, prix économiques.

Admettre la nature subjective et la portée philosophique relative des jugements de valeur n'implique et n'entraîne donc nullement un scepticisme théorique ou pratique. L'autorité des évaluations individuelles et collectives est un fait d'ordre psychologique, qui n'a pas besoin d'être étayé par des postulats métaphysiques relatifs à la portée transcendante de la valeur ou à sa pérennité. Nos réactions sentimentales ne semblent pas nous permettre d'atteindre l'absolu, l'universel et l'éternel. Mais leurs indications n'en sont pas moins précieuses. Et l'on pourrait défendre l'attitude relativiste en matière de philosophie des valeurs par des arguments analogues à ceux que Henri

Poincaré opposait à la thèse du nominalisme scientifique de M. Le Roy.

On se rappelle la magnifique page de conclusion de la « Valeur de la Science ». Après avoir affirmé que « tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant », Poincaré ajoute :

« Et cependant — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie est un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.

« Mais c'est cet éclair qui est tout ».

Le point de vue du célèbre mathématicien est peut-être trop intellectualiste. Mais qu'on élargisse un peu sa formule, de façon à ce qu'elle embrasse toute la vie consciente, et la dernière phrase de la « Valeur de la Science » illustrera admirablement la position philosophique à laquelle nous a conduit l'étude des jugements de valeur. La nature utilitaire des évaluations économiques suffit à justifier leur existence. Et quant aux valeurs esthétiques et morales, elles ne sont, sans doute, comme l'intelligence, « qu'un éclair au milieu d'une longue nuit ». Mais elles ont pour nous d'autant plus de prix que leur existence est plus fugitive et qu'elles sont comme la projection, sur l'écran du monde sensible et du milieu social, des réactions les plus subjectives de notre Moi.

Vu et admis à soutenance, le 25 juillet 1924.

Le Doyen de la Faculté des Lettres :

Ferd. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris :

Paul APPELL

PRINCIPAUX OUVRAGES CITES

- BALLY : Traité de Stylistique Française, Paris, Klincksieck 1909
BALLY : Précis de Stylistique, Genève, Eggimann 1905.
M. BRÉAL : Essai de Sémantique, Paris, Hachette 1897.
M. NIEDERMANN : Phonétique Historique du Latin, Paris, Klincksieck.
CH. SECHÉHAYE : Programme et Méthodes de la Linguistique Théorique, Paris, Champion 1908.
J. VAN GINNEKEN : Principes de Linguistique Psychologique, Paris, Rivière 1907.
A. MEILLET : « Comment les mots changent de sens », Année Sociologique 1905.
TH. RIBOT : La Psychologie des Sentiments, Paris, Alcan.
TH. RIBOT : La Logique des Sentiments, Paris, Alcan.
PAULHAN : Les Transformations Sociales des Sentiments, Paris, Flammarion.
E. DURKHEIM : « La Détermination du Fait moral », *Bulletin de la Société Française de Philosophie*, Février 1906.
E. DURKHEIM : « Jugements de Valeur et Jugements de Réalité », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Avril 1911.
SIMMEL : Mélanges de Philosophie Relativiste, Paris, Alcan.
F. NIETZSCHE : « Ainsi parlait Zarathoustra »,
E. GOBLOT : Traité de Logique, Paris, Colin, 1918.
LÉVY BRUHL : Les Fonctions Mentales dans les Sociétés Inférieures, Paris, Alcan.
LÉVY BRUHL : La Mentalité Primitive, Paris, Alcan.
LÉVY-BRUHL : Morale et Science des Mœurs, Paris, Alcan.
F. SIMIAND : La Méthode Positive en Science Economique, Paris, Alcan.
W. STANLEY JEVONS : La Théorie de l'Economie Politique, Paris 1909.
-

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
<i>Chapitre premier.</i>	
La valeur affective des mots.....	11
<i>Chapitre II.</i>	
Les procédés d'expression.....	13
<i>Chapitre III.</i>	
Le rôle des sentiments dans les associations d'états de conscience	43
<i>Chapitre IV.</i>	
La genèse des jugements de valeur.....	69
<i>Chapitre V.</i>	
L'intellectualisation et la socialisation des jugements de valeur	85
<i>Chapitre VI.</i>	
La théorie sociologique des valeurs.....	97
<i>Chapitre VII.</i>	
La hiérarchie des valeurs.....	106
<i>Chapitre VIII.</i>	
Le jugement de valeur esthétique.....	118
<i>Chapitre IX.</i>	
Le jugement de valeur moral.....	138
<i>Chapitre X.</i>	
Le jugement de valeur économique.....	162
Conclusion	185

